



**D'errance et d'espace chez Marie Guyart (essai)**

**suivi de**

**D'errance et d'espace. Accompagnement de Marie  
Guyart (création) et de**

**Poésie et mystique : au coeur d'une rencontre (essai)**

**Thèse**

**Lucie Jeffrey**

**Doctorat en études littéraires  
Philosophiæ doctor (Ph. D.)**

**Québec, Canada**

D'errance et d'espace chez Marie Guyart (essai)  
*suivi de*  
D'errance et d'espace. Accompagnement de Marie Guyart (création)  
et de  
Poésie et mystique : au cœur d'une rencontre (essai)

Thèse

Lucie Jeffrey

Sous la direction de :  
Jean-Noël Pontbriand, directeur de recherche  
Isabelle Miron, codirectrice de recherche

## Résumé

Cette thèse de doctorat en recherche-crédation se veut une rencontre avec Marie Guyart, autant dans la partie création que dans le segment recherche. La partie création de la thèse, *D'errance et d'espace. Accompagnement de Marie Guyart*, est constituée de textes poétiques versifiés (ayant comme thèmes l'errance et l'espace de la nature : mer – forêts – Nord – fleuve – froid – ciel – terres) accompagnés des écrits épistolaires de Marie Guyart traitant des mêmes thèmes. Cet accompagnement littéraire a comme double objectif d'employer les textes de l'Ursuline comme élément déclencheur de la création poétique, ainsi que de produire une œuvre au caractère inédit réunissant deux femmes des XVII<sup>e</sup> et XXI<sup>e</sup> siècles. Une œuvre de création doctorale qui expose la mystérieuse fondation de la parole s'étant tissée au-delà du temps et de l'espace.

L'essai *D'errance et d'espace chez Marie Guyart* a comme objectif, d'une part, de démontrer la pertinence du choix des textes de l'Ursuline au regard des thèmes abordés dans la partie création et, d'autre part, de montrer la vie de la Mère de la Nouvelle-France sous un angle neuf. La grande majorité des chercheurs reviennent souvent sur l'aspect d'une existence cloîtrée à l'intérieur de laquelle la religieuse ne recherche qu'à s'abîmer en Dieu. Si cette vision de Guyart s'avère pertinente, il m'apparaît important d'élargir celle-ci en approfondissant le lien de l'Ursuline à l'espace de la Nouvelle-France à partir principalement de ses textes épistolaires portant sur des terres lointaines. Nous découvrons alors comment la religieuse vit son désir d'errance dans sa relation singulière au territoire. Par ses mots, Marie Guyart se rend aux quatre coins de son pays d'adoption. Elle s'évade, elle parcourt, elle nourrit son besoin d'espace mystique.

L'essai *Poésie et mystique : au cœur d'une rencontre* traite de la naissance du lien entre Guyart et la doctorante, lequel s'est poursuivi dans le segment création de la thèse. J'explique et interroge la manière dont s'est vécue cette rencontre littéraire entre une mystique écrivaine et une poète en quête d'absolu, et ouvre la discussion en abordant plus largement des questionnements sur tout acte créateur.

## Abstract

This research-creation doctoral thesis is a rendezvous with Marie Guyart, in both segments of its composition. The creation part, *D'errance et d'espace. Accompagnement de Marie Guyart*, is composed of versified poetic lyrics (with themes of wandering and nature: ocean – forest – North – river – cold – sky – land) accompanied by some of Marie Guyart's written correspondence treating of the same themes. This literary accompaniment has the double objective of employing the Ursuline's words as a trigger element of the poetic creation as well as producing a work of original character bringing together two women of the XVII<sup>th</sup> et XXI<sup>st</sup> centuries. A doctoral creative work demonstrating the mysterious foundation of speech woven beyond time and space.

The first research segment, *D'errance et d'espace chez Marie Guyart*, has as objective, on the one hand, to demonstrate the relevance of the Ursuline's texts with regard to the themes treated in the creation part and, on the other hand, to show the life of the Mother of New France from a new angle. The vast majority of researchers often deal with the aspect of a cloistered life within which the nun seeks only to lose herself in God. Even if this vision of Guyart is relevant, I consider it important to broaden this view by looking at the connection between the Ursuline and space in New France as witnessed mainly in her letters treating of distant lands. This allows us to see how the nun lives out her desire for journeying through her unique relation to the territory. Through her words, Marie Guyart travels to the four corners of her adopted land. She breaks free, she journeys, she feeds her need for mystical space.

The second research segment, *Poésie et mystique : au cœur d'une rencontre*, treats of the birth of a bond between Guyart and the doctoral student, which bond held fast throughout the creation segment of the thesis. I illustrate and question the manner in which this literary encounter occurred between a mystical writer and a poet in search of the absolute and thus open discussion to a broader approach to the creative act in general.

## Table des matières

Résumé.....	iii
Abstract .....	IV
Table des matières.....	V
Épigraphe.....	VII
Remerciements.....	VIII
INTRODUCTION GÉNÉRALE.....	1
<i>D'errance et d'espace chez Marie Guyart</i>	
Essai.....	10
Introduction.....	11
UNE FEMME EN QUÊTE DE PARTANCE.....	15
Partir.....	16
Repartir.....	21
UNE FEMME EN QUÊTE DE DISTANCE.....	23
L'en-allée.....	24
Mère et fils.....	27
UNE FEMME EN QUÊTE DE VASTITUDE.....	32
L'océan.....	33
La Nouvelle-France rêvée.....	40
Les grands bois.....	49
Créer l'espace.....	57
Conclusion.....	61
PARTIE CRÉATION.....	68
<i>D'errance et d'espace.</i>	
<i>Accompagnement de Marie Guyart.....</i>	<i>69</i>
L'errance première.....	70
D'errance et de mer.....	77
D'errance et de forêts.....	94
D'errance et de Nord.....	130
D'errance et de fleuve.....	139
D'errance et de froid.....	147
D'errance et de ciel.....	172
D'errance et de terres.....	185
D'errance et de terres mouvantes.....	213
L'errance dernière.....	219
<i>Poésie et mystique : au cœur d'une rencontre.....</i>	<i>222</i>
Essai	
Prologue.....	223
Premiers souffles.....	226
Liens auteure/lectrice.....	228

Créer.....	234
L'inconnu.....	236
La puissance de l'acte créateur.....	243
L'incarnation.....	252
Repartir.....	260
CONCLUSION GÉNÉRALE.....	262
BIBLIOGRAPHIE.....	267

## Épigraphe

Or je ne sais pas je ne sais plus s'il faut parler ou me  
taire laisser les eaux couler ou me rouler en elles m'oublier  
dans l'instant qui tourne le coin de la rue ou m'habiter  
jusqu'à l'os jusqu'au cri

Dis le sais-tu toi qui m'écoutes et me regardes le  
sais-tu ce que c'est que je ne dis pas que je ne dirai jamais et  
c'est là entre nous comme un soir qui tombe et nous  
obscurcit

À voix basse baisse la voix je t'en prie approche et  
que ton souffle me touche à l'oreille cela fait un bruit  
que j'avais oublié la parole humaine

Jacques Brault,  
*Visitation* (extraits)

## Remerciements

Merci à ma codirectrice de thèse, Isabelle Miron de l'UQÀM.  
Sa présence discrète et respectueuse a permis à ma voix de libérer ses espaces.  
Merci à mon directeur de thèse, Jean-Noël Pontbriand de l'Université Laval,  
un poète dont les mots cherchent avec grâce des espaces de vie.

Merci à toutes celles qui, des quatre coins du monde, m'ont accompagnée dans le silence.

Une pensée éternelle pour ma mère, Françoise Bartlett.  
Elle a su que j'irais au bout de cette route  
et que je repartirais vers d'autres continents.

Tendre merci à Helen Hayes pour sa présence épistolaire.

Aux Ursulines



## INTRODUCTION GÉNÉRALE

La thèse en recherche-crédation a pris son envol grâce aux professeurs-chercheurs qui ont réussi à jalonner un terrain à l'intérieur duquel une question incontournable refait toutefois continuellement surface : de quelles natures les liens entre la création et l'essai doivent-ils être ? Langages conceptuels et langages métaphoriques s'entrecroisent, mais encore faut-il que cette cohabitation devienne opérationnelle. Et comment intellectualiser notre propre travail de création ? Il n'y a pas qu'une seule réponse. Christiane Lahaie mentionne : « [...] l'obtention d'un diplôme de maîtrise ou de doctorat en création littéraire exige une double habileté : posséder un langage personnel, c'est-à-dire celui d'un imaginaire, d'une émotivité, et qui a pour but l'expression, de même qu'un langage commun, celui de l'argumentation policede, et qui tend vers la transmission sans équivoque d'un savoir<sup>1</sup>. » Lahaie traduit ce qui constitue l'empreinte de toute thèse en recherche-crédation : porter un regard rationnel sur une création qui relève avant tout de l'imaginaire. Un défi se pointe : la création étant objet et sujet d'étude, le doctorant et la doctorante doivent être constamment aux aguets pour que la jointure entre les segments de la thèse ne devienne pas statique et que ceux-ci puissent se répondre constamment. Mais tout n'est pas si simple de par la nature même de cette thèse. Chercheurs à l'École des arts visuels et médiatiques de l'UQÀM, Pierre Gosselin et Éric Le Coguiéc cernent bien l'articulation de la recherche en création, articulation s'appliquant également à celle effectuée dans le cadre d'une thèse en création littéraire :

[...] une recherche qui se démarque passablement de celles des sciences humaines, notamment en raison du fait que les praticiens chercheurs y sont engagés dans des processus comportant une importante part d'insaisissable. Ces praticiens chercheurs, attirés par l'investigation de leur propre pratique comme source de connaissance, sont à la recherche de démarches méthodologiques permettant d'apprivoiser, de saisir, de comprendre des réalités complexes, fugitives, souvent implicites ou tacites<sup>2</sup>.

Ces propos étalent toute la complexité d'adopter une démarche méthodologique qui rendra compte de ce qui constitue le cœur de toute création : « l'insaisissable ». Nous devons faire en sorte qu'une

---

<sup>1</sup> Christiane Lahaie, « Création et réflexion : deux langages, une pensée », dans Hélène Guy et André Marquis, *Le choc des écritures, Procédés, analyses et théories*, Hélène Guy et André Marquis [dir.], Québec, Nota bene, 1999, p. 69.

<sup>2</sup> Pierre Gosselin et Éric Le Coguiéc [dir.], *La recherche-crédation : pour une compréhension de la recherche en pratique artistique*, Québec, Les Presses de l'Université du Québec, 2006, p. 3.

certaine part d'inconnu fournisse l'occasion de laisser émerger des interrogations qui sont à l'image même des gestes créateurs. Je crois qu'une trop grande rigidité dans la démarche viendrait désamorcer les liens devant exister entre les divers segments de la thèse en recherche-crédation.

## **Partie création**

*D'errance et d'espace. Accompagnement de Marie Guyart.*

Afin d'ajouter à mon tour quelques pierres à l'édifice de la recherche en création, j'ai désiré que ma thèse soit un apport singulier à un angle peu utilisé : la rencontre littéraire. Une rencontre apportant une vision originale à la fois sur l'acte créateur et sur une écrivaine de la Nouvelle-France : Marie Guyart.

Le segment création est constitué de l'axe principal suivant : mes textes poétiques versifiés (ayant comme thèmes l'errance et l'espace de la nature : mer – forêts – Nord – fleuve – froid – ciel – terres), lesquels sont accompagnés des écrits épistolaires de Marie Guyart, dite de l'Incarnation<sup>3</sup>, traitant des mêmes thèmes. Cet emploi des textes d'une autre écrivaine participe de l'objectif suivant : par une lecture créatrice, faire des textes de Guyart un élément déclencheur à mon propre processus créateur, afin de créer une œuvre au caractère inédit composée, d'une part, de textes d'une écrivaine du XVII<sup>e</sup> siècle et, d'autre part, de mes écrits. J'entends par l'expression « lecture créatrice » le sens qu'en donne Jean-Noël Pontbriand. Il s'agit

d'éviter de traduire le texte ou la phrase, mais d'écrire directement à partir de la résonance créée dans la conscience par la lecture des mots. Il faut donc lire le vers ou la phrase proposés et, sans réfléchir (c'est-à-dire sans traduire), commencer à écrire des mots nourris par l'émotion que la lecture créatrice du texte a engendrée, et non se servir du texte comme prétexte à

---

<sup>3</sup> Née à Tours en 1599, Marie Guyart arrive à Québec en 1639 pour implanter la première école pour filles en Amérique du Nord. Conseillère de l'élite de la Nouvelle-France, enseignante, confidente des explorateurs, des colons et des autochtones, l'Ursuline a produit une œuvre littéraire considérable. Ses trois principaux ouvrages sont constitués de deux relations spirituelles et historiques (1633 et 1654) et d'une correspondance. Ses textes mystiques se retrouvent presque uniquement dans ses deux relations. Quant à sa correspondance, l'Ursuline traite de sujets aussi variés que les ressources et l'économie du pays, les conditions climatiques, l'éducation, les explorations du territoire, l'état de la mission. Cloîtrée, Marie Guyart vit son expérience de l'espace de la Nouvelle-France dans la cour et au jardin du monastère et découvre son pays d'adoption à partir de certains écrits des Jésuites qui passent entre ses mains et en écoutant les habitants du pays, en discutant avec les explorateurs et les Amérindiens.

rêvasserie ou à réflexion. C'est l'*émotion* et la *rêverie contrôlée* qui sont le carburant de l'écriture et non la réflexion [...]. Le dicton qui siérait le mieux à l'écriture littéraire est : *Il faut sentir avant d'écrire, écrire avant de réfléchir*. Toute réflexion présuppose du non-réfléchi pour la nourrir, c'est-à-dire du senti, quelque chose qui nous émeut. Être *ému*, c'est être dérangé, remué dans notre être<sup>4</sup>.

Dans le but de me situer sur un plan ontologique et non anecdotique, j'ai été à la rencontre des mots de Guyart et non des concepts. M'approprier les mots de l'écrivaine, non pas en tentant de les interpréter, mais en faisant résonner en moi une émotion, une sonorité, des sensations premières. Pour cette création, je n'ai pas voulu intellectualiser l'être déposant une parole sur le papier. Autant que faire se peut, lorsque j'ai lu les textes de Guyart pour nourrir ma production poétique, je n'ai guère pensé aux éléments biographiques de cette femme et ce, dans un but précis : éviter que ma création ne soit qu'une traduction des textes et émotions de la religieuse. Il s'agissait plutôt d'étaler les miennes face à l'errance et à la relation à la nature. Je n'ai pas voulu que ses mots me mènent à la manière d'un diktat, mais à celle d'une présence participant à mon œuvre poétique. L'originalité de cet accompagnement repose aussi sur le choix du corpus épistolaire de Marie Guyart entrant en contraste avec ma création constituée de textes poétiques.

L'émotion devait précéder l'organisation du texte. Avant de débiter l'écriture, j'ai dû être consciente de cette posture de travail afin de me tenir à distance d'une logique encombrante. Jean Désy explique cette disposition nécessaire à la création :

Le créateur doit se détacher de toute pensée préréfléchie dès qu'il crée. Voilà un travail difficile, car il faut savoir sans savoir, apprendre en ne sachant plus apprendre, être dans l'être tout en acceptant la vacuité du non-être, le non-être étant le seul garant de la qualité de l'être dans le monde. Plus on « veut » avec sa seule volonté rationnelle, moins on maintient la flamme de la vie. Dans toute création, littéraire ou autre, il y a contact avec le plus complexe, mais aussi avec le plus déterminant. L'acte de création est d'abord affaire de mystique<sup>5</sup>.

Être en état de dépouillement et d'ébranlement, face à l'autre et à soi-même. Accepter le mystère tout en saisissant intuitivement ce qui le constitue : « savoir sans savoir », comme le dit Désy. Arrivera alors l'improbable : mettre des mots sur ce qui n'existait pas l'instant d'avant. L'intérêt de ce processus créatif de l'accompagnement se trouve dans la démonstration que les mots, lorsqu'on les laisse libres, retrouvent toujours le chemin qui les lie les uns aux autres, peu importe les siècles les

---

<sup>4</sup> Jean-Noël Pontbriand, *Les mots à découvert*, Québec, Éditions Huit (Coll. Contemporains), 2009, p. 214.

<sup>5</sup> Jean Désy, *Âme, foi et poésie*, Montréal, XYZ (Coll. Documents), 2007, p. 85.

séparant. Ma rencontre avec Guyart s'est ainsi produite, non pas en territoire neutre, mais dans un espace situé au-delà du temps et de l'espace afin d'attirer l'impénétrable fondation de la parole.

Ma création étale une passation du pouvoir de la parole s'étant faite au-delà de quatre siècles. Il y a dans cette sorte d'intemporalité quelque chose d'émouvant à imaginer les écrits ayant habité l'espace d'un corps et donné sens à une création. L'écrivain participe à faire vivre cette liberté, mais les mots le dépassent afin qu'écrivains et lecteurs puissent s'apercevoir, au-delà des temps.

La présence de textes d'une autre écrivaine pour créer une œuvre poétique a été peu exploitée. Ceux qui ont choisi cette démarche l'ont entreprise en intégrant des textes d'écrivains dans des œuvres en prose. C'est le cas de Robert Lalonde avec l'ouvrage *Le monde sur le flanc de la truite : notes sur l'art de voir, de lire et d'écrire* dans lequel l'auteur convie des textes d'écrivains afin de l'accompagner dans sa réflexion sur la nature. Également, avec *Des nouvelles d'amis très chers*, Lalonde bâtit ses courts récits en s'inspirant de citations d'auteurs (Jean Giono, Colette, Francis Scott Fitzgerald, Marquez, Maupassant, Flannery O'Connor, Gabrielle Roy, Anton Tchekhov, Michel Tremblay) dans le but de s'imprégner de leur sensibilité et de leur histoire :

Le plus beau dans tout ça, le plus surprenant — j'aurais pu, évidemment, m'y attendre —, c'est que pillant à tour de bras je me suis vu retomber dans les sillons de ma calligraphie à moi, ce fameux timbre « naturel », qui est peut-être fait de bien plus de chants qu'on pense. Chemin faisant — car rien ne saurait arrêter le pilleur ravi ! —, je découvris, avec une joie quasiment surnaturelle, comment travaillait celui-ci, besognait celle-là, bûchait cet autre, virgulait et adjectivait cet autre encore, et crus même apercevoir le paysage qui tremblait dans la fenêtre de l'un, ou ventait dans celle de l'autre, pendant qu'il ou elle écrivait. [...] Ce qui va suivre est donc de moi, revenant de chez eux<sup>6</sup>.

La forme littéraire qu'a employée Lalonde est différente de celle exploitée pour cette thèse, mais l'esprit en est le même : se laisser imprégner par une voix afin de voir émerger la nôtre. N'est-ce pas là ce que contient toute création : un perpétuel échange entre soi et le monde ? Que l'écrivain soit accompagné ou non par d'autres textes pour nourrir sa création, il doit chercher ce fil ténu qui le relie à une portion de lui-même et du monde. Pour ma part, cette tension et ce fil sont constitués de l'accompagnement des textes de Guyart. Dans l'essai *Interroger l'intensité*, Louise Warren

---

<sup>6</sup> Robert Lalonde, *Des nouvelles d'amis très chers : histoires*, Montréal, Boréal, 1999, p. 8-9.

mentionne : « On écrit avec les autres et la matière des autres devient substance<sup>7</sup>. » Un accompagnement littéraire ne fait que concentrer cet aspect en convoquant un écrivain spécifique.

Avant de débiter le segment création, un choix judicieux de lettres contenues dans le vaste corpus épistolaire de Marie Guyart s'est imposé. Voulant aborder le thème de l'espace de la nature, j'ai dès lors délimité ses différents éléments représentatifs présents dans les lettres de l'Ursuline (mer – forêts – Nord – fleuve – froid – ciel – terres). La singularité des textes de la Nouvelle-France, singularité inhérente à l'étude des écrits de cette époque coloniale, est la présence d'intertextualité lorsqu'il est question du territoire : « À la lecture de ce corpus, nous nous sommes aperçus qu'une intertextualité sous-jacente informait la plupart de ces textes : on se lisait les uns les autres, on se copiait et l'on se répondait<sup>8</sup>. » Pour les textes de Guyart, j'ai eu comme préoccupation première d'opter pour ses écrits relevant principalement de sa plume. Ainsi, sur les soixante-cinq textes retenus, cinquante-huit portent le sceau littéraire exclusif de l'Ursuline. Pour les autres lettres, j'ai choisi celles qui, tout en s'inspirant des *Relations des Jésuites*, comportent le moins d'intertextualité. Souvenons-nous que Marie Guyart a souhaité donner à son discours épistolaire la plus grande indépendance d'esprit possible. Également, sa correspondance n'étant pas destinée à la publication, une plus large part de liberté du propos a accompagné la religieuse. Comme le souligne Dominique Deslandres : « Pour les historiens, Marie Guyart constitue un témoin de choix, car ils peuvent se fier à ce qu'elle écrit. Elle ne subit pas la censure dont pâtirent, par exemple, les Jésuites, puisqu'elle n'écrivait pas pour être publiée<sup>9</sup>. »

En faisant vivre les écrits de Guyart dans ce contexte créatif novateur, ma thèse doctorale veut changer la perspective traditionnelle de lecture de ses écrits. En outre, tout en produisant une création poétique atypique de par son accompagnement littéraire, je donne la parole à une écrivaine du XVII<sup>e</sup> siècle davantage connue pour ses textes mystiques que pour ceux abordant le territoire extérieur, lesquels révèlent pourtant une dimension fondamentale de l'Ursuline.

---

<sup>7</sup> Louise Warren, *Interroger l'intensité*, Laval, Éditions Trois, 1999, p. 12.

<sup>8</sup> Maurice Lemire, *Les écrits de la Nouvelle-France*, Québec, Nota Bene, 2000, p. 8.

<sup>9</sup> Dominique Deslandres, « La rencontre des populations autochtones, d'après le témoignage de Marie de l'Incarnation », dans Raymond Brodeur et Gilles Routhier [dir.], *Risquer un nouveau monde : 375 ans de vie et d'audace*, Montréal, Les Éditions Novalis, 2016, p. 75.

Afin que lecteurs et lectrices puissent saisir davantage les liens thématiques entre le corpus choisi et la création de ma poésie, il m'est apparu essentiel de démontrer, en début de thèse, de quelle manière l'errance et la relation au territoire sont liées à la vie et aux textes de Marie Guyart. C'est la raison pour laquelle le segment création de la thèse est disposé après l'essai *D'errance et d'espace chez Marie Guyart*. Nous verrons que l'Ursuline a notamment vécu son besoin d'errance par l'entremise de ses écrits traitant du territoire extérieur.

## Essai

### *D'errance et d'espace chez Marie Guyart*

Dans la conception de cette thèse, j'ai eu comme motivation de porter un regard distinct sur la vie et les écrits de l'Ursuline. La grande majorité des chercheurs reviennent souvent sur l'aspect d'une existence cloîtrée où la religieuse ne recherche qu'à s'abîmer en Dieu. Si ces visions de Guyart s'avèrent intéressantes, je considère tout aussi important d'élargir celles-ci en démontrant comment la religieuse a vécu son désir mystique en ayant une relation étroite avec le territoire. Une errance prenant forme dans sa soif de partir vers l'ailleurs et dans son désir de nommer les territoires inconnus.

Bien que ces thèmes n'aient pas été approfondis par les chercheurs s'intéressant aux écrits de l'Ursuline, quelques-uns d'entre eux ont indiqué des pistes de réflexion originales touchant sa relation à l'espace. C'est le cas de l'historienne Natalie Zemon Davis et de son ouvrage *Juive, catholique, protestante. Trois femmes en marge du XVII<sup>e</sup> siècle*, mettant en parallèle trois femmes qui ont vécu hors les normes de l'époque, dont Marie Guyart. L'historienne américaine fait ressortir l'originalité de la pensée de Guyart dont l'ouverture à la différence se voit jusque dans l'importance qu'elle donne au territoire extérieur : « Quant à la "liberté" de la "vie sauvage", elle ne la définissait pas [...] en termes d'autorité hiérarchique, mais de liberté de courir dans les forêts, et elle y voyait un obstacle non à l'observance des règles d'un comportement chrétien mais à une vocation d'Ursuline<sup>10</sup>. »

---

<sup>10</sup> Natalie Zemon Davis, *Juive, catholique, protestante : trois femmes en marge au XVII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Éditions du Seuil, 1997, p. 142.

Professeur de philosophie à l'Université Jean Moulin – Lyon 3, le chercheur Bruno Pinchard aborde le voyage en mer de l'Ursuline (la traversée de Dieppe à Québec) en faisant des liens entre l'espace grandiose de l'océan et l'espace intérieur de Guyart : « Avant même, cependant, d'en venir au splendide récit des Missions au Canada, il faut poursuivre cette affinité entre la mer et la spiritualité. Celle-ci nous parle, comme personne, de Marie. Seul un tel décor est à sa taille<sup>11</sup>. » Le philosophe relance ses réflexions sur le sens de la traversée océanique de la religieuse dans un article intitulé : *Marie ou l'impossible terre*. Il y déplore l'absence de références à la terre dans l'œuvre mystique de Guyart : « mais où sont les rivières, les arbres, le soleil<sup>12</sup> ? » Mon essai pourra donner une réponse à ses interrogations en démontrant que ces rivières, ces arbres et ce soleil sont présents dans ses écrits qu'on dit « profanes », mais qu'on ne peut séparer de sa vie mystique. Pinchard fait par la suite un parallèle entre Chateaubriand et l'Ursuline et leur désir respectif de prendre le large. Cependant, à la différence de l'écrivain, Guyart partira pour ne plus revenir. Sa vie cloîtrée donnera ainsi une couleur particulière à son souhait d'aller toujours vers le plus outre :

Si l'échange auquel nous procédons entre la sainte et l'écrivain a un sens, c'est bien celui de faire sentir cette dilatation inouïe de l'espace qui affecte l'esprit du missionnaire de ce temps. Voilà une femme enfermée dans un monastère, tenue aux tâches étroites de la vie religieuse, assujettie à une règle sévère, qui, par la seule considération du « cœur de Jésus », étend son imagination aux confins de la terre<sup>13</sup>.

Ces quelques avenues d'analyse alimenteront mon propos sur la relation de Marie Guyart à l'espace extérieur. Privilégiant une approche intellectuelle multidisciplinaire pour ma discussion, j'ai convié philosophes, géographes et littéraires, entre autres Gaston Bachelard, Dominique Chateau, Michel de Certeau, Louis Marin, Luc Bureau, Éric Waddell et Vincent Kaufmann.

Cet essai se veut aussi une vision complémentaire de celle de l'écrivain Pierre Nepveu traitant de la vie de Marie Guyart en Nouvelle-France : « La mystique ne traverse pas l'océan dans l'espoir d'une libération que lui offrirait un espace neuf et sans limite. Elle n'est pas davantage animée par un besoin de connaissances (du monde et de soi-même). Non, ce vers quoi elle se

---

<sup>11</sup> Bruno Pinchard, « Traversées océaniques : océan physique et océan intérieur chez Marie de l'Incarnation », dans Françoise Deroy-Pineau [dir.], *Marie Guyard de l'Incarnation, un destin transocéanique*, Paris / Montréal, L'Harmattan, 2000, p. 325.

<sup>12</sup> Bruno Pinchard, « Marie ou l'impossible terre », dans Raymond Brodeur [dir.], *Femme, mystique et missionnaire. Marie Guyart de l'Incarnation*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2001, p. 373.

<sup>13</sup> *Ibid.*, p. 328-329.

dirige, c'est vers la porte la plus étroite, vers une privation plus grande encore de tout espace et de toute réalité substantielle<sup>14</sup>. » Je respecte le regard que pose Nepveu sur la vie de l'Ursuline en Amérique, regard considérant toutefois presque uniquement sa *Relation de 1654*, document autobiographique destiné au fils de Marie et dont le propos est surtout orienté vers ses expériences spirituelles. Pierre Nepveu saisit de manière fort juste un angle de sa vie en Nouvelle-France, existence l'ayant menée à l'intérieur de sa grandiose intimité. De mon côté, j'ai dirigé mon regard vers un aspect moins traité, celui de son lien avec la terre de son pays d'adoption. Sa correspondance parle et reparle de l'espace de la Nouvelle-France. Parler du territoire, c'est s'y projeter, s'y représenter, s'y définir. En utilisant son corpus littéraire lié au territoire, je montre que l'Ursuline est tendue vers l'ailleurs et l'inconnu. Et c'est ce qui fait d'elle un personnage si fascinant. Guyart est une mystique inouïe douée d'une capacité à regarder autant vers son Dieu que vers les terres qui la portent. Une femme profondément ancrée dans son territoire tant spirituel que physique et qui a participé à l'enracinement d'un peuple en nommant ce coin d'Amérique. L'être mystique a soif d'espace, un espace intérieur, soit, mais aussi, dans le cas de l'Ursuline, d'un espace réel vécu en Nouvelle-France, dans un monastère et une cour ouverts sur la vastitude.

## Essai

### *Poésie et mystique : au cœur d'une rencontre*

Il y a de ces humains qui nous marquent au fer rouge pour le reste de notre vie. Pour ma part, c'est une femme du XVII<sup>e</sup> siècle qui a traversé ma route au moment où je m'apprêtais à entreprendre des études supérieures. Certains diront qu'elle n'est qu'un être de papier. Il en est ainsi pour tout écrivain, jusqu'au moment où un lecteur se l'accapare pour le faire sortir des quatre murs de ses pages et lui redonner chair humaine.

Écrivaine, mystique, fondatrice, enseignante, traductrice, artiste, les différentes facettes de Marie Guyart ont imprimé à mon regard une curiosité qui n'allait jamais me quitter. De mes premiers

---

<sup>14</sup> Pierre Nepveu, *Intérieurs du Nouveau Monde*, Montréal, Boréal (Coll. Papier collés), 1998, p. 36.



contacts avec ses écrits lors de la rédaction de mon mémoire, jusqu'au dernier mot de cette thèse de doctorat, Guyart ne m'aura jamais laissée tranquille. Et fort heureusement, car je n'ai jamais eu le goût d'une existence où les jours se déroulent sans soulèvements de l'être, sans soubresauts de l'âme, sans le désir d'aventures intérieures et de départs outre-mer.

L'essai *Poésie et mystique : au cœur d'une rencontre* traite, en premier lieu, de la formation de ce lien qui a pris naissance lors de ma découverte de l'œuvre mystique de la religieuse et qui s'est raffermi avec la lecture de ses écrits épistolaires. Par la suite, les réflexions portant sur la rencontre qui s'est produite lors de la création de ma poésie mettront en exergue, d'une part, la manière dont s'est vécu ce lien entre une mystique écrivaine et une poète à la recherche d'absolu et, d'autre part, les questionnements qui ont surgi durant cet accompagnement littéraire. J'ai également désiré que la discussion s'ouvre plus largement vers tout acte créateur littéraire<sup>15</sup>.

L'acte créateur et la mystique étant au centre de cet essai, je me suis entourée d'auteurs qui ont abordé ce sujet, tels que Fernand Ouellette, Alexis Klimov, Michel de Certeau, Jean Bédard. Nous verrons que la rencontre entre la poète et la mystique, même si elle a pris forme sur le territoire de la parole, s'est également nourrie de ce qui dépasse le langage. Nous serons alors au cœur de l'indicible et du mystère de cette rencontre entre Guyart et moi.

---

<sup>15</sup> Je définis l'acte créateur comme étant le geste de création littéraire.

# ***D'errance et d'espace chez Marie Guyart***

**Essai**

## Introduction

Quand tu parviendras au sommet de la montagne,  
continue à monter.

Proverbe bouddhiste

Femme de mouvement jusqu'en ses mots, Marie Guyart a su passer de l'écriture mystique ouvrant son espace vers Dieu, à une écriture du territoire ouvrant son espace vers le monde. Un va-et-vient constant du langage et de la vie, à l'image de l'Ursuline. Au cœur de son monastère de Québec, loin de refermer les murs sur elle, sa parole ouvrira grand les fenêtres afin de continuer une vie empreinte d'errance. Nous verrons comment la religieuse a vécu celle-ci en ayant une relation singulière au territoire.

L'errance. Évocation de tant d'images et de sensations. Nous viennent en tête des peuples errants, des vagabonds, des saltimbanques, des gitans, des sans-abri. Mais l'errance peut aussi se rapporter à ce flâneur ou à ce marcheur laissant le hasard guider ses pas dans sa propre ville. Des corps en mouvement, sans cesse ou presque. L'errance peut aussi être vécue entre quatre murs : une errance de la pensée, de la réflexion, de l'écriture. Les ouvrages traitant de l'errance en littérature sont à l'image de ce thème dont les visages se multiplient au rythme des diverses motivations humaines.

Deux origines étymologiques pour l'adjectif « errant ». Première origine : *iterare* signifie « voyager », « errant » prenant alors le sens de « celui qui voyage sans trêve ». Deuxième origine : *errare* qui définit le fait d'aller à l'aventure. Pendant la Renaissance, il sera associé à l'errata, c'est-à-dire à la liste des erreurs survenues dans l'impression d'un ouvrage. Nous pouvons supposer que c'est à partir de cette époque que la connotation négative (celle de se tromper) se développera.

Tenter une définition unique du phénomène de l'errance s'avère une entreprise illusoire par son caractère protéiforme que nous révèle l'hétérogénéité des pistes d'analyse. Les chercheurs de tous horizons s'entendent néanmoins pour dire que l'errance participe d'un déplacement physique ou d'une attitude mentale (souvent les deux) et qu'elle peut mener à la perte de soi ou, *a contrario*, à la conquête de sa vie. Ces deux opposés sont toutefois liés par une position commune qui constitue la pierre angulaire du concept : ne pas savoir ce qui nous attend lorsque nous prenons le parti de l'errance. Rachel Bouvet, chercheure et professeure au Département d'études littéraires de l'UQÀM, relève la différence entre les concepts de l'errance et du nomadisme, maintes fois confondus :

Du nomadisme à l'errance, il n'y a qu'un pas, semble-t-il, mais ce pas est lourdement chargé de sens. Le dictionnaire lui-même fait du nomade et de l'errant des synonymes. Pourtant, à y regarder de près, la conception de l'espace sous-jacente à ces deux êtres du mouvement diffère grandement. Le premier sait où il va, il suit un tracé déjà connu, ou en partie, un itinéraire conservé dans la mémoire de la tribu ; il connaît l'environnement et y trouve des repères facilement, des signes qui lui permettent de continuer son chemin. [...] Le second, au contraire, ignore encore où ses pas le mèneront ; soit il est en fuite, et dans ce cas le moment marquant de son parcours est le point de départ, ce lieu qui viendra hanter la mémoire, de manière lancinante, chargée des peines, des souffrances, des rancœurs liées aux motifs de la rupture ; soit il est en quête d'autre chose, et dans ce cas il se laisse facilement distraire de la route par le paysage, par une idée, par des mots ; son regard s'oriente vers l'avant, vers l'inconnu, il est tendu vers l'horizon<sup>16</sup>.

Pour Marie Guyart, vivre l'errance relève de la quête d'espace. Pour l'Ursuline, pas de fuite, mais une poursuite de cet espace qui aura pour nom la Nouvelle-France. Son errance sera empreinte d'avancées vers l'imprévu, l'inconnu. S'aventurer pour que tout lieu la mène ailleurs et que les frontières s'anéantissent. Faire l'expérience de traversées sans fin. Les mystiques font partie de ces êtres réclamant l'espace. Pour la religieuse, la Nouvelle-France sera le visage d'une vastitude terrestre donnant étendue à ses mots. Michel de Certeau définit une posture mystique, définition même de l'errance : « Est mystique celui ou celle qui ne peut s'arrêter de marcher et qui, avec la certitude de ce qui lui manque, sait de chaque lieu et de chaque objet que ce n'est *pas ça*, qu'on ne peut résider *ici* ni se contenter de *cela*. Le désir crée un excès. Il excède, passe et perd les lieux. Il fait aller plus loin, ailleurs. Il n'habite nulle part<sup>17</sup>. »

---

<sup>16</sup> Rachel Bouvet, « Du parcours nomade à l'errance : un parcours de l'entre-deux », dans Bouvet, Rachel, André Carpentier et Daniel Chartier [dir.], *Nomades, voyageurs, explorateurs, déambulateurs. Les modalités du parcours dans la littérature*, Paris, L'Harmattan, 2006, p. 35.

<sup>17</sup> Michel de Certeau, *La fable mystique : XVI<sup>e</sup> – XVII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Gallimard, 1982, p. 411.

Retenons que l'errance implique avant tout un état d'esprit singulier disposant l'être à un voyage infini. Des poètes errants aux mystiques, de Jack Kérouac à Marie Guyart, prendre les chemins de l'errance s'avère toujours une entreprise hasardeuse dont la réalisation relève de la capacité à vivre pleinement ce choix d'existence.

De tous siècles, des êtres ont voulu transgresser les règles et ne pas se contenter de ce que leur offrait la société. Marie Guyart est de ceux-là et aussi, à sa façon, l'écrivain Kérouac, qui n'a jamais voulu accepter la conformité nord-américaine. Se décrivant lui-même comme un mystique, il a pris le chemin de l'errance, une errance vécue et écrite afin de s'éloigner d'une société sclérosée. Dans *Kérouac : l'écriture de l'errance*, Clément Moisan parle en ces termes de l'œuvre et de la vie de cet écrivain hors normes : « Il y a là une certaine façon de dire "non" à la société et de se tourner vers cette catégorie nouvelle d'hommes, à demi sauvages ou à demi civilisés, qui se nomment eux-mêmes des "saints déments", des "clochards célestes", "des anges vagabonds"<sup>18</sup>. » Il ne s'agit pas ici de comparer deux périodes historiques différentes, mais de mettre en relief ces propos de Moisan parlant d'humains qui se démarquent de leur milieu de vie par une relation singulière à l'espace et à leur société.

Dans la vie de l'Ursuline, la particularité de l'errance est qu'elle se manifeste autant dans sa vie de mystique que dans sa vie d'écrivaine relatant l'espace extérieur. Pour démontrer ce dernier fait, mon choix s'arrêtera principalement sur ses lettres traitant du territoire<sup>19</sup>. Je rappelle ici que ses trois principaux ouvrages sont constitués de deux relations spirituelles (*Relation de 1633* et *Relation de 1654*<sup>20</sup>) et d'une correspondance (plus de 10 000 lettres, dont 278 ont été retrouvées). Ses textes mystiques se retrouvant en grande partie dans ses relations spirituelles, lorsque la démonstration le réclamera, j'y puiserai des extraits.

---

<sup>18</sup> Clément Moisan, *Kérouac : l'écriture comme errance*, Montréal, Hurtubise, 2010, p. 129.

<sup>19</sup> Tout comme pour le segment création, les textes choisis feront référence au territoire géographique (comportant un lien avec les éléments de la nature).

<sup>20</sup> Les *Relation de 1633* et *Relation de 1654* convoquées pour cette thèse sont contenues dans deux ouvrages intitulés *Écrits spirituels et historiques*, vol. 1, pour la *Relation de 1633* et *Écrits spirituels et historiques*, vol. 2, pour la *Relation de 1654*. Ils ont été publiés par les Ursulines de Québec, édition de 1985. Pour ce qui est de la correspondance, l'édition suivante a été employée : Marie de l'Incarnation, *Correspondance*, nouvelle édition par Dom Guy Oury, Solesmes, Abbaye Saint-Pierre, 1971.

Signe de l'intérêt actuel pour les écrits de l'Ursuline, Les éditions du Boréal ont édité la *Relation de 1654* en 2016. Le texte publié est celui du manuscrit non autographe conservé au monastère des Ursulines de Trois-Rivières. L'éditeur montréalais s'est basé sur l'édition de Dom Albert Jamet (Paris/Québec, Desclée-De Brouwer/L'Action sociale, 1930) en ce qui a trait à la modernisation du texte, à l'orthographe et à la ponctuation.

Cet essai comporte trois parties correspondant, chez Marie Guyart, en autant de marques de son errance et de son désir d'espace. Première partie : la partance. Première religieuse cloîtrée à traverser l'Atlantique (avec deux autres ursulines et trois augustines), elle empruntera une voie inédite en quittant fils, famille et pays et gardera toujours vivant en elle le souhait de repartir vers l'inconnu. Deuxième partie : la distance. Tout être a besoin de distance avec l'autre pour vivre son errance et l'Ursuline l'a vécue (avec son fils et avec la France) par le biais d'une écriture épistolaire qui, tout en maintenant un lien, gardera le correspondant à l'écart : « La lettre semble favoriser la communication et la proximité; en fait, elle disqualifie toute forme de partage et produit une distance grâce à laquelle le texte littéraire peut advenir<sup>21</sup>. » Troisième partie : la vastitude. D'abord la traversée de l'océan qui présente une vastitude avant celle qui suivra : la terre de Nouvelle-France que l'Ursuline parcourra à l'intérieur de son monastère, dévoilant son attrait pour les grands espaces nécessaires au souffle de l'errance. Ces trois parties feront apparaître son rapport à elle-même et au monde. Son errance se fera sous le signe de l'aventure et de la découverte d'espaces aux dimensions de sa vie mystique. La réflexion mettra ainsi en relief l'errance géographique (traverser l'océan – aller en pays inconnu) et l'errance déployée sur papier, une double posture reflétant l'unité de l'existence de Guyart. Nous découvrirons que la religieuse ne s'est pas satisfaite de son entrée chez les Ursulines de Tours en 1631 pour vivre sa vie mystique. Elle en demandait plus, toujours plus.

---

<sup>21</sup> Vincent Kaufmann, *L'équivoque épistolaire*, Paris, Les Éditions de Minuit (Coll. Critique), 1990, p. 8.

# UNE FEMME EN QUÊTE DE PARTANCE

## Partir

Partir lorsque le soir à l'horizon se glisse,  
Errer des jours, des mois, sur les mers, comme Ulysse,  
Dans l'éblouissement d'immuables étés...

Je songe à vous, pays lointains, cieux enchantés !

Éva Senécal,  
*Partir.*

Vivre l'errance, c'est d'abord être en migration dans sa tête. C'est avoir une disposition intime au changement, une disposition à risquer. Parfois, c'est partir vers des terres étrangères. Pour la Tourangelle, c'est plonger dans une vie autre, celle que son Dieu lui proposait. Guyart a choisi un premier territoire inconnu en 1631, à son entrée au monastère de Tours. Elle ne se doutait pas que huit ans plus tard elle abandonnerait ces murs pour un espace territorial qui deviendrait l'écho de sa vie mystique.

Femme d'un siècle où les découvertes et les connaissances du monde et de l'univers se déploient, Marie Guyart, par son caractère et son tempérament volontaires, s'emparera des possibilités que lui offre ce siècle pour transposer ses actions à la hauteur de ses desseins. Comme le note l'historien Jean Rohou, après des années de troubles en France, l'époque de Richelieu et de Descartes sera celle d'une vitalité salutaire : « Ce n'est pas que les hommes aient soudain changé de nature. Mais, à partir de 1624-1628, ceux-là et quelques autres se sont lancés dans une vigoureuse action pour construire en tous domaines un ordre nouveau conforme à leurs idéaux : d'où leur dynamisme optimiste, et au besoin héroïque<sup>22</sup>. »

C'est par un rêve fait en 1633 que se produit le premier contact de Guyart avec la jeune colonie française. Il s'avèrera prémonitoire. Quelques mois après celui-ci, alors qu'elle était en oraison, son Dieu lui fait savoir que le pays rêvé est la Nouvelle-France. En voici un extrait :

---

<sup>22</sup> Jean Rohou, *Le XVII<sup>e</sup> siècle : une révolution de la condition humaine*, Paris, Éditions du Seuil, 2002, p.199.



[...] m'étant endormie, il me sembla qu'une compagne et moy nous tenant par la main cheminions en un lieu très-difficile. Nous ne voions pas les obstacles qui nous arrêtoient, nous les sentions seulement. Enfin nous eûmes tant de courage, que nous franchîmes toutes ces difficultés [...]. Au bout de notre chemin, nous trouvâmes un homme solitaire qui nous fit entrer dans une place grande et spacieuse, qui n'avoit point de couverture que le Ciel : Le pavé étoit blanc comme de l'albâtre, sans nulle tache, mais tout marqueté de vermeil. Il y avoit là un silence admirable. [...] Nous aperçumes à un coing de ce lieu un petit hospice ou maison fait de marbre blanc [...]. Elle étoit bâtie dans un lieu fort éminent au bas duquel il y avoit de grands espaces [...]<sup>23</sup>.

Un élément retient l'attention : la présence de grands espaces. L'Ursuline ne connaissait pas la Nouvelle-France au moment du rêve, mais son imaginaire en portait déjà les marques. Six ans avant son départ vers le nouveau continent apparaissaient les premiers traits de l'Amérique. Ce rêve aurait pu demeurer enfoui en elle et ne devenir qu'un vague souvenir. Avait-elle entendu parler du Canada quelque temps auparavant ou ce songe n'était-il que le fruit de son imaginaire avide d'espace ? Nous ne pouvons le dire. Mais s'il est devenu réalité, c'est grâce au désir de la Tourangelle de rendre concret ce qui l'habitait au plus profond de son être. Sa soif de vastitude se matérialisera ainsi avec le départ vers la Nouvelle-France.

Mais se diriger vers l'inconnu implique souvent une rupture avec la société. Au-delà du contexte de l'époque qui servira de moteur aux audacieux et aux audacieuses, Guyart devra se battre pour réaliser son souhait de partir vers le Nouveau Monde. Même si elle appartient à un XVII<sup>e</sup> siècle où se forme une certaine affirmation de soi, les barrières pour les femmes désireuses de prendre d'autres routes que leurs contemporaines étaient à égale hauteur de leur entêtement et de leur témérité à vouloir les franchir. La religieuse se servira de sa fulgurante intelligence pour briser les codes sociaux indiquant à la gent féminine de se soumettre aux décisions des autorités en place.

Étant consciente du projet neuf qu'elle porte en elle, Marie Guyart doit convaincre, argumenter. Cloîtrée, mais désirant partir en dépit de la clôture, le 20 mars 1635 elle écrit ces mots à son directeur spirituel Dom Raymond de Saint-Bernard : « [...] mon très Révérend Père, j'ay un extrême désir d'aller en Canada, et comme ce désir me suit par tout, je ne sçay à qui je me dois adresser pour le dire et pour demander secours, afin de l'exécuter<sup>24</sup>. » Dans une autre lettre, elle

---

<sup>23</sup> Marie de l'Incarnation, *Correspondance*, nouvelle édition par dom Guy Oury, Solesmes, Abbaye Saint-Pierre, 1971, p. 42.

<sup>24</sup> Marie de l'Incarnation, *Correspondance*, *op. cit.*, p. 24.

poursuit : « [...] je ne m'étonne pas si vous êtes surpris et dans l'étonnement de me voir aspirer à une chose qui semble inaccessible, et encore de voir que c'est moy qui y aspire<sup>25</sup>. » Guyart insistera de manière peu traditionnelle pour une femme devant soumission à l'autorité ecclésiastique. Le 3 mai 1635, après de nombreuses lettres réitérant sa volonté de partir en mission, elle revient à la charge : « Mais je vous le répète, à l'heure que j'écris, je me sens encore poussée de vous prier de hâter l'affaire<sup>26</sup>. » Humilité oblige pour les femmes de l'époque, elle poursuit donc avec les mots suivants, tout en prenant soin d'ajouter qu'elle et ses compagnes possèdent ce qu'il faut pour « s'envoler » au loin : « Nous nous voyons comme de petits mouchérons, mais nous nous sentons avoir assez de cœur pour voler avec les aigles du Roy des Saints; si nous le pouvons suivre, ils nous porteront sur leurs ailes, comme les aigles naturels portent les petits oiseaux<sup>27</sup>. » La religieuse maintiendra sa ferme intention de lever l'ancre malgré, cette fois-ci, les réserves du Jésuite Dinet. Le 29 juillet 1635, toujours à son directeur spirituel, elle écrit :

Le R. Père Dinet ne me donne point d'autre avis que ce que je vous ay écrit, avec ces mots que j'avois omis; qu'il estime que Notre Seigneur ne me veut en Canada que d'affection, et qu'il croit que je ne verray jamais la nouvelle France que du Ciel, après que Notre Seigneur aura accompli ce qu'il veut de moy dans l'état où je suis. Mais cela, non plus que tout ce que je viens de dire ne m'abat point l'esprit; mais plutôt je sens de nouvelles forces pour embrasser ce que Notre Grand Jésus ordonnera de moy<sup>28</sup>.

Un an plus tard, c'est au tour du Père Salin de se jouer de l'Ursuline. L'extrait suivant étale la lucidité de cette frondeuse :

[...] la divine Majesté me pressait vivement de déclarer tout ce qui se passait en moi au sujet du Canada. J'en voulus, pour lui obéir, en dire quelques mots au Révérend Père Salin, auquel pour lors je communiquais de toutes les affaires de mon âme. Il me fit taire quasi dès le premier mot et [me] mortifia bien sec, se moquant de moi qui m'amusais, disait-il, à des fantaisies. Je n'osai plus lui en parler, me reconnaissant aussi une si pauvre créature que je ne m'étonnais plus s'il m'envoyait de la sorte; et ainsi je demeurai dans mon humiliation. Je disais au sacré Verbe Incarné : « Mon doux Amour, s'il y a quelque chose à faire, faites-la, s'il vous plaît; vous savez, et rien ne vous est caché, que je suis une personne de néant. L'on ne me croira jamais; l'on dira que je veux tromper les autres après avoir été trompée, nommément en une chose qui semble être hors du sens commun, surtout eu égard à ma condition [de] religieuse qui doit vivre et mourir dans un cloître. Je vous veux, nonobstant cela, obéir. Mais faites, s'il vous plaît, en sorte que je le puisse faire selon votre très sainte volonté. » Lors, je demeurai en paix, attendant le temps de l'ordonnance divine. J'avais en l'esprit, plus qu'auparavant, que je n'étais en notre

---

<sup>25</sup> *Ibid.*, p. 26.

<sup>26</sup> *Ibid.*, p. 40.

<sup>27</sup> *Id.*

<sup>28</sup> Marie de l'Incarnation, *Correspondance*, *op. cit.*, p. 49.

monastère de Tours qu'en attendant que Notre-Seigneur m'en tirerait et qu'il m'y avait mise pour me dresser à la vie religieuse et me disposer à ce qu'il voulait de moi<sup>29</sup>.

Dans cet extrait, trois éléments retiennent l'attention. De un, l'Ursuline ne se laissera guère influencer par l'attitude du Père Salin<sup>30</sup>, pas plus que par celle du Père Dinet un an auparavant. De deux, malgré la volonté d'obéir à Dieu, la religieuse, s'adressant à Lui, se fait insistante : « Je vous veux, nonobstant cela, obéir. *Mais*<sup>31</sup> faites, s'il vous plaît, en sorte que je le puisse faire selon votre très sainte volonté. » De trois, la phrase suivante tout à fait surprenante et qui dénote la capacité de la Tourangelle de penser autrement (pour l'époque) sa vie de cloîtrée : « J'avais en l'esprit, plus qu'auparavant, que je n'étais en notre monastère de Tours qu'en attendant que Notre-Seigneur m'en tirerait. » Inébranlable et visionnaire... De difficultés en refus, l'Ursuline n'avait pas dit son dernier mot. Elle continue ses démarches et argumentations<sup>32</sup> auprès de son directeur spirituel.

L'opiniâtreté prend alors tout son sens dans un XVII<sup>e</sup> siècle où être femme et religieuse représentait un obstacle et un atout. Atout par la période historique qui donnait l'occasion de partir vers des terres nouvelles, obstacle avec les entraves sociales et institutionnelles que devaient briser les femmes aux ambitions inhabituelles. Un contexte favorable était certes en place, mais fallait-il posséder un esprit hardi pour embarquer volontairement sur un navire qui allait devenir durant trois mois un lieu de vie ou de mort. Et une fois arrivé au bout de la route maritime, poser pieds en terre étrangère. Bien que Dieu guidait Guyart, cette ouverture à la découverte et cette extension de l'être ne pouvaient prendre forme que grâce à une « énergie barbare », pour reprendre le terme de Kenneth White : « Sans énergie, il n'y a rien. Au début de tout, pour que quelque chose *commence*, il faut une énergie *barbare*, c'est-à-dire non clôturée dans un discours<sup>33</sup>. » Le 4 mai 1639, après six années de bataille, la religieuse quitte la France. Il ne s'agissait plus d'un rêve, il ne s'agissait plus de mots. L'Ursuline passait à l'acte. Elle aura déployé talents, force de caractère et foi en son Dieu pour

---

<sup>29</sup> Marie de l'Incarnation, *Écrits spirituels et historiques*, vol. 2, Paris, Desclée De Brouwer & Cie/Québec, Les Ursulines de Québec, [1929] 1985, p. 213-214.

<sup>30</sup> Lorsqu'elle écrit : « me reconnaissant aussi une si pauvre créature », ce genre de propos est courant pour une religieuse du XVII<sup>e</sup> siècle. Toutefois, l'Ursuline ne laissera pas de côté son attitude d'insoumission.

<sup>31</sup> C'est moi qui souligne.

<sup>32</sup> Pour découvrir l'argumentaire de Marie Guyart face à son directeur spirituel, consultez l'ouvrage *Correspondance*, nouvelle édition par dom Guy Oury, Solesmes, Abbaye Saint-Pierre, 1971, p. 24 à 74 (excluant les pages 60 et 70). L'Ursuline y déploie intelligence et diplomatie. Elle était consciente que trop de hardiesse aurait pour conséquence de fermer la porte à son départ de France (une religieuse du XVII<sup>e</sup> siècle devant se soumettre à l'autorité) et pas assez de fermeté mettrait en péril son désir de partir.

<sup>33</sup> Kenneth White, *La figure du dehors*, Paris, Grasset, 1982, p. 74.

diriger sa vie et relever un défi certain pour les cloîtrées : partir au-delà des mers. Et pour entreprendre cet acte, fallait-il aussi avoir le dessein de déconstruire une ancienne vision de l'espace pour en rebâtir une nouvelle. La Touraine et la Loire n'allaient plus être les seuls lieux connus de la religieuse. Ses références spatiales se transformeront. Elle aura à apprivoiser physiquement et mentalement une terre et un fleuve nouveaux.

Le jour de son départ, Guyart était déjà rendue, dans ses pensées, à l'autre bout de l'Atlantique : « Le matin, 4<sup>e</sup> de mai de l'an 1639, nous partîmes [...]. Pendant tant d'allées et de courses que nous avons faites depuis notre partement de Tours, mon esprit et mon cœur n'étaient pas où mon corps était<sup>34</sup>. » Son espace mental avait devancé la traversée maritime, tant la cloîtrée avait une telle hâte de quitter le port. En outre, tout son être est en accord avec son geste risqué. Ce corps qui se remet à respirer lui indique que sa décision est la bonne : « Dès que je me vis séparée de la France, et que je sentis que mon corps suivait mon esprit sans que rien lui fit obstacle, je commençai à respirer à mon aise, dans la pensée qu'ils se joindroient bien tôt, et qu'ils se serviraient mutuellement dans l'accomplissement des desseins de Dieu<sup>35</sup>. »

L'Ursuline se sera donné la liberté de se séparer de son fils<sup>36</sup>, de se cloîtrer, de se battre pour quitter la France, de traverser l'océan, d'apprivoiser un nouveau continent et une nouvelle terre, d'entreprendre l'impensable. Liberté de dire oui à une vie autre, brisant de ce fait la chaîne d'un avenir qui semblait tracé d'avance pour une femme du XVII<sup>e</sup> siècle. En cela, elle se démarque de la société française dans laquelle elle a vécu.

---

<sup>34</sup> Marie de l'Incarnation, *Écrits spirituels et historiques*, vol. 2, *op. cit.*, p. 241-242.

<sup>35</sup> Claude Martin, *La vie de la vénérable Mère Marie de l'Incarnation, première supérieure des Ursulines de la Nouvelle France*, édition contemporaine par Guy-Marie Oury, Solesmes, Abbaye Saint Pierre, 1981, p. 393.

<sup>36</sup> Nombre de personnes émettent un point de vue sur « l'abandon » de Claude par sa mère. L'ouvrage de Patricia Smart offre une perspective éclairante et concise sur cet événement. *De Marie de l'Incarnation à Nelly Arcan : se dire, se faire par l'écriture intime*, Montréal, Boréal, 2014, p. 51 à 57.

## Repartir

Mais le train repartait et le vent redevint froid.  
Il y avait de nouveau de la brume. [...]   
Je me recueillis dans mon coin  
pour méditer sur la chaleur,  
la grande chaleur divine,  
ce qui m'aidait à lutter contre le froid.

Jack Kérouac,  
*Les clochards célestes.*

Marie Guyart possède aussi ce qui fonde les êtres habités par l'errance : l'envie de repartir. Poursuivre vers l'inconnu, inlassablement. Se projeter sous d'autres cieux, toujours, à chaque pas. Avant même de savoir qu'elle quitterait Tours, elle révèle à son fils une intimité englobant les quatre coins du monde : « Mon corps était dans mon monastère, mais mon esprit qui était lié à l'Esprit de Jésus, ne pouvait être enfermé. Cet Esprit me portait en esprit dans les Indes, au Japon, dans l'Amérique, dans l'Orient, dans l'Occident, dans les parties du Canada et dans les Hurons, et dans toute la terre habitable<sup>37</sup>. »

Quelque sept ans après son arrivée en Nouvelle-France, soit en octobre 1646, elle déclare à Claude : « [...] je suis prête d'aller en tous les endroits du monde<sup>38</sup>. » En octobre 1648, elle écrit à la sous-prieure du monastère des Ursulines de Tours : « Pour moy, je vous le dis franchement, je n'ay peur de rien, et quoy que je sois la plus misérable du monde, je suis prête et me sens dans la disposition d'aller aux extrémités de la terre<sup>39</sup>. » En septembre 1653, à Françoise de Saint-Bernard, Ursuline de Tours, elle affirme : « Vous direz, je m'en assure, que je ne suis pas sage, d'avoir à l'âge

---

<sup>37</sup> Marie de l'Incarnation, *Écrits spirituels et historiques*, vol. 2, *op. cit.*, p. 198.

<sup>38</sup> Marie de l'Incarnation, *Correspondance*, *op. cit.*, p. 296.

<sup>39</sup> *Ibid.*, p. 356.

de cinquante trois ans les sentimens que je vous déclare. Mais pensez ce qu'il vous plaira : si l'on me disoit, il faut maintenant partir pour aller aux Indes, ou à la Chine, ou aux Hiroquois, afin d'en apprendre la langue et travailler à leur conversion, me voilà prête mon intime Mère<sup>40</sup>. » Les circonstances<sup>41</sup> feront en sorte qu'elle ne quittera plus jamais le Canada, qu'elle nomme son « centre », terme qu'elle emploie aussi pour parler de son Dieu : « O éternité, beauté, bonté, pureté, netteté, amour, mon centre, mon principe, ma fin, ma béatitude, mon tout<sup>42</sup> ! » Le Canada, tout comme Dieu, sera ainsi le « centre » de sa vie mystique, le pays se changeant en un espace où tout est ouverture. Point d'évasion vers l'ailleurs, son monastère de Québec lui permettra de vivre une errance géographique par l'écriture. Jamais elle n'arrêtera ses élans. Elle repartira donc en se servant de sa plume. La terre de l'Amérique sera au cœur même de ses lettres hissant une parole ne demandant qu'à regarder vers l'inconnu. Son écriture épistolaire sera ainsi constituée des espaces d'un continent qui, tout comme l'intimité de Guyart, n'a pas de frontières<sup>43</sup>.

Même si l'Ursuline reste ancrée à Québec, lorsqu'elle parlera du territoire, elle se remettra en route. L'errance se formera au cœur des mots tracés sur le papier comme autant de chemins à explorer. Guyart fera de ses écrits le prolongement d'une pensée toujours en marche cherchant à connaître le lointain. Pour repartir sans relâche, elle devra aller plus loin que son regard. Et c'est ce qu'elle fera. Elle ne se satisfera pas de raconter ce qu'elle voit autour d'elle, mais ce qu'elle veut voir là-bas, au loin. L'épistolière sera maître à bord et entraînera ses destinataires vers ses chemins choisis, ceux permettant de prendre son élan, à chaque coup de plume.

Avant de scruter l'importance de la mer et du territoire de la Nouvelle-France dans la vie de l'Ursuline, arrêtons-nous sur un point déterminant chez l'être d'errance : la distance. Dans le cas de Guyart, cette distance sera géographique et laissera place à son épanouissement. Nous verrons qu'elle s'appropriera l'éloignement afin de vivre tous les possibles d'un espace majestueux.

---

<sup>40</sup> Marie de l'Incarnation, *Correspondance*, *op. cit.*, p. 507.

<sup>41</sup> Compte tenu de l'époque, il demeure peu probable que Guyart aurait pu quitter son cloître de nouveau. Sortir une première fois en 1639 constituait déjà un fait peu habituel.

<sup>42</sup> Marie de l'Incarnation, *Correspondance*, *op. cit.*, p. 1.

<sup>43</sup> Au XVII<sup>e</sup> siècle, les explorateurs ne savent pas encore où se trouvent toutes les limites géographiques du continent.

## UNE FEMME EN QUÊTE DE DISTANCE

## L'en-allée

[...] petite feuille maculée de signes alphabétiques,  
héroïne anonyme de la parole différée  
et qui finalement n'a pas grand-chose à dire, sinon : me voici.  
Manière d'absence.

Jacques Brault,  
*Accompagnements.*

La Tourangelle ne reverra plus jamais la France, ni sa famille, ni son fils. Les départs ne sont rien. Les non-retours sont tout. Ces deux derniers nous confrontent à nos choix de territoire. Le géographe Michel Roux note ce lien trop souvent oublié : « Sur mer et dans le désert, l'individu exerce sa propre souveraineté sur l'espace : une fois sorti du port ou de l'oasis, c'est lui qui trace sa route, installe son bivouac ou mouille son ancre à sa guise<sup>44</sup>. » Au port de Dieppe, Guyart a déjà pris la décision de quitter pour toujours le Vieux Continent. Avec l'extrait suivant, ce n'est pas le mot « adieu » qui retient mon attention, celui-ci étant souventes fois utilisé au XVII<sup>e</sup> siècle lors de séparations ponctuelles, mais ces mots, lourds de sens : « pour jamais ». De Dieppe, à l'un de ses frères, 15 avril 1639 : « C'est sans remise qu'il nous faut quitter la France pour passer dans le nouveau monde [...]. [...] C'est donc à ce coup que je vous dis adieu pour jamais, puisque les vaisseaux sont prêts et que nous allons nous embarquer la semaine prochaine, si la tourmente ne nous retient. [...] Vous sçavez les périls que nous allons courir sur cette grande mer Océane la plus rude à passer de toutes les mers<sup>45</sup>? »

---

<sup>44</sup> Michel Roux, *Géographie et complexité. Les espaces de la nostalgie*, Paris, L'Hamattan, 1999, p. 19.

<sup>45</sup> Marie de l'Incarnation, *Correspondance*, *op. cit.*, p. 81.



Faire des choix, se tromper peut-être mais, surtout, suivre un chemin qui n'a rien de linéaire. Changer d'horizon. Dévier de la route qui la destinait à finir ses jours le long de la Loire. Lors de l'incendie dévastateur du monastère de Québec en 1650, son fils et ses amis lui demandent de retourner au pays natal. L'Ursuline refuse : « On croyait que nous ne penserions qu'à notre retour en France après une telle perte qui nous jettoit dans l'impuissance de nous relever; mais chacune de nous se sentoit si fortifiée dans sa vocation, avec si un grand concours de grâces, que pas une ne témoigna aucune inclination de retourner en son ancienne patrie<sup>46</sup>. »

Dans ses quelque deux cents lettres annuelles, elle ne sera pas celle qui raconte strictement l'histoire de sa vie en Nouvelle-France, mais aussi celle qui étend ses écrits comme on installe la distance entre deux mondes. L'encrier à ses côtés, elle mentionne à une ursuline de Tours : « Une main de papier est aussi-tôt expédiée, et j'en ai la main si lasse qu'à peine la puis-je porter<sup>47</sup>. » Signe bien physique des marques de sa séparation avec la France, l'écriture épistolaire en sera le miroir sa vie durant. Comme le note Vincent Kaufman : « Se lier par correspondance, c'est s'installer dans l'éloignement afin de se déprendre de toute assignation à un lieu identifiable, à une place dont il y aurait à répondre<sup>48</sup>. » Avec sa parole épistolaire grandiose, Guyart creuse l'écart entre elle et sa patrie. Elle installe un lieu qu'elle seule connaîtra (la majorité de ses correspondants ne mettront jamais les pieds en Amérique), tout comme celui de son intimité mystique.

L'écriture épistolaire de Guyart imposera donc la distance face à l'Ancien Monde. L'écrivaine errante a besoin de *son* espace pour respirer. Tout en tenant le destinataire à l'écart, la religieuse s'approprie les plus larges espaces possibles, ceux de l'écrit et du pays. Kaufman précise : « L'épistolaire est une activité de résistance à l'Autre; il faut libérer, reconquérir un territoire sur lequel celui-ci n'aurait enfin plus aucun droit de regard<sup>49</sup>. »

Que de paradoxes dans l'épistolaire où lien il y a grâce à l'écrit et écrit il y a grâce à la séparation, comme si l'écriture, essentielle à la vie de tout épistolier, était prise entre l'arbre et

---

<sup>46</sup> Marie de l'Incarnation, *Correspondance*, *op. cit.*, p. 410.

<sup>47</sup> *Ibid.*, p. 817.

<sup>48</sup> Vincent Kaufmann, *op. cit.*, p. 19.

<sup>49</sup> *Ibid.*, p. 56.

l'écorce. Et peut-être bien malgré eux, destinataires et destinataires participent-ils à se donner réciproquement l'espace requis pour respirer. Tant que la correspondance se poursuit, chacun reste sur sa terre, dégagé de l'Autre.

De la distance, la religieuse s'en fait une alliée. Ses milliers de mots assimileront en eux le territoire de l'Ursuline. L'épistolière sera assidue à transmettre à ses destinataires des nouvelles d'elle et du pays. Ses correspondants recevront de longues lettres. D'interminables écrits abordant tous les sujets : conditions de vie, situation économique, progrès de l'évangélisation, éducation, mœurs amérindiennes, état de son âme, froidure du pays, courses dans les bois, alimentation, etc. Poursuivre l'échange épistolaire, c'est savoir que le langage jouera le rôle de gardien de l'éloignement : « Coupée, la langue repousse indéfiniment, et impose sa distance : on ne sort pas de la langue avec des moyens de langue<sup>50</sup>. » Guyart marquera son territoire par une parole qui reviendra jour après jour.

La distance donnera donc à la plume de l'Ursuline l'occasion de prendre son envol. Dès que la main épistolaire se soulève, le lien de papier profite au destinataire, l'autre destinataire d'une correspondance se révélant être soi-même. Mieux encore que ses deux relations autobiographiques (*Relation de 1633* et *Relation de 1654*), la correspondance de Guyart, par la nature même de ce genre littéraire qui favorise un mouvement constant de l'écriture, offre à la religieuse un territoire continu où sa parole peut s'exhiber. Brigitte Diaz mentionne cet angle majeur de l'épistolaire : « Écriture de la vie, mais non pas écriture biographique; écriture de la capture toujours tentée de soi, mais non forcément de sa saisie; écriture prospective qui jamais n'écrit le mot *fin*; écriture de l'instant d'une naissance toujours à venir et à devenir<sup>51</sup>. » L'épistolière Guyart sera bien servie par son langage prolix qui voudra sans cesse se profiler au loin, découvrir, scruter, comprendre, étendre des mots formant autant de traces d'une existence en action.

---

<sup>50</sup> Vincent Kaufmann, *op. cit.*, p. 121.

<sup>51</sup> Brigitte Diaz, *L'épistolaire ou la pensée nomade*, Paris, PUF (Coll. Écriture), 2002, p. 138-139.

## Mère et fils

Le ciel est lisse  
Sur la blancheur de ma feuille  
Et nos pas ont creusé  
De farouches souvenirs

Gatien Lapointe,  
*Inutile azur.*

Si Guyart reste ferme face à son intention de ne pas retourner en France (lorsqu'elle s'adressait à des correspondants autres que son fils), face à Claude, le discours de la mère se teintera de nuances. Peu de temps après son arrivée à Québec, son fils lui demande s'il la reverra. Elle répond : « Vous me demandez si nous nous verrons encore en ce monde? je ne le sçay pas; mais Dieu est si bon que si son nom en doit être glorifié, que ce soit pour le bien de votre âme et de la mienne, il fera que cela soit; laissons-le faire, et je ne le voudrais pas moins que vous, mais je ne veux rien vouloir qu'en luy et pour luy; perdons nos volontez pour son amour<sup>52</sup>. » Avec ces mots, elle laisse la porte entrouverte à une possible rencontre. Également, quelques années avant sa mort, la religieuse envisagera cette éventualité. Attitude surprenante de la part de l'Ursuline ? Non car, d'une part, il s'agit du « très-cher Fils » et que, d'autre part, laisser place à l'inconnu c'est aussi envisager toutes les avenues, puisque l'on sait que rien n'est tracé d'avance. Dans une lettre à Claude, elle déclare : « Il est à croire que nous nous verrons plutôt en l'autre monde qu'en celui-cy. Dieu néanmoins a des voyes qui nous sont inconnues, sur tout dans un païs flotant et incertain comme celui-cy, où naturellement parlant, il n'y a pas plus d'assurance qu'aux feuilles des arbres quand elles sont agitées du vent<sup>53</sup>. »

---

<sup>52</sup> Marie de l'Incarnation, *Correspondance*, *op. cit.*, p. 187.

<sup>53</sup> *Ibid.*, p. 659.

Si la mère et le fils entrevoient la possibilité de se revoir, ils assistent impuissants aux naufrages qui, parfois, emporteront leur relation de papier. La blancheur de la feuille est ce qu'il reste lorsque leurs mots se noient. À Claude, elle écrit : « Vous vous plaignez que vous n'avez pas reçu les amples lettres que je vous écrivois l'an passé. Mille lieues de mer et plus sont sujettes aux hazards, et tous les ans ce qu'on nous apporte, et ce qui repasse en France court le même risque<sup>54</sup>. » Combien reste-t-il d'épaves de lettres au fond du fleuve et de l'océan ? Caractéristique distinctive de la lettre : ne pas toujours arriver à destination. L'écriture épistolaire porte un trait de l'errance, celui de se perdre. S'ajoute alors à la distance, le hasard des écueils des ondes. Peut-on imaginer relation plus hasardeuse entre la mère et le fils ? Et Claude n'a jamais vu le pays d'adoption de sa mère. Par la lecture des *Relations des Jésuites* et des lettres de l'Ursuline, il découvrira la Nouvelle-France, mais il ne la connaîtra jamais *in situ*. Il n'aura que son imagination et, nous pouvons le supposer, quelques gravures d'époque, pour façonner l'endroit de vie de sa mère.

La froidure du pays se mettra aussi de la partie pour accentuer la distance, cette fois-ci en imposant une longueur de temps interminable. Des mois de glace où toute communication avec la France devient impossible. Le fleuve inflige cette rupture. Guyart écrit, le 21 octobre 1669 : « Mon très-cher Fils. Voici ma lettre d'adieu. Le vaisseau unique qui est retenu par force à notre port doit lever l'ancre Samedi prochain, ou Lundi au plus tard; autrement il seroit contraint d'hiverner ici : La terre est déjà couverte de nège, et le froid fort aigu, et capable de geler les cordages<sup>55</sup>. »

Des zones grises se pointent lorsque de longs délais dans les réponses viennent s'immiscer dans le lien épistolaire. La relation se retrouve entre deux eaux, laissant les correspondants apprivoiser le silence. Comme le dit Jean-Pierre Arrou-Vignod, c'est peut-être nous aujourd'hui qui ne savons plus vivre le mystère qu'octroie la lenteur du temps : « Nous ne souffrons plus le Temps, qui était la poésie des correspondances, la scansion lente des envois et des réponses, le retard. Le commerce indéfiniment étiré des lettres a pris la forme haletante et fébrile du cri, nous laissant plus démunis devant le mystère de la séparation<sup>56</sup>. »

---

<sup>54</sup> Marie de l'Incarnation, *Correspondance*, *op. cit.*, p. 183.

<sup>55</sup> *Ibid.*, p. 867.

<sup>56</sup> Jean-Philippe Arrou-Vignod, *Le discours des absents*, Paris, Gallimard, 1993, p. 11.

Eau mouvante ou de glace, « la Rivière qui marche<sup>57</sup> » sculpte la vie en terre de Nouvelle-France. L'Ursuline l'apprendra rapidement. Le Saint-Laurent fige les mots et les corps mais ne sait effacer les absents. Il deviendra le témoin de deux vies séparées. Si l'Ursuline a choisi cet éloignement, elle ne réclame pas moins les lettres de son fils :

Mon très-cher Fils. Un navire qui doit partir demain me porte à vous écrire ce mot, quoique je n'aye encore reçu aucune de vos lettres. J'ay pourtant appris de vos nouvelles par un autre moi, et je sçay que vous êtes à présent au Monastère de Bonne-nouvelle de Rouen. [...] Cette nouvelle qui m'est venue par hazard, m'a ôtée de la peine où j'étois à votre égard. N'en est-ce pas une bien grande de voir quatre vaisseaux arrivez il y a assez long-temps, et deux autres qui viennent d'arriver, sans rien apprendre de la personne qui m'est la plus chère dans le monde ? cela me donnoit sans doute de l'inquiétude, quoique je vous voye continuellement en Dieu<sup>58</sup>.

Je considère que l'extrait qui suit possède l'image la plus significative de la relation entre Marie Guyart et Claude. Ne se satisfaisant pas des lettres de sa mère, le fils aspire à trouver quelqu'un qui a adressé la parole à la religieuse. L'Ursuline fait alors venir au parloir de Québec un homme qui retournera en France. Elle ne se contente pas d'échanger des mots avec cet homme, mais a l'audace de lever le voile couvrant son visage : « Mon très-cher Fils, voici un petit moment qui me reste. Je m'en vais vous le donner pour l'occasion d'un honête jeune homme qui s'en va en France et qui est frère d'un de nos domestiques qui s'en retourne aussi avec luy. Vous me dites que vous n'avez veu personne qui m'ait parlé depuis que je suis en ce païs. J'ay fait venir celui-cy, et j'ay levé mon voile devant luy afin qu'il vous puisse dire qu'il m'a veue et qu'il m'a parlé<sup>59</sup>. » Ce geste de la mère n'a rien d'anodin. Il porte une signification extrême puisqu'il était interdit aux religieuses de dévoiler leur visage lorsqu'elles étaient au parloir, sauf devant les Amérindiens et certains proches<sup>60</sup>. Pour Guyart, lever le voile c'était à la fois briser la distance et l'accentuer, à l'image d'un lien épistolaire singulier entre ces deux êtres que tout unit et que tout sépare. Un simple geste de la mère semblant dire : « voyez, c'est bien moi qui suis là... au loin ».

---

<sup>57</sup> Appellation donnée par les Amérindiens.

<sup>58</sup> Marie de l'Incarnation, *Correspondance*, *op. cit.*, p. 790.

<sup>59</sup> *Ibid.*, p. 384.

<sup>60</sup> Voici ce qui est dit à ce sujet dans le document *Constitutions et Règlements des Premières Ursulines de Québec, 1647*, éd. Gabrielle Lapointe, Québec, 1974, p. 99 : « Toutes les grilles auront leurs chassiss ou volets et, outre les volet [sic] et chassiss, un rideau qui ne s'ouvrira si non lors que le voile des religieuses sera baissé, qui ne doit estre levé, la grille estant ouverte, sans congé de la Supérieure, si non pour les personnes qui selon l'esprit ou la chair, selon le spirituel ou le temporel, leur servent de père et de mère, ce qui se peut estendre à tous les proches parans jusques aux cousins germains et cousines germaines, s'il ne s'y rencontre quelque inconvient. Pour le regard des sauvages il y aura la mesme liberté comme estant les enfans spirituels d'instruction ou de prières de toutes les sœurs de la maison. »

« De ma fuite sont tes ailes, de ma fuite la puissance de ton planement<sup>61</sup>. » Ces paroles de Rina Lasnier auraient-elles pu être dites par *Marie la mère* ? L'éloignement géographique aura-t-il permis à la mère et au fils de trouver plus aisément leur territoire intime, eux qui vivront une imposante vie mystique, chacun à leur manière<sup>62</sup> ? Nous ne le saurons jamais. Vivre à distance des êtres aimés donne une perspective différente sur notre propre vie. Ces deux humains ont vécu intensément « la présence de l'absence » qui les mènera plus loin qu'ils n'auraient jamais espéré ou, à tout le moins, qui les portera ailleurs.

Malgré sa douleur, la religieuse assumera sa décision de vivre loin de son fils. Elle a toujours considéré cet éloignement comme un bénéfice pour Claude et pour elle-même : « Vous avez donc beaucoup gagné en me perdant, et mon abandonnement vous a été utile : et moy pareillement ayant quitté en vous ce que j'avois de cher et d'unique dans le monde; et en un mot, vous ayant volontairement perdu, je me suis trouvée avec vous dans le sein de ce Dieu tout aimable [...]»<sup>63</sup>.

Cette séparation, déchirante mais volontaire, demeurera toujours une énigme pour les gens ne pouvant considérer qu'une religieuse du XVII<sup>e</sup> siècle puisse prendre une route atypique. Je ne peux que m'inscrire en faux face à ceux et celles n'ayant cessé de décrier l'attitude de l'Ursuline. Le lien ne sera pas rompu entre cette dernière et son fils. Il sera différent et d'une intensité peu commune qui donnera naissance à une relation épistolaire dense et soutenue à l'intérieur de laquelle la mère deviendra peu à peu la directrice spirituelle<sup>64</sup> de Claude, fait peu banal au XVII<sup>e</sup> siècle.

Femme en quête de distance, elle sera de même une femme en quête d'une vastitude intime dont elle découvrira le prolongement en terre d'Amérique. Les grands espaces seront des compagnons donnant à son existence une couleur nouvelle. La troisième partie met en relief la

---

<sup>61</sup> Rina Lasnier, *Présence de l'absence*, Montréal, l'Hexagone, [1956] 1992, p. 20.

<sup>62</sup> Claude Martin (1619-1696) sera bénédictin réformé de la congrégation de Saint-Maur. Il a été prieur de plusieurs monastères de France et a exercé durant seize années la fonction d'assistant du supérieur général à l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, à Paris. Pour découvrir les écrits spirituels de Claude Martin, consultez l'ouvrage réunissant les grands textes de Dom Claude : *Les voies de la prière contemplative*, textes réunis et présentés par Dom Thierry Barbeau, Solesmes, Abbaye Saint-Pierre, 2001.

<sup>63</sup> Marie de l'Incarnation, *Correspondance*, *op. cit.*, p. 527.

<sup>64</sup> Au XVII<sup>e</sup> siècle, une religieuse ne pouvait détenir le titre officiel de « directrice spirituelle ». Par contre, Guyart ne sera pas moins celle qui guidera la vie spirituelle de son fils, à la demande informelle de celui-ci.

manière dont l'Ursuline a vécu cette immensité. Et avant d'appivoiser la terre de Nouvelle-France, son expérience de la mer la préparera à vivre l'infini de cette Amérique sans frontières.

# UNE FEMME EN QUÊTE DE VASTITUDE



## L'océan

Nous sommes les fiancées de la mer  
Scellées de soleil et palmées de joie  
Nous sommes ce poids d'amour et de proie  
Pour fixer l'immensité de la mer

Rina Lasnier,  
*Îles.*

Traverser l'océan comme on traverse l'infini où départs et arrivées sont une seule et même chose. C'est probablement dans cet esprit que les mystiques prennent ondes et mystères. En fermant derrière elle la porte du monastère de la rue du Petit Pré, Guyart lève la tête vers le large. Aspirée vers le plus outre, elle aura devant elle deux infinitudes à sa mesure : l'Atlantique et la Nouvelle-France. Mais avant de découvrir son nouveau pays, elle connaîtra la vie océane. Une nouvelle expérience physique, certes, mais pas totalement inconnue d'elle. L'Atlantique, ce colosse, l'Ursuline le connaît d'instinct. Maintes fois emploie-t-elle l'image de l'eau pour parler de sa relation à son Dieu :

Mon âme se voyant si riche par la jouissance de son bien infini, ce Verbe Éternel, voulait pourtant par un doux acquiescement être sa captive. Elle voulait tout pour lui et rien pour elle. Elle voulait être rien et qu'il fût tout, n'aimant rien plus que d'être dénuée et vide et de regarder la plénitude de son Objet. O que cette jouissance est douce ! C'est un labyrinthe d'amour où l'on est enivré et saintement enchanté. L'on ne sait ce qu'on est, et si l'on est, parce qu'on est perdu dans cet océan d'amour qui engloutit tous ses élus<sup>65</sup>.

Et ce bref mais significatif extrait de sa *Relation de 1633* dans lequel elle parle de la connaissance intime qu'elle a de la Trinité : « C'est un abîme qui n'a ni fond ni rives<sup>66</sup>. » Peu importe l'espace à affronter, elle a déjà assimilé en elle un état lui donnant les outils nécessaires pour regarder droit dans les yeux ce qui s'annonce être la continuité d'une gigantesque vie mystique.

---

<sup>65</sup> Marie de l'Incarnation, *Écrits spirituels et historiques*, vol. 1, *op. cit.*, p. 210.

<sup>66</sup> *Ibid.*, p. 234.

Guyart ne se sent pas étrangère dans cette eau vitale, lorsqu'en route vers l'Amérique, elle écrit : « Nous sommes déjà aussi accoutumées à la mer que si nous y avons été nourries<sup>67</sup>. » En plein océan, se souvient-elle des mots suivants écrits des années auparavant ? Des phrases qui relatent son travail le long de la Loire à gérer les employés d'une entreprise de transports. Celles-ci divulguent ses premiers émois maritimes, quelques années avant son entrée en religion : « O Pureté ! ô Pureté ! cachez-moi en vous, ô grande mer de pureté ! Quoique j'entendisse le bruit de plus de vingt serviteurs grossiers et mal instruits et que j'eusse le soin de tout le négoce de mon frère, tout cela ne me pouvait distraire, et il me semblait que cette grande mer eût rompu ses bornes sur moi. J'y étais submergée et je perdais de vue toute autre chose<sup>68</sup>. »

Mers et océans sont des naufrages envisagés. Cela aussi la mystique en avait l'habitude. Au milieu de l'océan, se souvient-elle de ces moments où elle fera connaissance avec l'abîme, en attendant avec impatience le mariage spirituel ? L'océan n'en sera que le pâle reflet. Elle décrit son état dans la *Relation de 1633* :

Lorsque j'étais dans l'attente de la plus haute de toutes les grâces, je me vis descendre dans un abîme. Il semblait que toutes choses eussent conspiré pour me faire souffrir. Toute consolation me fut ôtée, et je demeurai dans un abandon et un délaissement total de toutes les grâces que j'avais reçues. [...] Je ne trouvais aucune consolation quoi que l'on m'eût pu dire ; et si mon confesseur me parlait, cela me martyrisait encore davantage. Je portais ma peine partout, et le plus fréquent sujet de la méditation de mon esprit, c'était ma croix qui m'était toujours présente. Ce qui augmentait le plus ma douleur c'était la pensée de Dieu, que je ne perdais point de vue, et ma plus grande peine était qu'il me semblait que je ne l'aimais pas<sup>69</sup>.

Dès qu'elle met le pied sur le *Saint-Joseph*<sup>70</sup>, l'inconnu traverse l'horizon et Guyart en connaît les périls. Femme d'absolu, elle sait que le repos et la ligne droite ne seront pas au rendez-vous puisqu'elle a déjà fait la rencontre de la *terra incognita*, bien avant celle de Nouvelle-France, lorsqu'elle a franchi la porte du monastère de Tours. En parlant de cet état de l'être mystique, la théologienne Marie-Madeleine Davy a des mots si justes : « Le contact avec la *terra incognita* provoque chez celui qui en fait l'expérience une singularité décisive. Il n'y a plus pour lui de retour en arrière ; il est embarqué, les amarres sont rompues, et le vaisseau avance en pleine mer. Désormais,

---

<sup>67</sup> Marie de l'Incarnation, *Correspondance*, op. cit., p. 86.

<sup>68</sup> Marie de l'Incarnation, *Écrits spirituels et historiques*, vol. 1, op. cit., p. 158.

<sup>69</sup> *Ibid.*, p. 201.

<sup>70</sup> Nom du navire sur lequel Guyart s'embarquera en direction de la Nouvelle-France.

il n'existe pas de port tiède à l'abri du flux et du reflux ; le voici exposé aux tempêtes ou à l'immensité d'une mer calme sur laquelle le regard peut errer à l'infini<sup>71</sup>. »

Trois mois de vie océane, voie essentielle à franchir lorsque la Tourangelle prend la décision d'oser l'Amérique. Le péril est là, à chaque instant, parce qu'elle choisit d'enjamber les frontières de la France. Entre l'Hexagone et le Canada, la religieuse s'engouffre dans un lieu transitoire aux contours absents. Le philosophe et sémiologue Louis Marin décrit en ces termes ces seuils inévitables : « Les passages sont des lieux dangereux essentiellement parce que ce ne sont pas des lieux, mais des espaces de déplacement, des traversées : ils questionnent la quatrième question du lieu : « qua » : par où ? Traverse. Ils ne sont repérables qu'à partir de ce qu'ils ne peuvent être, le bord du départ et le rebord de l'arrivée : entre ; entre deux demeures, deux noms, deux domaines, espaces de personne – no man's land – que le trajet éveille entre deux repos<sup>72</sup>. » Ces passages représentent les mouvements de la vie mystique. Ces seuils où tout est béant, où la fébrilité de l'instant remplit l'air de ce qui disparaîtra et reviendra le moment d'après. Maîtriser l'océan ? Non. Mais expérimenter sa présence avec la conscience du danger et une folle foi : « Nous nous sommes veues à deux doigts du naufrage, mais celui qui commande aux vents et à la mer nous a préservées<sup>73</sup>. » Savoir vivre un état d'être flottant entre deux eaux, celles de la vie, celles de la mort. Pour Marie Guyart, ce sont les mêmes ondes. Elle écrit en mer, le 20 mai 1639 :

Depuis notre embarquement nous avons tâché tous les jours de nous disposer à mourir tant à cause des ennemis que des tourmentes de la mer qui ont été très-grands. Nos cœurs néanmoins n'ont point été troublez par le trouble des Eléments parce que celui à la providence duquel nous nous sommes abandonnées, nous fait oublier nous-mêmes et toutes choses. On ne peut expliquer ni concevoir le repos qu'on ressent quand l'on s'est donné une bonne fois à Dieu<sup>74</sup>.

La mer est fille d'errance. Quiconque s'y aventure sait que ses eaux ne se soumettent pas à la volonté du voyageur. À la vue du naufrage ou sur le bord de l'abîme, la femme et l'homme se révèlent. L'Ursuline faillit y laisser sa peau. La vie et la mort lui sont égales, soit, mais Guyart est faite d'espérance :

---

<sup>71</sup> Marie-Magdeleine Davy, *La connaissance de soi*, Paris, PUF (Coll. Quadrige), 2004, p. 60.

<sup>72</sup> Louis Marin, « Frontières, limites, limes : les récits de voyage dans *L'Utopie* de Thomas More », dans Christian Descamps [dir.], *Frontières et limites. Géopolitique, littérature et philosophie*, Paris, Centre Georges-Pompidou, 1991, p. 114.

<sup>73</sup> Marie de l'Incarnation, *Correspondance*, *op. cit.*, p. 88.

<sup>74</sup> *Ibid.*, p. 86.

Tout le temps que dura la traversée de la mer me fut intensivement et actuellement un continuel sacrifice, m'offrant nuit et jour dans les périls continuels en holocauste à mon divin et céleste Époux. Lorsqu'une grosse glace à ce que disaient ceux du vaisseau, parut dans une brune et comme une furie, venait vis-à-vis de la flèche du navire et l'allait fendre en deux [...]. [...] mon esprit et mon cœur étaient dans une paix et une tranquillité autant grandes qu'elles se pouvaient posséder ; je ne ressentis pas un seul mouvement de frayeur [...]. [...] mon esprit se trouvait en un dépouillement de mourir ou de vivre. Lors, en un instant, le pilote qui gouvernait, auquel l'on commandait de mettre le gouvernail d'un côté, sans qu'il y mît rien du sien, il le tourna d'un autre, tant qu'il fit faire un tour au vaisseau, ce qui fit que la monstrueuse glace qui, à l'heure, n'en était pas à la longueur d'une pique vis-à-vis la flèche, se trouva au côté. Nous l'entendîmes frayer tant elle était proche. Je vis cette horrible glace. La brune nous empêchait d'en voir la cime. Ce que je vis me parut épouvantable, et je n'eusse jamais cru que la mer eût pu porter une si lourde masse sans couler à fond. C'est que nous avons été jetés par les tempêtes du côté du Nord. Durant tout l'effroi de l'équipage, j'avais au fond de mon âme un sentiment que nous arriverions à bon port à Québec. Cela ne m'empêcha pas que je ne me tinsse dans les actes que Dieu voulait pour lors de moi<sup>75</sup>.

La fougue de la mer a sûrement eu de quoi lui rappeler celle de sa vie intime. Rien n'est plus réel qu'un voyage maritime où le corps et l'esprit sont bousculés par une eau enveloppante ou dévorante. Rien n'est plus semblable à une vie mystique que les ondes où l'abîme n'est jamais bien loin. Rien n'est plus humain que de prendre la plume en pleine mer pour hausser une parole enterrée par la voix des vagues. Une main ballottée par la houle des jours, geste éloquent que l'épistolière répètera des milliers de fois sur terre. Toujours impatiente de dire, de se dire, elle n'attend pas l'arrivée à Québec pour écrire, d'autant plus qu'elle sait que le navire peut ne jamais se rendre à destination. Elle s'empresse alors d'écrire à sa Supérieure de Tours :

Je m'assure qu'en recevant cette lettre, vous n'attendiez plus de nouvelles de vos filles que de Québec [...]. Mais heureusement des pêcheurs qui nous ont suivis jusqu'à la Manche nous ont bien voulu faire le plaisir de se charger des lettres que nous avons envie d'écrire à nos amis. Nous avons donc passé les côtes d'Angleterre, et nous sortons de la Manche en très-bonne disposition, non sans avoir été en danger d'être prises par les Espagnols et par les Domkerquois. [...] A présent que nous quittons la manche nous sommes hors de danger des ennemis, mais il n'y a que Dieu qui sçache si nous sommes à couvert de ceux des tempêtes et de la mer<sup>76</sup>.

Femme de l'onde, Guyart l'est aussi dans ses écrits dont le « mouvement maritime » est présent dès ses jeunes années (1626 – la lettre I de sa correspondance). « Mouvement maritime » dû à ses références à la mer dans son discours mystique, soit, mais grâce aussi à une mouvance dans la forme. Un discours abondant qui court et se transforme. L'Ursuline donne impulsion à ses

---

<sup>75</sup> Marie de l'Incarnation, *Écrits spirituels et historiques*, vol. 2, *op. cit.*, p. 243 à 245.

<sup>76</sup> Marie de l'Incarnation, *Correspondance*, *op. cit.*, p. 86.

textes en éloignant souvent toute rigidité dans la structure. Elle laisse couler les mots. Dans une lettre adressée à son fils, elle explique la manière dont elle a rédigé la relation de sa vie (*Relation de 1654*) qu'elle vient de lui faire parvenir : « Je vous ay simplement exposé mes sentimens sans ordre ni politesse, mais dans la seule expression de mon esprit et de mon cœur. Si j'avois voulu faire des comparaisons et des discours pour me faire entendre, cela auroit tiré à longueur, et j'aurois étouffé la pureté de l'esprit des choses que j'ay écrites qui ne peuvent souffrir de mélange<sup>77</sup>. » « Sans ordre ni politesse », parce que l'écrivaine Guyart s'est toujours davantage souciée de la substance des sentiments que des apparences. Et le défi était d'autant plus grand qu'elle a dû vivre ce qui est le lot de tout écrivain : amarrer sur le papier une pensée qui, par essence, devient fuyante. Le philosophe Dominique Chateau en exprime le mouvement : « Il faut bien représenter la pensée (celle de l'être notamment) d'une manière ou d'une autre; il faut lutter sans cesse contre l'évanescence qui la perd aussitôt intuitionnée; il faut la fixer dans des marques qui, en leur statut même, trahissent son immatérialité. La pensée et l'écriture courent l'une après l'autre; tantôt l'une dépasse l'autre; elles ne coïncident jamais, ni spatialement, ni temporellement... ni intellectuellement<sup>78</sup>. »

Écrire et communiquer le flux vital de son être, le déferlement de sa pensée. Est-ce pour cette raison que Guyart écrivait au pas de course, outre le fait des départs prochains des navires ? La rapidité du geste l'aidait-elle à se rapprocher de l'effusion de son esprit ? À son fils, elle mentionne : « Je prendrois un singulier plaisir de m'entretenir avec vous de ces matières spirituelles selon les questions que vous m'en faites; mais quand je le pense, ou que je le veux faire, l'occupation m'en dérobe le temps. J'écris bien vite, mais il y a plus de deux heures que je suis à ce bout de lettre. Sans cesse on me distrait, et autant de fois je reprends la plume sans pouvoir finir<sup>79</sup>. »

Guyart possède en elle le déchaînement de l'océan qui la conduira au-delà de chaque clôture. L'espace maritime est métaphore de l'être errant : « Car c'est bien une leçon de la mer que de nous répéter sans cesse que les installations humaines, même les plus sédentaires, sont des stations provisoires, des relâches sur le bord de la mer universelle<sup>80</sup>. » Lorsque Marie Guyart quitte

---

<sup>77</sup> *Ibid.*, p. 532.

<sup>78</sup> Dominique Chateau, « Ontologie de l'errance (dans une perspective critique) », dans Dominique Berthet [dir.], *Figures de l'errance*, Paris, L'Harmattan, 2007, p. 52.

<sup>79</sup> Marie de l'Incarnation, *Correspondance*, *op. cit.*, p. 716.

<sup>80</sup> Bruno Pinchard, « Marie ou l'impossible terre », dans Raymond Brodeur [dir.], *Femme, mystique et missionnaire. Marie Guyart de l'Incarnation*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2001, p. 378.

l'océan et le fleuve, le voyage sur les ondes ne s'arrêtera guère. Il prendra le visage d'une vaste terre lui ouvrant l'horizon. Sa vie durant elle naviguera en étant consciente des faveurs obtenues et continuera la route délestée de toutes peurs : « Dieu ne m'a jamais conduite par un esprit de crainte, mais par celui de l'amour et de la confiance. [...] j'ay reçu plus de grâces et de miséricordes qu'il n'y a de grains de sable dans la mer<sup>81</sup>. »

L'extrait suivant de la *Relation de 1633* sera le miroir de son existence tourangelle et québécoise et de sa vie d'écrivaine imprégnées par sa nature ardente. Ce tempérament participera à donner poussée à ses écrits et à ses actions en terre de Nouvelle-France : « J'avais une si grande vivacité intérieure qu'en marchant elle me faisait faire des sauts, en sorte que si l'on m'eût aperçue, l'on m'eût prise pour une folle. Et de fait, je l'étais, ne faisant rien comme les autres<sup>82</sup>. »

Marie Guyart passera la deuxième moitié de son existence à Québec, jusqu'à sa mort en 1672. Pourquoi partir, et si loin ? Était-ce uniquement pour accomplir ce que Dieu désirait d'elle ? Son besoin d'évangélisation ? Son ambition d'une plus grande liberté personnelle ? Son attrait pour l'inconnu ? Sa curiosité de découvrir d'autres peuples ? Elle seule détient la réponse. En scrutant sa correspondance, il est permis de supposer que son départ aura comme source nombre de raisons.

L'Ursuline hisse maintenant sa vie là où elle l'avait rêvée : vers la Nouvelle-France. Celle qui n'a jamais voulu arrêter les départs vers l'ailleurs saura faire face à l'inconnu. Celle qui n'a jamais mis les pieds au nord du Nord et dans les bois sans fin ira à la découverte d'un pays où les limites n'ont d'existence que pour l'être qui le veut bien. Et la vie mystique de sa jeunesse l'aura préparée à un Nouveau Monde invitant à vivre l'infini :

Dans cette union, mon cœur, comme par un assaut, sortit de lui-même, proférant intérieurement ces paroles : « Je le veux mon grand Dieu, je le veux ; jusqu'à la mort. » Cela dura peu, parce qu'aussitôt, je me trouvai dans ce grand abîme, par une nouvelle opération que je ne puis expliquer, me sentant comme perdue dans son immensité et son incompréhensibilité. Je dis que cette opération ne se peut expliquer, parce que l'on sait bien que l'on est dans cet abîme, mais l'on ne peut dire ce que c'est, parce qu'on ne le voit que comme un grand amour dont la largeur, la hauteur et la profondeur n'ont ni bornes ni limites. Je disais, de fois à autres, ou plutôt je

---

<sup>81</sup> Marie de l'Incarnation, *Correspondance, op. cit.*, p. 826.

<sup>82</sup> Marie de l'Incarnation, *Écrits spirituels et historiques, op. cit.*, vol. 1, p. 164-165.

respirais doucement ces paroles : « O grand abîme ! ô grand abîme ! ô amour immense, incompréhensible, infini<sup>83</sup> ! »

---

<sup>83</sup> Marie de l'Incarnation, *Écrits spirituels et historiques*, vol. 1, *op. cit.*, p. 484.

## La Nouvelle-France rêvée

Québec rose et gris au milieu du fleuve  
Chaque route jette en toi un reflet du monde  
[...]  
C'est le fleuve qui revient d'océan chaque soir  
Et c'est l'océan qui tremble dans chaque regard  
  
C'est ici le plus beau paysage du monde

Gatien Lapointe,  
*Ode au Saint-Laurent.*

Après la vastitude de l'océan, après la rencontre avec le Saint-Laurent, Guyart touche la terre de Québec le 1<sup>er</sup> jour du mois d'août 1639 : « La première chose que nous fîmes fut de baiser cette terre<sup>84</sup>. » Elle poursuit en se remémorant son rêve prémonitoire de 1633 : « Étant donc arrivée en ce pays, le voyant, je le reconnus être celui que Notre-Seigneur m'avait montré, il y avait six ans. Ces grandes montagnes, ces vastitudes, la situation et la forme qui étaient encore marquées dans mon esprit comme à l'heure même, ce m'était la même chose à la vue, excepté que je n'y voyais pas tant de brunes<sup>85</sup> [...]. » La réalité lui confirmait que, cette nuit-là, l'Ursuline avait *rêvé juste*. Après avoir baisé le pays qui la porterait jusqu'à son dernier repos, ses mots lui feront embrasser un nouveau territoire.

Dans ce pays sans limites, l'Ursuline aura de quoi abreuver sa terre intime où l'espace déborde de partout. Témoin d'un cadre spatial inexistant, sa parole se moulera à cette terre possédant de quoi aider le langage à se déployer. Tel que le mentionne Sylvie Guillaume : « L'espace, singulièrement celui de ce pays dont William Lyon Mackenzie disait qu'il avait trop de géographie, apparaît, peut-être plus que d'autres encore, propice à inspirer voire à libérer le

---

<sup>84</sup> Marie de l'Incarnation, *Écrits spirituels et historiques*, vol. 2, *op. cit.*, p. 256.

<sup>85</sup> *Ibid.*, p. 259.



discours<sup>86</sup>. » L'Ursuline avait l'habitude des territoires de l'infinitude de l'âme, elle qui écrivait à son fils : « [...] nous n'arriverons jamais jusqu'au centre de notre néant<sup>87</sup>. » Elle entrait maintenant en contact avec la vastitude extérieure.

Avant de s'ancrer dans son monastère de la Haute-Ville, l'Ursuline passera trois années dans une modeste maison qui avait servi de magasin à la Compagnie des Cent-Associés, tout à côté du Saint-Laurent<sup>88</sup>. Elle en fait la description : « On ne croiroit pas les dépenses qu'il nous a fallu faire dans cette petite Maison, quoiqu'elle soit si pauvre que nous voions par le plancher reluire les estoiles durant la nuit, et qu'à peine y peut-on tenir une chandelle allumée à cause du vent<sup>89</sup>. » Gaston Bachelard indique que « [l]a maison vécue n'est pas une boîte inerte. L'espace habité transcende l'espace géométrique<sup>90</sup>. » Cela est particulièrement manifeste dans un pays où chaque maison côtoie des éléments de la nature qui s'invitent à l'intérieur des murs et imposent leur présence. Nous n'avons qu'à penser à la froidure de cette terre d'accueil. L'Ursuline n'y échappera pas, même dans le robuste monastère de la rue du Parloir dans lequel elle emménagera en 1642 : « Je vous écris la nuit, enfermée dans notre chambre comme dans un coffre, à cause du froid<sup>91</sup>. » Plus tard, elle affirme : « Nos couches sont de bois qui se ferment comme une ormoire; quoy qu'on les double de couvertes ou de serge, à peine y peut-on eschauffer<sup>92</sup>. » Comme le précise Bachelard : « C'est souvent par la concentration même dans l'espace intime le plus réduit que la dialectique du dedans et du dehors prend toute sa force<sup>93</sup>. » L'image de l'Ursuline couchée dans un minuscule coffre de bois et entourée de kilomètres de territoire représente son existence qui dépassera l'étroitesse des lieux. Tant son espace de vie sera petit, tant sa vision sera grande dans le but de prendre connaissance des découvertes des explorateurs :

L'on vient d'apprendre que quelques-uns de ceux qui sont en route pour la grande Baie du Nord ont rebroussé chemin pour apporter la nouvelle que des Sauvages, dont ils ont fait rencontre, les ont assurez qu'il y étoit arrivé deux grands vaisseaux, et trois Pinaces d'Angleterre, à dessein de s'emparer du port et du païs; que les deux vaisseaux s'en sont retournez chargez de

---

<sup>86</sup> Sylvie Guillaume, *L'espace canadien et ses représentations*, Talence, Éditions de la Maison des sciences de l'homme d'Aquitaine, 1996, p. 9.

<sup>87</sup> Marie de l'Incarnation, *Correspondance*, *op. cit.*, p. 823.

<sup>88</sup> À leur arrivée à Québec en 1639, les ursulines habiteront une petite maison à deux pas du port, là où se trouve aujourd'hui la Place-Royale. En 1642, elles déménageront à l'emplacement actuel de leur monastère, rue du Parloir.

<sup>89</sup> Marie de l'Incarnation, *Correspondance*, *op. cit.*, p. 98.

<sup>90</sup> Gaston Bachelard, *La poétique de l'espace*, Paris, PUF, [1957] 1981, p. 58.

<sup>91</sup> Marie de l'Incarnation, *Correspondance*, *op. cit.*, p. 356.

<sup>92</sup> *Ibid.*, p. 220.

<sup>93</sup> Gaston Bachelard, *La poétique de l'espace*, Paris, PUF, [1957] 1981, p. 205.

peltrie, et que les Pinaces y vont hiverner. Voilà une mauvaise affaire pour le temporel, peut-être aussi pour le spirituel, puisque le païs tombe sous la domination des Infidèles. Si l'on y eût envoyé de France, comme l'on en étoit averti, cette perte ne seroit pas arrivée. Ceux qui sont partis d'ici pour cette découverte, ne laisseront peut-être pas d'y planter la Croix avec les Fleurs de Lys à la face des Anglois<sup>94</sup>.

La voyageuse tourangelle continue sa route vers l'amplitude d'un territoire qui lui donnera de quoi respirer. Et elle respirera, Marie Guyart ! D'abord au sens propre du terme. Avec son langage de mystique capable d'exprimer aussi ce qui se situe au ras de la terre, elle écrit ces mots en sol de Nouvelle-France : « Si en France on ne mangeait que du lard et du poisson salé comme nos faisons ici, on seroit malade et on n'auroit point de voix; nous nous portons fort bien et nous chantons mieux qu'on ne fait en France. L'air est excellent<sup>95</sup>. » Toujours concernant sa voix, lien vital entre son corps, son esprit et sa passion vive – on connaît l'amour de Guyart pour le chant –, elle écrit à son fils : « Pour ce qui est de ma santé elle est assez bonne, grâces à Notre Seigneur, et je souhaiterois que vous eussiez la voix aussi forte et aussi libre que moy pour pouvoir exprimer au dehors les lumières que Dieu vous donne<sup>96</sup>. » Elle ne sera pas moins sensible à nos nordets caractéristiques et à ses bienfaits physiques : « Nous sommes ici dans un lieu fort sain et exposé à de grands vents qui nettoient l'air<sup>97</sup>. »

Celle qui a eu tant de « respirs » dans sa vie mystique allait découvrir un pays où les souffles gisent « dans le poitrail effervescent des poudreries<sup>98</sup> », pour reprendre un vers de Gaston Miron dans son célèbre poème *Compagnon des Amériques*. Remontant dans le temps pour répondre à son fils au sujet du feu intérieur, elle écrira, en parlant d'elle-même et des débuts de sa vie religieuse : « Je connois une personne que vous connoissez bien aussi, qui a autrefois été contrainte de chercher des lieux écartez pour crier à son aise, de crainte d'étouffer<sup>99</sup>. » Cette nécessité la suivra tout au long de son existence. Et lorsque sa vie mystique se simplifiera au point que les mots deviendront de trop, il restera encore et toujours ses fidèles « respirs » :

---

<sup>94</sup> Marie de l'Incarnation, *Correspondance, op.cit.*, p. 944.

<sup>95</sup> *Ibid.*, p. 109-110.

<sup>96</sup> *Ibid.*, p. 314.

<sup>97</sup> *Ibid.*, p. 616.

<sup>98</sup> Gaston Miron, « Compagnon des Amériques », dans Laurent Mailhot et Pierre Nepveu [dir.], *La poésie québécoise : des origines à nos jours*, Montréal, l'Hexagone (Coll. Typo), 1986, p. 299.

<sup>99</sup> *Ibid.*, p. 371.

Je n'ay plus de paroles aux pieds de la divine Majesté. Mes oraisons ne sont autres que ces mots : Mon Dieu, mon Dieu, soyez béni, ô mon Dieu. Mes jours et mes nuits se passent ainsi, et j'espère que sa Bonté me fera expirer en ces mots, et qu'elle me fera mourir comme elle me fait vivre. J'ay dit en ces mots, je diray mieux en ces respirs qui ne me permettent pas de faire aucun acte et je ne sçay comme il faut dire quand il est question de parler des choses aussi nues et aussi simples que celles-cy qui consomment mon âme dans son souverain et unique bien, dans son simple et unique tout<sup>100</sup>.

Comme les blizzards, l'Ursuline ne se laissera pas confiner, ni à l'intérieur de son monastère, ni dans sa parole qui dépassera les pierres et le jardin tout au haut de la côte de la Montagne. Si le langage mystique fuit hors de tout cadre : « [...] le sujet traverse la scène, lui échappe et coule ailleurs<sup>101</sup> », chez Guyart, tout son corps langagier – mystique et discours traitant du territoire – adoptera cette action de se répandre dans les moindres interstices du monastère de Québec afin de courir au loin, vers l'imposante terre du pays.

La Nouvelle-France ne sera pas un lieu d'arrêt, Guyart ne pouvant considérer sa vie comme un point figé dans la glace. Qui plus est, nul, au XVII<sup>e</sup> siècle, ne connaît les limites de cette terre d'Amérique. Le *nord* nous échappe, l'*ouest* ne dévoile pas encore le Pacifique, le *sud* cache son Mississipi. Il reste l'*est* que l'Ursuline a maintenant abandonné derrière elle. Habitée par le sens de la démesure dans tous les aspects de sa vie, elle vivra sur une terre d'accueil prolongeant sa quête d'absolu. La terre américaine<sup>102</sup> lui donnera ce qui l'abreuve : ne jamais arrêter de marcher. Guyart s'ouvrira au Nouveau Monde en s'appropriant, par la parole, les lieux de son nouveau pays. L'espace vécu et l'espace imaginé s'entrecroiseront. Quelles différences entre eux ? Aucune, lorsque l'être les vit avec toute l'attention qu'ils requièrent, sans les discriminer :

Pour redécouvrir l'extériorité originelle de ce que nous croyons le plus intérieur, le plus propre à nous-mêmes, il faut cesser de penser que l'imaginaire et le réel sont antagonistes, rétablir d'abord leur égalité, sans privilégier l'un par rapport à l'autre. C'est ainsi que l'on peut recommencer à toucher cette vitre invisible : la peau de l'univers, dont nos idées nous séparent comme un château de cartes<sup>103</sup>.

---

<sup>100</sup> *Ibid.*, p. 826.

<sup>101</sup> Michel de Certeau, *op. cit.*, p. 12.

<sup>102</sup> Le terme « américain » est employé par le géographe Jean Morisset. Ce dernier établit la différence suivante entre les termes « américain » et « américain » : « Le mot "américain" suivant la graphie française d'origine pour faire référence au continent nord et sud, dans son ensemble, et aussi pour établir une distinction avec le mot "américain" que, sans en détenir aucunement l'exclusivité, les États-Unis se sont approprié pour s'autodésigner. » Source : Jean Morisset et Éric Waddell, *Amériques : deux parcours au départ de la Grande Rivières du Canada*, Montréal, l'Hexagone, 2001, p. 33.

<sup>103</sup> Alain Jouffroy, *Manifeste de la poésie vécue*, Paris, Gallimard (Coll. Infini), 1995, p. 56.

Imaginer les espaces, c'est bien là l'essence de la « géo-graphie ». L'écriture de la terre. Celle que nous voyons. Celle dont nous rêvons. Voyage fictif on non, la terre s'offre à quiconque la réclame : « Dès l'instant où, du regard, je parcours la carte, au moment où du doigt, je suis le tracé d'un chemin, ou la ligne d'une courbe de niveau, à plus forte raison, lorsque je franchis ici – et non pas là – une frontière, quand d'un bond, je saute d'une rive à l'autre d'un lac ou d'une mer, dès ce moment-là, est extraite une figure sur fond de carte, la figure d'un projet de voyage, fût-il imaginaire, fût-il déraisonnable, fût-il irréalisable, ou de son souvenir, fût-il fictif, fût-il rêvé<sup>104</sup>. » Une carte mentale peut aussi prendre forme. L'être avide d'errance appelle des morceaux de terre et d'imaginaire qui se transforment en cartes géographiques intimes. Il glisse en elles. Les parcourt à sa guise. Perd son chemin. Le retrouve et retrace d'autres routes, les siennes. Sans celles-ci dans le discours épistolaire de l'Ursuline, il y aurait dilution de son errance. Ses lettres deviennent tracés géographiques dans lesquelles fourmillent les peuples, les eaux, les terres et le ciel de Nouvelle-France. Guyart façonne ses expéditions en empruntant celles des autres. En ce sens, elle aura autant besoin des gens de son nouveau pays que de ses destinataires de l'autre continent. Les premiers lui offrent un espace géographique qui lui est inconnu, les deuxièmes lui donnent un prétexte pour écrire et intégrer ce même espace.

Si les mystiques savent de chaque lieu que « ce n'est pas ça », pour reprendre les termes de Michel de Certeau, ils doivent aller plus loin pour le découvrir. Et puisque Guyart a décidé de faire de la Nouvelle-France – et non pas uniquement de son monastère – son ailleurs, elle se servira de ses écrits pour continuer le voyage. L'écriture lui fera porter son regard vers d'autres confins qu'elle fera reculer à mesure de son avancée au-delà de la clôture du monastère. Elle, la mystique, savait comment faire fi des limites spatiales. Guyart sera bien femme d'Amérique : « Cet ailleurs, l'Amérique, imprévisible et imprévue, se trouvait au-delà d'un horizon physique et mental qui – on le comprendra alors – tout comme l'horizon de la connaissance, est une frontière imaginaire que l'homme repousse plus loin au fur et à mesure qu'il avance dans ses découvertes<sup>105</sup>. » Lieu unique de la profondeur et de l'indéfini, ce continent se transforme en lieu d'errance pour les êtres qui saisiront cette portion du monde en adaptant leur regard à cet espace. Leur univers mental ne sera alors plus jamais le même.

---

<sup>104</sup> Louis Marin, *op. cit.*, p. 114.

<sup>105</sup> Paolo Carile, *Le regard entravé : littérature et anthropologie dans les premiers textes sur la Nouvelle-France*, Québec, Septentrion, 2000, p. 12.

À chaque fois qu'elle mettra les pieds hors de la clôture, par le biais de sa plume, elle n'aura que les mots pour dire les chemins imaginés d'un pays qui, de surcroît, est aussi imaginaire. Des paroles qui seront certes apportées par ses discussions avec les Amérindiens et les Amérindiennes et sa lecture des *Relations des Jésuites*, mais c'est bien elle qui aura le dernier mot lorsque viendra le temps de créer ses lettres. Quelle était la motivation de Guyart à parler du territoire de la Nouvelle-France à ses destinataires ? Outre les écrits intimes à son fils, ses lettres relatant l'avancée de la foi chrétienne en Nouvelle-France avait notamment comme objectif bien matériel d'attirer l'argent nécessaire pour la mission. Alors pourquoi parler du territoire ? Un élément de curiosité pour attirer les bienfaiteurs et les bienfaitrices de France désirant participer au développement du pays ? C'est possible. Mais nous pouvons aussi supposer d'autres sources de motivation, telle sa volonté de saisir son nouveau pays afin de l'habiter de son être entier, comme elle habite totalement tous les aspects de sa vie.

Nous oublions trop souvent que Marie Guyart est une *écrivaine dans l'âme*. Elle va à la rencontre de la parole et de la Nouvelle-France comme elle va à la rencontre de Dieu : sans demi-mesures. Si l'espace du pays est à explorer, l'épistolière a choisi de faire de son papier le témoin de cette exploration. L'encre trace les allées de sa vie. Cloîtrée mais non isolée des chemins qui l'entourent, la religieuse parcourt librement un espace dont la grandeur sera source d'expression créative. La Nouvelle-France serait-elle alors la terre rêvée pour vivre une errance scripturale qui rapprocherait un peu plus l'Ursuline de sa nature mystique ? Faire vivre le territoire par les mots ne serait-il pas pour Guyart une façon de faire vivre son propre territoire ? Bachelard mentionne que « [l]e spectacle extérieur vient aider à déplier une grandeur intime<sup>106</sup>. » Il ne peut en être autrement lorsque l'être jouissant déjà d'une intériorité élevée sait tendre son regard vers le lointain. Il le fait par instinct, oserais-je dire.

La toute première lettre de la correspondance, écrite en 1626, près de treize ans avant son départ pour la Nouvelle-France, fait jaillir un univers se nourrissant aux sources mêmes de l'envie de dire son espace :

Mon âme, se voyant comme absorbée dans la grandeur immense et infinie de la Majesté de Dieu, s'écrioit : « O largeur, ô longueur, ô profondeur, ô hauteur infinie, immense, incompréhensible, ineffable, adorable ! Vous estes, ô mon grand Dieu, et tout ce qui est n'est

---

<sup>106</sup> Gaston Bachelard, *op. cit.*, p. 175.

pas, qu'en tant qu'il subsiste en vous et par vous. O éternité, beauté, bonté, pureté, netteté, amour, mon centre, mon principe, ma fin, ma béatitude, mon tout ! » [...] En quelque lieu que je me trouvasse, à quelque occupation que je fusse appliquée, je ne me pouvois voir qu'absorbée et abymée dans cet Estre incompréhensible, ny regarder les créatures que de la même manière. De sorte que je voyois Dieu en toutes choses, et toutes choses en Dieu, et cette infinie Majesté étoit à mon égard, comme une grande et vaste mer qui, venant à rompre ses bornes, me couvroit, m'inondoit et m'enveloppoit de toutes parts<sup>107</sup>.

Autant cet extrait décrit sa vie intime, autant le texte suivant nous mène au cœur de la vie extérieure. Guyart n'arrête pas d'être mystique lorsqu'elle écrit ses lettres touchant le territoire. L'« immense » présent dans son intériorité se trouve maintenant face à face avec un pays où les découvertes des explorateurs exposent la vastitude d'un continent :

Il y a quelque temps qu'un François de notre Touraine nommé des Groseillers se maria en ce païs; et n'y faisant pas une grande fortune, il lui prit une fantaisie d'aller en la nouvelle Angleterre, pour tâcher d'y en faire une meilleure. Il y faisoit l'homme d'esprit, comme en effet il en a beaucoup. Il fit espérer aux Anglois qu'il trouveroit le passage de la Mer du Nord. Dans cette espérance on l'équipa pour l'envoyer en Angleterre, où on lui donna un vaisseau avec des gens, et tout ce qui étoit nécessaire à la navigation. Avec ces avantages il se met en Mer, où au lieu de prendre la route que les autres avoient coutume de prendre, et où ils avoient travaillé en vain, il alla à contrevant, et a si bien cherché qu'il a trouvé la grande Baie du Nord<sup>108</sup>.

Pouvons-nous considérer cette description comme faisant partie d'un discours n'ayant aucun lien avec la vie mystique de Guyart, elle qui voyait « Dieu en toutes choses », pour prendre ses propres termes ? Avec ses mots nommant le territoire, n'est-ce pas pour elle une façon d'explorer l'entière des routes de son existence qui se lient les unes aux autres ? La religieuse ne s'isole pas. Elle ouvre son discours vers Dieu et vers l'espace extérieur. Différents discours, assurément, mais Guyart n'a pas élagué une parole davantage « temporelle ». Pas de hiatus dans ses écrits. Ses lettres sur le territoire sont la résonance d'une intimité jamais sclérosée. Elle avance vers le monde comme elle avance vers son Dieu : « Je cours, je vole, je vous cherche, bien que je sache que vous êtes en moi; mais vous y avez une demeure qui m'est inconnue<sup>109</sup>. » La vivacité de sa jeune expérience mystique – cet extrait faisant référence à la période qui précède son entrée chez les Ursulines de Tours – ne s'est jamais démentie, tout comme l'ardeur qu'elle déploiera pour parler de la Nouvelle-France.

---

<sup>107</sup> Marie de l'Incarnation, *Correspondance*, op. cit., p. 1.

<sup>108</sup> *Ibid.*, p. 874.

<sup>109</sup> Marie de l'Incarnation, *Écrits spirituels et historiques*, vol. 2, op. cit., p. 377.

L'écriture épistolaire de Guyart l'amène dans les territoires où elle veut aller : hors les murs du monastère. Il est significatif de constater que les références à la « clôture » sont très peu présentes dans sa correspondance. Les mots deviennent le lieu de tous les horizons, de tous les rapprochements vers elle-même et vers l'extérieur. L'Ursuline abhorre les frontières<sup>110</sup>. Dans une lettre à son fils, elle écrit :

Il me semble néanmoins que vous donnez une borne à l'esprit de grâce qui vous conduit, lorsque vous dites que c'est l'esprit d'oraison et d'union où vous devez vous attacher pour le reste de vos jours. Non, ne croiez pas cela à moins d'une révélation bien avérée : parce que dans ce nouvel état d'alliance où vous êtes entré avec la sagesse éternelle, si vous lui êtes fidèle vous irez toujours de plus en plus en de nouvelles communications avec elle. C'est un abysme sans fond qui ne dit jamais, c'est assez, aux âmes qu'elle possède<sup>111</sup>.

De même, la Nouvelle-France n'a pas de cadre : « Dès le premier instant, cette Amérique est un non-lieu, une terre que l'imaginaire invente et qu'il peuple de ses fantasmes<sup>112</sup>. » Le non-lieu dont parle le géographe Bureau est lié aux frontières ignorées du pays. S'ajoute à celle-ci le hasard qui a mené à la « découverte »<sup>113</sup> de l'Amérique : « Les découvreurs ne savaient même pas de quoi ils étaient découvreurs<sup>114</sup>. » Il n'y a pas de définition univoque de la notion du non-lieu. Employée autant par les géographes que par les théologiens et les poètes, elle permet d'essayer de cerner un espace que nous savons imprenable. Guyart connaît ce non-lieu. Ce lieu qui n'existe pas puisqu'il participe de l'infini : « L'âme porte dans ce fond des trésors immenses et qui n'ont point de bornes<sup>115</sup> [...] » En demeurant en Amérique, la mystique a connu un continent à l'espace démesuré. Cette « terre que l'imaginaire invente » était déjà entrée en elle avant même son départ pour la Nouvelle-France,

---

<sup>110</sup> Il est intéressant de constater que la notion de frontières est inexistante chez les Innus. Lors d'une rencontre avec des autochtones du nord Québécois, Jean Désy rapporte une précision donnée par le chef du village concernant cette notion : « Un jour, alors que nous étions une trentaine d'écrivains et artistes, autochtones et non-autochtones, réunis en Minganie pendant toute une semaine, le chef du village d'Ekuanitshit, Jean-Charles Pietacho, nous rappela qu'il n'existait pas de mots en innu pour dire "frontière". » Source : Jean Désy, « Visions nomades de la territorialité », dans Moebius : écritures/littérature, 2014, [en ligne]. <http://id.erudit.org/iderudit/728666ac> [Texte consulté le 22 juin 2016].

<sup>111</sup> Marie de l'Incarnation, *Correspondance*, op. cit., p. 764.

<sup>112</sup> Luc Bureau, *Entre l'éden et l'utopie*, Montréal, Éditions Québec/Amérique, 1984, p. 109.

<sup>113</sup> Comme le mentionne avec justesse le géographe Jean Morisset : « [...] l'Europe allait découvrir une Amérique déjà habitée et donc déjà créée. Ainsi se verrait-elle devant l'impossible tâche d'avoir à inventer un monde nouveau qui existait déjà. Un tel malentendu allait perdurer jusqu'à nos jours. » Source : Jean Morisset et Éric Waddell, *Amériques : deux parcours au départ de la Grande Rivière du Canada*, Montréal, l'Hexagone, 2001, p. 88.

<sup>114</sup> *Ibid.*, p. 108.

<sup>115</sup> Marie de l'Incarnation, *Correspondance*, op. cit., p. 897.

lorsque Guyart écrit : « Je me promenais en esprit dans ces grandes vastitudes<sup>116</sup>. » Du non-lieu mystique au non-lieu de la Nouvelle-France, il n'y avait qu'un pas.

La relation à l'espace extérieur ne s'apprécie pas seulement en fonction de connaissances *in situ*, mais aussi selon l'attitude face aux territoires jamais foulés par nos pieds et dont la transcription dans des textes témoigne d'une sensibilité aux espaces imaginés. Un cloître ne peut empêcher de développer un attrait pour l'espace géographique. Tel que l'exprime le géographe Éric Dardel : « Entre l'Homme et la Terre, se noue et demeure une sorte de complicité dans l'être<sup>117</sup>. » Cette complicité *dans* l'être, et donc inhérent à lui, se révèle chez l'humain ayant ce que j'appellerais « le sens du territoire », c'est-à-dire la faculté de concevoir instinctivement l'importance de l'espace. Avec sa vie mystique, Guyart possède cette aptitude qui la confronte constamment à un espace monumental.

Si nous nous reportons au rêve de 1633, y voyons-nous une différence entre celui-ci et la Nouvelle-France qui l'accueille ? Même si son nouveau pays lui apporte un espace bien concret, il arborera toujours les traits de son rêve, non pas uniquement par leurs similarités, mais parce que cette Nouvelle-France est à *rêver*. Cette portion d'Amérique est à la fois pays réel et imaginaire. Pour la mystique, cette double conjoncture s'insère dans sa capacité à vivre la grandeur de l'espace. Cloîtrée mais entourée d'un espace illimité, tous les lieux deviennent alors possibles et provoquent son imaginaire possédant déjà ce « sens du territoire ».

---

<sup>116</sup> Marie de l'Incarnation, *Écrits spirituels et historiques*, vol. 2, *op. cit.*, p. 199.

<sup>117</sup> Éric Dardel, *L'Homme et la Terre : nature de la réalité géographique*, Paris, PUF, 1952. p. 8.



## Les grands bois

reviens-nous  
écorce sacrée  
des canots anciens  
que mes grands-pères  
soulèvent avec fierté  
déposent sur leurs épaules  
pour rejoindre  
la veine de la Terre  
qui s'émoustille  
en les attendant

Joséphine Bacon,  
*Nous sommes tous des sauvages.*

Marie Guyart ne se rendra jamais au cœur des forêts – comme un grand nombre d'habitants de Nouvelle-France – mais elle en parlera. Elle relate ici une course en forêt d'une Amérindienne traquée par ses ennemis<sup>118</sup> :

Dieu néanmoins qui n'abandonne jamais dans la nécessité ceux qui ont confiance en lui, permit qu'elle [l'Algonquine] trouva une hache dans un lieu où les Hiroquois avoient cabané. Cet instrument lui sauva la vie. Premièrement elle trouva l'invention de faire un fuzil de bois, avec lequel elle faisoit du feu pendant la nuit, et l'éteignoit à la pointe du jour, de crainte que la fumée ne la découvrit. Elle trouva ensuite de petites tortues, dont elle fit provision. Avec ce petit ravitaillement elle subsista quelques jours : car le soir aiant fait ses prières, elle passoit la nuit à manger, à se chauffer et à dormir, et elle passoit tout le jour à cheminer et à prier Dieu. Elle rencontra des Hiroquois qui alloient à la chasse; mais ils ne la virent pas. Ils avoient laissé un Canot sur le bord de la rivière à dessein de le reprendre à leur retour; elle se jette dedans et

---

<sup>118</sup> La *Relation des Jésuites* de 1647 aborde cette évasion de quatre Algonquines. Guyart s'inspirera de ce récit pour bâtir celui de l'Algonquine la plus hardie et omettra les termes « pauvres femmes », « pauvres femmes sauvages », « pauvres créatures » et « pauvres misérables » employés dans la version de la *Relation des Jésuites*. Précisons que l'Ursuline, contrairement à certains écrits de ses confrères religieux, utilisera souvent des expressions ayant pour but la valorisation du rôle des femmes autochtones et aura des propos admiratifs envers celles-ci. À ce sujet, consultez l'article de Marie-Florine Bruneau, « Féminité sauvage, féminité civilisée : Marie de l'Incarnation entre la clôture et la forêt », *Papers-on-French-Seventeenth-Century-Literature*, vol.19, n° 37, 1992, p. 347-354.

l'emmeine, et depuis ce temps-là elle n'eut plus que du divertissement, ôtée l'inquiétude d'être rencontrée de ses ennemis, et l'incertitude du lieu où elle étoit. Elle se trouva enfin dans le grand fleuve de S. Laurent dont elle suivit le cours pour se rendre au païs des François. Elle alloit d'isle en isle où elle trouvoit quantité d'oeufs d'oiseaux, dont elle mangeoit dans la nécessité. Elle fit une longue épée de bois dont elle brûla le bout, afin de la durcir et se servoit de cet instrument pour prendre des Eturgeons de cinq ou six pieds de long. Elle tua quantité de Cerfs et de Castors : Elle les faisoit lancer dans l'eau, puis elle entroit dans son canot pour les poursuivre : les aiant atteint elle les tuoit avec sa hache, et quand ils étoient aux abois elle les tiroit à bord et prenoit des chairs autant qu'elle en avoit besoin ; en sorte qu'arrivant à Mont-Réal elle en avoit encore une assez bonne provision<sup>119</sup>.

Qu'est-ce que l'épistolière a pu ressentir à l'écriture de ses mots ? Nous ne le saurons jamais, elle qui n'a pas suivi l'Amérindienne dans ses déplacements, mais qui voyait tout de même le fleuve et les bois environnants du monastère. Parlant de la difficulté de communiquer l'impression que l'on ressent devant la forêt, Bachelard mentionne : « On sent qu'il y a *autre chose* à exprimer que ce qui s'offre objectivement à l'expression. Ce qu'il faudrait exprimer, c'est la grandeur cachée, une profondeur<sup>120</sup>. » Chez Guyart, la « grandeur cachée » se trouve dans la place notable que l'espace extérieur occupe dans sa correspondance. L'extrait ci-dessus de Guyart s'adressait à son fils Claude. Outre le souhait de lui faire connaître ce récit, ces mots traduisent le vif intérêt de l'Ursuline pour l'événement vécu par l'Amérindienne, puisqu'elle a sciemment choisi l'histoire de l'Algonquine la plus hardie.

Les « sorties » en forêt de la cloîtrée seront fréquentes. Si la femme autochtone a vécu son évasion au cœur des grands bois, Guyart expérimentera, quant à elle, une « évasion épistolaire » grâce à son écriture lui offrant d'imaginer cette aventure vécue par l'Amérindienne. Cela ne représenterait-il pas le dessein suprême de la religieuse : des voyages incessants dans les terres d'Amérique parce que représentant des espaces à la mesure de sa vie mystique où la vastitude et les élans ne se démentent jamais ?

Guyart prend le mouvement de la vie extérieure à bras-le-corps avec ses mains poussant la plume, avec ses yeux scrutant l'horizon, mais également par le biais de ses nombreuses discussions

---

<sup>119</sup> Marie de l'Incarnation, *Correspondance*, op. cit., p. 329.

<sup>120</sup> Gaston Bachelard, op. cit., p. 170.

avec Amérindiens, habitants, autorités coloniales<sup>121</sup>. Sa relation à l'espace se gorge de lettres et de rencontres qui serviront d'intermédiaire entre l'Ursuline et le pays et bonifieront sa connaissance de celui-ci. Dans l'écoulement des jours de Guyart, le territoire se transformera en personnage. Tantôt il lui apprendra le courage d'une Amérindienne, tantôt il lui dira ce qu'il faut d'audace pour découvrir ses routes sans fin. Tel que le mentionne Roland Bourneuf : « Entre l'espace et nous se créent des rythmes, un dialogue, une action qui se poursuit. Une évidence s'impose : l'expérience de l'espace a contribué à faire de nous ce que nous sommes, des êtres distincts mais reliés, à nous donner une forme. Elle insère notre âme dans une réalité physique<sup>122</sup>. »

Pour l'Ursuline, la rencontre avec les autochtones sera particulièrement vitale, car ceux-ci, par leur culture, étaient partie prenante du territoire. Comme le précise Achiel Peelman : « On doit [...] souligner que la spiritualité amérindienne est intimement liée à la terre. Elle est une véritable spiritualité de la nature »<sup>123</sup>. Ces peuples ont une idée non-dualiste de leur lien à tout ce qui les entoure, tel que le signale aussi Anne Doran concernant la conception innue, laquelle est partagée par grand nombre de peuples autochtones :

Dans la conception innue du monde, l'humain se situe dans une appartenance à une réalité cosmique plus large que lui et à laquelle il cherche à s'intégrer. C'est dans un monde qui fait sens dans sa globalité que l'humain peut discerner qui il est et comment il doit agir. Il perçoit donc son existence comme liée à la nature qui l'environne. Il s'appréhende comme une réalité portée par le monde qui l'entoure tout autant qu'il envisage le monde comme une réalité qui appartient à son être propre en ce qu'elle est essentielle à sa vie, à son activité, au sens qu'il donne à son action<sup>124</sup>.

L'attrait de Guyart pour les peuples autochtones n'est peut-être pas étranger à leur relation étroite à l'espace. Peelman relève un fait intéressant sur l'angle mystique du rapport des Amérindiens avec le monde et l'Esprit suprême : « Le monde (cosmos, nature, univers, création) dans lequel l'Amérindien rencontre le Grand Mystère est, comme tel, une réalité mystique : un milieu "divin", une terre sainte ou sacrée<sup>125</sup>. » Ce lien puissant possède un air commun avec la vie

---

<sup>121</sup> Lorsque Marie Guyart parle du territoire, outre des informations transmises par les *Relations des Jésuites*, elle ajoute à ses lettres des renseignements qu'elle reçoit lors de rencontres au monastère. Pour la majorité des lettres, il est impossible de savoir la source exacte des informations supplémentaires données lors de ces rencontres.

<sup>122</sup> Roland Bourneuf, *Venir en ce lieu*, Québec, Éditions L'instant même, 1997, p. 9.

<sup>123</sup> Achiel Peelman, *L'esprit est amérindien : quand la religion amérindienne rencontre le christianisme*, Montréal, Médiaspaul, 2004, p. 103.

<sup>124</sup> Anne Doran, « Territoire et sacré chez les Innus », dans *Théologiques*, vol. 16, n° 1, 2008, p. 114.

<sup>125</sup> *Ibid.*, p. 105.

mystique de Guyart lorsque son union avec Dieu est empreinte d'une participation complète de son être : « O ma vie, O mon tout, O mon amour ! à mesure que la respiration naturelle se fait, cette aspiration surnaturelle continue<sup>126</sup>. »

Outre la croyance en l'immortalité de l'âme unissant les chrétiens et les peuples autochtones, Guyart relève d'autres liens dans une lettre à son fils qui lui demande si ceux-ci possédaient des connaissances de Dieu avant l'arrivée des Européens :

Je répons qu'ils n'en avoient point. Il s'en trouvoit seulement quelques-uns qui faisant réflexion sur les mouvemens des Cieux, sur la disposition des Astres et sur l'ordre constant des saisons, ont connu par la raison naturelle qu'il y avoit quelque puissant génie, qui aiant créé toutes ces choses, les gouvernoit avec tant de sagesse. J'en ai connu, qui admirant l'harmonie des choses qui sont dans la Nature, méditoient là-dessus, et disoient : Assurément il y a un Auteur de tout ce que nous voions dans le monde, car tout cela n'a pu se faire de soi-même. Dans cette veue, ils prioient celui qui a tout fait, et ceux qui sont Chrétiens ont conservé cette façon de parler, en sorte que voulant prier Dieu, ils lui disent : Toi qui as tout fait, etc. Ceux-là convaincus de leur raisonnement, l'apostrofoient, comme je viens de dire, et lui offroient des présens comme de la farine de bled d'Inde et du pétun qui sont les choses les plus exquisés qu'ils aient<sup>127</sup>.

Rien n'échappe à Guyart. Sa capacité de relier ce qui, a priori, semble diviser, lui offre d'accroître encore plus sa vision panoramique ciblant les gens et le territoire. Les milliers de lettres de l'épistolière en sont les témoins. Elles sont le prolongement de vies, la sienne et celle des autres, des vies en marche au cœur des forêts, comme celle de cette Amérindienne :

Une femme fort âgée qui se nomme Angélique a fait cette année l'office d'Apôtre aux Attikamek tant pour les fortifier en la foy, et pour apprendre les prières à ceux qui ne les sçavoient pas et empescher que ceux qui les sçavoient ne les oubliassent. Je vous laisse à penser quelle peine cette femme âgée de près de soixante ans a eue d'aller en un país si éloigné au fort du froid et des nèges du mois de Février, traversant des bois immenses et rempant par des rochers affreux<sup>128</sup>.

Guyart n'a jamais mis les pieds dans le bois où s'est engagée Angélique. Toutefois, en fréquentant Amérindiens et Amérindiennes, elle saisira bien vite l'étroite relation de ceux-ci au territoire. L'historienne de l'Université Princeton, Natalie Zemon Davis, indique pour quelle raison l'Ursuline n'adoptera pas une position de fermeture face au besoin d'espace de ses élèves

---

<sup>126</sup> Marie de l'Incarnation, *Correspondance*, op. cit., p. 376.

<sup>127</sup> *Ibid.*, p. 915.

<sup>128</sup> *Ibid.*, p. 181.

autochtones : « [...] Marie elle-même a souffert de mélancolie par suite de la clôture dans le couvent de Tours et n'a pu revivre que grâce à sa vocation pour le Canada et dans l'espace plus vaste de la cour du couvent de Québec<sup>129</sup>. » Et dans la *Relation de 1633*, Guyart avait déjà noté sa difficulté d'adaptation à sa nouvelle vie monastique tourangelle : « La solitude que j'aimais tant me semblait un purgatoire, et ce m'était une chose insupportable d'être tout le jour en une cellule sans voir personne<sup>130</sup>. » Elle portera en elle la souvenance d'avoir été en *mal d'espace*. Sa situation de cloîtrée canadienne lui demandera de se positionner face aux autochtones. Elle ne tentera guère de les convaincre et de renoncer à cette marque culturelle spatiale. À cet égard, elle s'éloigne de l'attitude missionnaire traditionnelle<sup>131</sup>. En parlant de ses élèves amérindiennes, elle dira :

D'autres [élèves autochtones] n'y sont que comme des oyseaux passagers, et n'y demeurent que jusqu'à ce qu'elles soient tristes, ce que l'humeur sauvage ne peut souffrir : dès qu'elles sont tristes les parens les retirent de crainte qu'elles en meurent. Nous les laissons libres en ce point, car on les gagne plutôt par ce moyen, que de les retenir par contrainte ou par prières. Il y en a d'autres qui s'en vont par fantaisie et par caprice ; elles grimpent comme des écurieux notre palissade, qui est haute comme une muraille, et vont courir dans les bois<sup>132</sup>.

En ignorant le contexte historique, son attitude d'ouverture peut sembler normale. Mais faut-il rappeler qu'en ce XVII<sup>e</sup> siècle où la majorité des colonisateurs adoptent une position dominante face aux autochtones, Guyart a fait preuve d'une souplesse novatrice<sup>133</sup>, comme le constate Denys Delâge :

Marie de l'Incarnation qui « remarque » l'extraordinaire amour des parents pour leurs enfants constate qu'elle ne peut garder ceux-ci de force. Elle accepte de laisser circuler plus librement ses petites élèves autochtones. Celles-ci pourront aussi porter leurs mocassins dans le monastère où, il faut bien le reconnaître, on y gèle l'hiver bien plus que dans des tentes. Pour

---

<sup>129</sup> Natalie Zemon Davis, *Juive, catholique, protestante : trois femmes en marge du XVII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Éditions du Seuil, 1997, p. 141.

<sup>130</sup> Marie de l'Incarnation, *Écrits spirituels et historiques*, vol. 1, *op. cit.*, p. 327.

<sup>131</sup> Comme le souligne Dominique Deslandres au sujet de l'attitude colonisatrice nécessaire au XVII<sup>e</sup> siècle afin d'évangéliser : « La reconnaissance de l'altérité n'est pas ce qu'on recherche avant tout, on veut "sauver", rendre "pareil"; pour percevoir l'Amérindien, le "Sauvage", le seul outil disponible est celui de l'identité. Faire adopter sa propre foi, ses propres coutumes, c'est quelque chose qui va de soi, c'est faire preuve de magnanimité. » Dominique Deslandres, « Attitude de Marie de l'Incarnation envers les Amérindiens », mémoire de maîtrise en histoire, Université Mc Gill, 1985, p. 42-43.

<sup>132</sup> Marie de l'Incarnation, *Correspondance*, *op. cit.*, p. 802.

<sup>133</sup> Il n'est toutefois pas dans mes intentions de minimiser le fait que la majorité des colonisateurs français ont voulu imposer aux autochtones leurs valeurs européennes. Denys Delâge donne le point de vue autochtone dans son ouvrage *Le pays renversé : Amérindiens et Européens en Amérique du nord-est, 1600-1664*, Montréal, Boréal Express, 1985.

son époque, la directrice emploie plutôt la manière douce. Nous dirions, en termes contemporains, qu'elle « s'ouvre » à l'interculturel<sup>134</sup>.

L'Ursuline s'est servie de ses facultés d'intégration pour faire du monastère un microcosme d'un milieu de vie hétérogène, tel que le souligne Natalie Zemon Davis :

Tout se passait à l'intérieur d'une même clôture. C'était le territoire des Ursulines – le salon de Marie de l'Incarnation – et pourtant ses cabanes en écorce de bouleau, ses marmites remplies de nourriture amérindienne, ses langues multiples constituaient plus un espace hybride qu'une transplantation de l'ordre européen<sup>135</sup>.

Guyart ne se contentait pas de ce mélange de culture. Elle portait une attention de tous les instants sur la vie hors clôture de ces femmes amérindiennes n'ayant pas froid aux yeux. La mystique recherchait toujours plus d'informations sur la vie autochtone, comme le montre cet extrait où la débrouillardise d'une Amérindienne reçoit encore une fois son attention :

Cette femme [l'Huronne] quoique foible et délicate se dégagea de ses mains [des mains de l'Hiroquois], et prit sa course dans les bois, en sorte que ne la pouvant suivre il [l'Hiroquois] fut contraint de l'abandonner. Il se rembarque avec sa compagnie et elle cependant demeura perdue dans cette immense forest où jamais homme n'a habité, mais seulement toute sorte de bêtes sauvages. Elle fut bien trente jours sans manger autre chose que des racines d'herbes sauvages. Enfin se voiant à deux doigts de la mort, elle se traîna le mieux qu'elle put sur une roche au bord de l'eau s'abandonnant à la providence de Dieu. Comme c'est une personne d'oraison et de vertu, elle s'entretenoit sur la roche avec Dieu en attendant la disposition de sa volonté. Mais ce divin Père des abandonnez qui ne la vouloit pas perdre, permit que de quelques canots que le R. Père Duperron conduisoit aux Hiroquois, on apperçut quelque chose remuer sur la roche : Il y voulut aller, mais il fut prévenu par un Hiroquois qui la mit dans son canot, disant qu'elle étoit sa captive. Elle ne fut pas néanmoins long-temps en son pouvoir, parce que le R. Père la rachetta, et après l'avoir fortifiée il luy donna la liberté<sup>136</sup>.

L'Ursuline insistera aussi sur les ressemblances: « Nos nouveaux Chrétiens Sauvages suivent l'armée Française avec tous nos jeunes François-Canadois qui sont très-vaillans, et qui courent dans les bois comme des Sauvages<sup>137</sup>. » Son acuité à bien identifier les affinités et les distinctions entre peuples autochtones et Européens rejoint sa sensibilité au territoire. L'une et l'autre

---

<sup>134</sup> Denys Delâge, « L'influence des Amérindiens sur les Canadiens et les Français au temps de la Nouvelle-France », dans *Lekton*, Montréal, Département de philosophie, UQAM, vol. 2, n°2, 1992, p. 103-191. Document consulté en édition électronique, p. 61. <http://www.uqac.ca/jmt-sociologue/> [Texte consulté le 14 février 2017].

<sup>135</sup> Natalie Zemon Davis, *op. cit.*, p. 145.

<sup>136</sup> Marie de l'Incarnation, *Correspondance*, *op. cit.*, p. 605.

<sup>137</sup> *Ibid.*, p. 768.

réceptivité proviennent de la même source, celle désirant découvrir, connaître. Elle érige son propre schéma de compréhension de la rencontre entre peuples. Cette disposition personnelle lui aura servi à apprivoiser la culture amérindienne et à intensifier son ardeur à parler des terres du pays. Elle apprivoise chaque jour l'espace « métissé » qui l'entoure. Comme pour sa vie mystique, l'Ursuline fait de ses expériences un moteur d'évolution de son être. Tel que l'indique Éric Mangin en parlant de la philosophie de Maître Eckhart : « Il convient de montrer que l'idée d'un inachèvement du sujet redonne toute son importance à l'expérience concrète. Plus exactement, dans la mesure où l'homme est un être inachevé et sans forme définitive, il ne cesse de se construire à travers l'existence ordinaire et recherche constamment sa forme sans jamais l'atteindre une fois pour toutes<sup>138</sup>. »

Guyart n'est jamais « arrêtée » sur son territoire. Ni dans ses écrits intimes, ni dans ceux traitant de l'espace de Nouvelle-France. Aurait-elle pu écrire d'innombrables lettres si elle n'avait fait sienne une position d'ouverture avec tout ce qui l'entoure ? Sa vie mystique est son socle, mais son univers ne s'arrête pas à sa vie intime. L'Ursuline construit sa manière de voir le monde en convoquant son savoir-faire, ses connaissances, ses observations, ses sentiments, ses relations. Elle tisse l'ailleurs avec ses mains d'écrivaine vivant entre quatre murs, certes, mais sans que ne défaille sa volonté d'escalader la clôture. Guyart possède une capacité de fusion avec ce qu'elle expérimente : sa vie monastique, sa vie avec Dieu, sa vie d'enseignante, sa vie de conseillère, sa vie de mère, sa vie de traductrice<sup>139</sup>, sa vie d'épistolière. Tout s'enchâsse, tout est en mouvance pour construire ses expériences et pour aller aux racines de son être qui courent au-delà de la rue du Parloir. Aurait-elle suivi Angélique dans les bois si la clôture monastique féminine décrétée en 1563 par le Concile de Trente n'avait jamais existé ? Pour tenter une réponse, ses textes donnent quelques pistes. Dans la *Relation de 1654* elle écrit ces mots divulguant sa volonté de partir vers le Canada :

Je ne voyais plus d'autre pays pour moi que le Canada, et mes plus grandes courses étaient dans le pays des Hurons, pour y accompagner les ouvriers de l'Évangile, y étant unie d'esprit au Père Éternel, sous les auspices du sacré Cœur de Jésus, pour lui gagner des âmes. Je faisais bien des stations par tout le monde ; mais les parties du Canada étaient ma demeure et mon pays, mon esprit étant tellement hors de moi et abstrait du lieu où <était> mon corps, qui

---

<sup>138</sup> Éric Mangin, *Maître Eckhart ou la profondeur de l'intime*, Paris, Seuil, 2012, p. 19.

<sup>139</sup> Marie Guyart a rédigé un catéchisme huron, trois catéchismes algonquins, des prières chrétiennes en algonquin, un dictionnaire algonquin, un livre algonquin de l'histoire sacrée, un dictionnaire et un catéchisme iroquois, un dictionnaire algonquin/français et français/algonquin. Au XIX<sup>e</sup> siècle, des oblats en mission au Grand Nord ont apporté ces ouvrages. On a perdu la trace de tous ces volumes.

pâtissait cependant beaucoup par cette abstraction, que même en prenant ma réfection, c'étaient les mêmes fonctions et courses dans le pays des Sauvages pour y travailler à leur conversion et aider les ouvriers de l'Évangile. Et les jours et les nuits se passaient de la sorte<sup>140</sup>.

Et les mots suivants, en 1664 : « Il est vray qu'encore que notre clôture ne me permette pas de suivre les ouvriers de l'Évangile dans les nations qui se découvrent tous les jours : étant néanmoins incorporée comme je suis, à cette nouvelle Eglise, notre Seigneur m'ayant fait l'honneur de m'y appeler, il me lie si fortement d'esprit avec eux, qu'il me semble que je les suis par tout, et que je travaille avec eux en de si riches et nobles conquêtes<sup>141</sup>. » Si ces deux extraits reflètent un besoin certain, quoique fantasmé, de vivre hors clôture, l'extrait qui suit est particulièrement révélateur, car il ne s'agit plus de sorties imaginaires. Ces mots, destinés à une ursuline de France, divulguent son envie d'aller par les rues de son ancienne patrie afin de réclamer de l'aide pour son œuvre missionnaire. Même si elle savait fort bien qu'en tant que cloîtrée cela aurait été impensable, elle écrit en 1642 : « [...] le désir que j'ay du salut de ces pauvres âmes et l'extrême nécessité où elles sont, me feroit volontiers aller prier et crier miséricorde pour elles, par toutes les rues de nos Villes de France et demander l'aumône de porte en porte pour avoir de quoy subvenir à leur misère<sup>142</sup> [...]. » Si elle parle ici du pays qu'elle vient de quitter, il est aussi permis de croire qu'elle aurait peut-être délaissé son jardin de Québec pour une descente en canot afin d'aller vers les âmes à « sauver ». Ses paroles laissent entrevoir, outre un sentiment de compassion, un besoin irrésistible de grimper comme des « écurieux la palissade », pour reprendre les termes de Guyart. Une palissade française ou canadienne... Malgré ses propos, préférerait-elle la vie monastique et les murs qui donnaient peut-être à ses expériences mystiques le lieu idéal pour concentrer l'ampleur de son intimité ? À tout le moins pouvons-nous constater une inclination manifeste à se voir parcourir le monde, à unir son intimité à un espace « décloîtré ».

---

<sup>140</sup> Marie de l'Incarnation, *Écrits spirituels et historiques*, vol. 2, *op. cit.*, p. 204-205.

<sup>141</sup> Marie de l'Incarnation, *Correspondance*, *op. cit.*, p. 734-735.

<sup>142</sup> *Ibid.*, p. 157.



## Créer l'espace

Que tout m'est étroit : je me sens si vaste !

Hadewijch d'Anvers,  
*Nouveaux poèmes.*

Comment Guyart aurait-elle pu se passer de l'espace indéfini de la Nouvelle-France ? En outre, femme d'un siècle où scientifiques et théologiens s'interrogent sur le caractère infini ou non de l'univers et où la théorie de l'héliocentrisme s'impose progressivement, avait-elle entendu parler de ces questionnements ? Ses écrits n'en font pas mention. Même si Guyart n'avait eu connaissance de ces débats, ces questions ont peut-être surgi dans sa tête curieuse et avide de découvertes. Je peux par contre supposer avec aisance que sa vie intime lui apportait l'intuition de l'infini. Comme le note Benedetta Papasogli :

Depuis toujours l'homme intérieur sait qu'il habite un univers infini. La culture mystique du XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles montre une forte tendance à « spatialiser » l'infinité de l'âme – la dimension de la transcendance intérieure – par le biais de métaphores tirées du monde sensible. Les figures de déserts et d'abîmes, de mers profondes et de cieux incommensurables, sont familières à l'écriture mystique. Et si l'imaginaire scientifique d'une époque donnée est appelée à offrir de nouvelles et de meilleures figures de l'infini, le mystique pourra se les approprier, comme un bien qui lui revient de droit. Il évoluera avec agilité dans un espace sans atmosphère, sans détermination, sans frontière, qui laisse la faim des sens insatisfaite jusqu'au vertige, et rassasie largement la faim de l'âme. La science, tout comme la mystique, ne peut se passer de l'imaginaire<sup>143</sup>.

Papasogli spécifie également que « pour les auteurs spirituels, le monde intérieur est essentiellement "héliocentrique"<sup>144</sup>. » Avec sa cosmologie intérieure, la mystique Guyart ne fait pas exception :

---

<sup>143</sup> Benedetta Papasogli, « L'idée de monde intérieur », dans Bernard Beugnot [dir.], *La notion de « monde » au XVII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Klincksieck, n° 22, automne 1994, p. 255.

<sup>144</sup> *Ibid.*, p. 250.

Une fois que mon âme était dans un grand repos unie à Dieu comme à son centre, et que je prenais de la complaisance dans ses perfections et dans ses grandeurs, je fus éclairée d'une si grande lumière de la Divinité, que mon âme ne le pouvait supporter. Et, tout ainsi qu'extérieurement l'on ne peut regarder le soleil sans être ébloui et comme aveuglé, ainsi j'étais suréclairée intérieurement par une pénétration si grande qu'elle ne se peut jamais exprimer. Je lui disais : O mon grand Dieu ! je ne vous puis supporter en cette sorte. Puis, je me retrouvais abîmée en cette lumière. Ainsi, il revenait de fois à autres, et je répétais aussi les mêmes paroles. Cet attrait fut si puissant que, s'il eût demeuré longtemps, je crois qu'il eût séparé mon âme pour ne plus revenir en sa prison, mais qu'elle fût demeurée dans ce grand soleil dont elle était éclairée<sup>145</sup>.

La mystique assimilera aussi le Canada à son « centre ». Plus précisément, les deux se confondront, ce qui lui permettra de mieux apprivoiser l'espace canadien qui ne se laisse guère saisir, tout en étant bien réel : « Pour moy, encore que Monseigneur l'Archevesque de Tours m'ait envoyé une obédience pour m'en retourner, si je le désire, il n'y a rien ce me semble sous le ciel, qui soit capable de m'ébranler ny de me faire sortir de mon centre, c'est ainsi que j'appelle le Canada<sup>146</sup>. » L'un et l'autre – territoire du pays et territoire de Dieu – jaillissent pour donner impulsion à ses paroles. Et les frontières étant inexistantes – celles de la Nouvelle-France n'existent pas encore et celles de Dieu ne se mesurent pas –, où finissent les premières, où commencent les secondes ? Une position dans laquelle Guyart ne peut que retrouver ses repères de mystique où l'espace s'avère indéfinissable.

Pour cette écrivaine qu'est Marie Guyart, l'écriture n'a pas été le centre de sa vie, mais le reflet du « centre » de son existence qui s'exhibe en Amérique d'où partent toutes ses envolées. Celui-ci s'est déployé en ondes centrifuges et centripètes provoquant un va-et-vient continu dans la vie de la Tourangelle. Attachée à ce coin d'Amérique septentrionale car représentant toutes les vastitudes souhaitées, elle lui est restée fidèle. Son « centre » était si colossal qu'il est difficile d'imaginer que l'Ursuline aurait pu écrire une maigre correspondance. L'espace grandiose que prend la parole dans ses lettres ne surprend guère. Parfois deux territoires se croisent comme dans ce lien entre le spirituel et le temporel – les âmes et les glaces –, lequel met aussi en relief l'intérêt de Guyart pour les éléments de la nature : « [...] elles [les miséricordes] sont grandes et infiniment grandes dans notre Amérique, dans laquelle les âmes cédant aux froidures qui y dominent presque continuellement, avoient été toutes gelées, depuis qu'elle est habitée, jusqu'à nos jours que notre

---

<sup>145</sup> Marie de l'Incarnation, *Écrits spirituels et historiques*, vol. 1, *op. cit.*, p. 223.

<sup>146</sup> Marie de l'Incarnation, *Correspondance*, *op. cit.*, p. 569.

Seigneur témoigne par sa bonté en vouloir faire fondre les glaces<sup>147</sup>. » Ou encore dans les mots suivants où Guyart convoque son talent de poète pour répondre à son fils sur ses questionnements d'ordre spirituel. Outre la qualité expressive de cet extrait, la mère convie l'espace extérieur pour porter un message d'espérance, certes, mais qui révèle une attitude de non-indifférence face à l'astre du jour, celui appartenant à tous les territoires du monde : « On tombe, on se relève : c'est comme si vous disiez, qu'il s'élève de petites nuées sur le Soleil qui font de demi-ombres, qui passent et repassent vite. En tombant on se relève<sup>148</sup> [...]. » Ou ici, dans une description détaillée de manifestations naturelles célestes :

[...] le dix-huit de Décembre de l'année dernière il parut une Comète à Québec environ la minuit, laquelle parut jusques à six heures du matin, et continua quelque temps. L'Etoile ou la tête de ce Méthéore paroissoit carrée, sa queue étoit comme des raïons, qui par saillies sembloient jeter des influences. Ces raïons étoient tournez du côté de la terre entre le Nord et le Nord-Ouest. Elle montoit encore, et venant du côté du Sud, elle portoit sa queue à côté d'elle. On a remarqué qu'un matin on lui vit porter sa queue du côté du Sud, puis elle sembla tomber à terre, et ses raïons tournez vers le Ciel : Depuis ce temps-là elle n'a plus paru. Le même jour le Soleil a paru en se levant entouré d'un Iris avec ses couleurs ordinaires : Et une vapeur noire sortit du Soleil, et de cette vapeur un bouton de feu. Le vingtième de Décembre sur les trois heures après midi, l'on vit paroître trois Soleils éloignez les uns des autres d'environ un quart de lieue, ils ont duré environ une demi-heure, puis ils sont venus se rejoindre au Soleil ordinaire<sup>149</sup>.

Cette description aurait sûrement été appréciée par Galilée, son contemporain<sup>150</sup>. Les trois soleils visibles, l'épistolière les rend bien vivants par son style littéraire. Les détails qu'elle en donne, les images employées et le rythme même dénotent un plaisir certain, à la fois dans la vision de ce phénomène astronomique et dans la description littéraire qu'elle produit. Les yeux de la religieuse lui exposent l'espace céleste. C'est tout son imaginaire qui atteint la grandeur de ce ciel.

La vision constitue aussi une alliée pour qui sait la mettre au service de sa pensée. Merleau-Ponty cerne l'importance de ce sens :

Il faut prendre à la lettre ce que nous enseigne la vision : que par elle nous touchons le soleil, les étoiles, nous sommes en même temps partout, aussi près des lointains que des choses proches, et que même notre pouvoir de nous imaginer ailleurs – « Je suis à Pétersbourg dans mon lit, à Paris, mes yeux voient le soleil » – de viser librement, où qu'ils soient, des êtres réels, emprunte encore à la vision, remploie des moyens que nous tenons d'elle. Elle seule nous apprend que des êtres différents, « extérieurs », étrangers l'un à l'autre, sont pourtant

---

<sup>147</sup> *Ibid.*, p. 181.

<sup>148</sup> Marie de l'Incarnation, *Correspondance*, *op. cit.*, p. 373.

<sup>149</sup> *Ibid.*, p. 741.

<sup>150</sup> Lorsque Galilée meurt, l'Ursuline a quarante-deux ans.

absolument *ensemble*, la « simultanéité » – mystère que les psychologues manient comme un enfant des explosifs<sup>151</sup>.

*Guyart la mère* se sert de cette même vision pour rejoindre son fils, au même temps, dans un même espace : « [...] lors que je suis à Matines le soir, je pense que vous y êtes aussi, car nous sommes au chœur jusqu'à huit heures et demie, ou environ, et comme vous avez le jour cinq heures plutôt que nous, il semble que nous nous trouvons ensemble à chanter les louanges de Dieu<sup>152</sup>. » Ou encore, toujours à son fils : « Le vaisseau qui lève l'ancre me presse extraordinairement, c'est pourquoy il me faut finir. Voilà une Éclipse de Soleil qui commence, il est entre midi et une heure si elle paroît en vos quartiers ce doit être sur les sept heures du matin, je ne vous en puis dire l'issue, car il me faut fermer ma lettre<sup>153</sup>. » Et à une amie ursuline de Tours, elle écrit :

Ma très-Révérènde, très-honorée, et très-aimée Mère. Mon cœur ressent tant de tendresses pour celle que je reconnois pour ma véritable Mère, que je ne les puis exprimer. Ouy, je vous ay si présente à mon esprit, qu'il me semble que je suis encore à Tours, et que vous me venez surprendre dans notre petite cellule, où votre affection pour moy vous faisoit me donner la satisfaction que je chérissois le plus. Vous me dites que vos visites à Québec sont fréquentes ; les miennes ne le sont pas moins à Tours<sup>154</sup>.

Aussi, ces mots adressés à son fils : « [V]ous êtes les deux personnes [son fils et sa nièce, ursuline à Tours] pour lesquelles mon esprit fait le plus souvent des voyages en France<sup>155</sup>. » Ces extraits montrent une fois de plus la capacité de l'Ursuline à voyager en pensée et à *créer l'espace*.

---

<sup>151</sup> Maurice Merleau-Ponty, *L'Œil et l'Esprit*, Paris, Gallimard (Coll. Folioplus), 1964, p. 56.

<sup>152</sup> Marie de l'Incarnation, *Correspondance*, *op. cit.*, p. 187-188.

<sup>153</sup> *Ibid.*, p. 705.

<sup>154</sup> *Ibid.*, p. 242.

<sup>155</sup> *Ibid.*, p. 485.

## Conclusion

Je me suis souvent sentie  
– et je me sens encore –  
comme un navire  
qui vient d'embarquer  
une précieuse cargaison;  
on largue les amarres  
et le navire prend la mer,  
libre de toute entrave :  
il relâche dans tous les pays  
et prend partout à son bord  
ce qu'il y a de plus précieux.  
On doit être sa propre patrie.

Etty Hillesum,  
*Une vie bouleversée.*

Ces paroles d'Etty Hillesum m'ont toujours fait penser à Marie Guyart. Des fins de vie différentes, mais des appels d'infini. Leur intimité aura été une ode à l'espace élevant leur souffle, une ode à l'errance laissant respirer l'inconnu qui les attendait. L'errance qui, pour Guyart, lui fera sauter un mur, prendre la mer, traverser les bois sans connaître la destination. Cette errance est salutaire lorsqu'elle libère plus qu'elle ne contraint : « La pensée de l'errance détourne l'imaginaire, nous projette loin de cette grotte en prison où nous étions tassés, qui est la cale ou la caye de la soi-disant puissante unicité. Nous sommes plus grands, de toutes les variances du monde<sup>156</sup> ! » Errance qui a peut-être permis à Etty Hillesum de partir en paix, le jour du 30 novembre 1943.

Jusqu'au 30 avril 1672, la vie de Guyart l'aura fait voyager dans un espace où seule existe la profondeur indicible. Toutes les terres prennent forme dans les écrits mystiques qui mettent entre nos mains de quoi sustenter les êtres affamés de vastitude et d'errance : « Cette littérature offre des routes à qui "demande une indication pour se perdre" et cherche "comment ne pas revenir". Sur les *chemins* ou les *voies* dont parlent tant de textes mystiques, passe l'itinérant marcheur,

---

<sup>156</sup> Édouard Glissant, *Traité du Tout-Monde*, Paris, Gallimard, 1997, p. 63.

*Wandersmann*<sup>157</sup>. » Qui plus est, les lettres de l'Ursuline traitant du territoire font saisir davantage une vie mystique qui ne s'est jamais coupée des terres du pays. Une existence où la Nouvelle-France et Dieu se rencontrent dans l'espace de l'absolu.

Le géographe Éric Waddell écrit : « Quand on vient en Amérique, on laisse tout derrière soi. On rompt les amarres<sup>158</sup>. » Encore faut-il avoir la volonté de le faire. L'Ursuline a déposé le passé sur le quai de Dieppe et mis dans ses bagages son aspiration de se tourner vers l'avenir. L'Amérique où tout est à faire, à prendre, à inventer, cette Amérique-là a assurément accentué les traits de caractère de Guyart qui n'a jamais été femme de nostalgie et qui a regardé la Nouvelle-France comme une porte ouverte sur de nouvelles échappées.

Du latin *barbarus*, issu du grec ancien *barbaros* signifiant « étranger », Marie Guyart est aussi cette barbare, étrangère dans un Ancien Monde où elle a défié les conventions sociales, étrangère dans un Nouveau Monde où elle n'a jamais eu le profil type du colonisateur. Par contre, ce qu'elle a de plus « américain » est une forme d'iconoclasme qui a forgé les aspects de ses jours. Mais ce désir de mener la vie à sa manière lui aura demandé de recourir à l'énergie féroce l'ayant toujours habitée. L'extrait suivant est représentatif de cette fougue qui s'est incrustée jusqu'en ses mots. Racontant la descente de bateaux vers Montréal, l'épistolière manifeste sa vivacité littéraire – verbe au mode impératif en début d'extrait, phrases relativement brèves, verbes d'action – qui est à l'image même de son tempérament :

Remarquez, s'il vous plaît, que jamais ce grand Lac ou Fleuve n'avoit porté de batteau, à cause des sauts et rapides d'eau qui s'y rencontrent, et même pour le traverser, il falloit porter les canots et le bagage avec beaucoup de peine. Il survint encore un nouvel accident, sçavoir que le Lac commençoit à glacer. Cependant les batteaux de nos fugitifs vogoient avec une vitesse nonpareille parmi tous ces périls et entre les bans de glace qu'ils avoient des deux côtez; Ils se suivoient tous en queue, parce que la rivière étant prise, il falloit suivre le premier qui ouvroit le chemin. Enfin par un secours de Dieu que l'on estime miraculeux, ils se sont rendus en dix jours de temps à Mont-Réal, qui est une très-grande diligence, sans qu'il leur soit arrivé aucun accident, soit de la part des Hiroquois, soit du côté des glaces, et des autres dangers de la navigation<sup>159</sup>.

---

<sup>157</sup> Michel de Certeau, *op. cit.*, p. 25.

<sup>158</sup> Éric Waddell, « Je hais l'Amérique...et pourtant ! », dans Kenneth White [dir.], *Cahiers de géopoétique. L'autre Amérique ou l'en-dehors des états*, Trebeurden, Institut international de géopoétique, 1992, p. 38.

<sup>159</sup> Marie de l'Incarnation, *Correspondance*, *op. cit.*, p. 603.

Un allant qui ne s'est jamais démenti tout au long de ses jours en Amérique. Dès son arrivée à Québec, l'Ursuline a voulu découvrir les innombrables expéditions des découvreurs, des Amérindiens et des Amérindiennes. Des voyages qui côtoient la mort, qui ramènent la vie. Des voyages qui ont fait de la Nouvelle-France une terre réelle et imaginée, autant pour les aventuriers et les aventurières d'Amérique que pour Guyart qui a tant de fois pris la parole afin de dire le pays. Un territoire habité par le mystère d'une vastitude qui ne s'est jamais laissé emmurer : « Aborder une terre, c'est chose relativement facile. Mais accoster lentement le long d'un phonème, courtiser un toponyme avant de s'y introduire, pénétrer le calme lagon des anticipations et lancer une amarre sur le quai mobile d'un iceberg, c'est bien autre chose. Et si c'était exactement cela, la géographie : le pays où l'on n'arrive jamais<sup>160</sup>. »

Le Dieu de l'Ursuline est insaisissable, la Nouvelle-France l'aura été tout autant. Guyart les a réclamés tous deux. C'est pourquoi nombre de ses lettres ouvrent vers l'immense, l'éloignant ainsi d'une position d'enfermement que sa vie intime n'aurait pu supporter. Si son errance mystique s'est vécue par ce désir de Dieu qui « fait aller plus loin, ailleurs », pour citer de Certeau, son errance épistolaire s'est forgée avec ces terres inconnues et imprenables. Imprenables, soit, mais bien présentes. En 1671, elle écrit : « Il y a plusieurs années qu'on cherche un passage par terre pour aller à la grande Baye du Nord. L'on avoit tenté diverses routes, mais en vain, parce qu'on y voioit les grandes montagnes du Nord, qui en fermoient les avenues. Par une providence toute particulière les Sauvages de ce pais-là sont venus au nombre de quarante canots pour traiter avec les François, qui les ont reçus avec accueil aussi bien que les Sauvages de ces contrées<sup>161</sup>. » En ce XXI<sup>e</sup> siècle, connaissons-nous mieux que la religieuse cloîtrée cette colossale Baye ? En épistolière exploratrice, elle a écouté, imaginé, repris d'autres directions. La grille du parloir n'aura pas résisté longtemps aux assauts de l'Ursuline.

Lorsque Guyart parle de la Baye du Nord, elle ne fait pas que nommer le pays. Puisque la religieuse décidait de lui donner jour sur papier, elle donnait naissance à une partie de son monde qui était au loin. Marie Guyart possède cette disposition de l'esprit qui la fait tendre vers le lointain. Elle étend le territoire comme elle s'ouvre à son Dieu, sans ambages, afin de se retrouver au cœur de chacun de ses jours en Amérique.

---

<sup>160</sup> Jean Morisset, *Amériques : deux parcours au départ de la Grande Rivières du Canada*, op.cit., p. 118.

<sup>161</sup> Marie de l'Incarnation, *Correspondance*, op. cit., p. 941.

Les descriptions de la cloîtrée ne sont pas séparées de l'espace naturel bien réel qui l'entourait et de son corps qui a vécu bien incarné dans le monde. L'espace extérieur s'est lié à l'espace verbal. Les propos suivants de Michel de Certeau sur le discours mystique concerne aussi tout acte de langage dans lequel « le monde physique et corporel » est lui-même discours :

[u]n « discours » physique précède et fonde toujours son anamorphose en un discours mental. Autrement dit, au commencement il y a le discours parce que le monde physique et corporel, qui est lui-même discursif, se représente dans les énoncés comme dans les images. Certes, ce jeu des discours extérieurs et intérieurs implique une « représentabilité » de la nature – question laissée ouverte – mais, en dernier ressort, il renvoie à une physique générale pour laquelle la nature est discours. C'est là une vue étrangère à la conception dichotomiste qui fait de la langue un espace verbal organisé par des actes de pensée<sup>162</sup>.

Je considère ainsi qu'il est possible d'envisager les lettres de l'Ursuline sur le territoire comme ayant été plus qu'un simple souhait de transmettre des informations à ses correspondants. Elles ne participent pas d'une antinomie entre sa vie mystique et temporelle. Son espace épistolaire aura été le fruit de toutes ses expériences de vie incarnées dans un monde porteur du même langage. Ses lettres sur le territoire ont pris le relais lorsqu'elle n'a pas trouvé les mots pour dire son intimité mystique, car comme elle l'a écrit souventes fois :

[...] ce sont des grâces si intimes et des impressions si spirituelles par voye d'union avec la divine Majesté dans le fond de l'âme, que cela ne se peut dire. [...] C'est en partie ce qui me donne de la répugnance d'écrire de ces matières, quoique ce soient mes délices de ne point trouver de fond dans ce grand abyme, et d'être obligée de perdre toute parole en m'y perdant moy-même. Plus on vieillit, plus on est incapable d'en écrire, parce que la vie spirituelle simplifie l'âme dans un amour consommatif, en sorte qu'on ne trouve plus de termes pour en parler<sup>163</sup>.

Écrire le territoire a servi de soutenance à son appétit d'espace si ardent. La parole se chargeait d'inscrire, de remplir des moments de vie marqués de croisements de chemins – mystiques et temporels – sans point de chute. Là où Guyart ne trouve plus les mots pour décrire sa vie mystique, il y a ceux du pays. Là où Guyart ne trouve plus les mots pour décrire le pays, il y a ceux de son intimité. Deux discours, une même urgence : faire reculer les barrières.

Chaque humain désirant vivre d'absolu ne se laissera pas arrêter par l'atteinte d'une frontière. S'il rebrousse chemin, ce sera pour partir vers lui-même. Les explorateurs du pôle Nord

---

<sup>162</sup> Michel de Certeau, *op. cit.*, p. 172-173.

<sup>163</sup> Marie de l'Incarnation, *Correspondance*, *op. cit.*, p. 516.



l'avaient bien compris : « Le Nord, une fois découvert et atteint dans son essence vectorielle, disparaît et se fond avec le sujet contraint, après l'avoir recherché toute sa vie, de le voir disparaître : alors qu'il regarde autour de lui, il ne trouve que le Sud où aller et la quête devient alors intérieure<sup>164</sup>. » La recherche d'absolu des êtres ne se réduit pas à vivre d'un côté ou de l'autre des clôtures, mais se définit dans le fait de partir sans cesse. Guyart, tout comme l'a fait à sa manière Jack Kérouac trois siècles plus tard, aspirait à une vie intime élevée tout en réclamant de connaître le monde, celui des êtres, celui des territoires. Mais alors que *Kérouac le voyageur* n'a pas réussi à concilier la paix recherchée et l'ivresse de l'exploration de l'Amérique<sup>165</sup>, *Guyart la cloîtrée* a uni ce qui semblait irréconciliable : la vastitude de la Nouvelle-France vécue entre quatre murs.

La géographie intérieure de l'Ursuline possédait toute la place voulue pour s'infiltrer dans la carte géographique de la Nouvelle-France. Sur le sol de Québec, Guyart a fait corps avec toutes les terres de sa vie. Arrêter de parler de l'Amérique aurait-il signifié la perte de son territoire intime ? Peut-être pas. Cependant, en imaginant et en nommant les terres, je peux supposer que la religieuse a nourri ses expériences mystiques qui réclamaient tous les horizons. Guyart aspire librement en elle l'infini désiré. Comment aurait-elle pu trouver pays plus sublime que la Nouvelle-France pour donner air et liberté à ses jours ? Elle a puisé ses « respirs » dans les forêts, le ciel, les lacs et les rivières et dans tous ces gens qui lui ont transmis le souffle de la parole entre les murs du monastère et au jardin des ursulines. Comme le dit avec pertinence Thomas Merton : « L'objet de la vie monastique n'est pas la survie, son objet est la liberté<sup>166</sup>. » La religieuse a choisi cette liberté qu'elle a menée de la rue du Petit Pré, où siégeait le monastère de Tours, à la rue du Parloir de Québec.

La correspondance guyartienne recèle l'embryon de ce qui définit aujourd'hui l'un des traits des habitants de ce coin d'Amérique : le goût de « voir du pays » tout en étant enracinés sur un lopin de terre. Fernand Dumont l'a noté dans son incontournable *Genèse de la société québécoise*, en parlant des premiers temps de notre pays : « Au cours des siècles à venir, dans des milieux agricoles

---

<sup>164</sup> Daniel Chartier, « Vers l'immensité du Grand Nord. Directions, parcours et déroutements dans les récits nordiques », dans Rachel Bouvet, André Carpentier et Daniel Chartier [dir.], *Nomades, voyageurs, explorateurs, déambulateurs. Les modalités du parcours dans la littérature*, Paris, L'Harmattan, 2006, p. 139.

<sup>165</sup> « Mais cet être contradictoire, voué à l'exploration du continent, a aussi recherché la solitude et la retraite, la contemplation même. Une partie de sa vie a été une quête de la paix, du repos et du bonheur, alors que l'autre, celle de *Sur la route* et de ses suites, fut une constante recherche d'émotions fortes et d'action, conflit qu'il ne parviendra jamais à résoudre. » Clément Moisan, *op. cit.*, p. 12.

<sup>166</sup> Thomas Merton dans Anne Bancroft, *Femmes en quête d'absolu. De Simone Weil à Élisabeth Kübler-Ross*, Paris, Albin Michel (Coll. Spiritualités vivantes), 1989, p. 40.

souvent confinés, l'appel des grands espaces ne cessera pas de fasciner une partie de la jeunesse ; ce qui explique sans doute cette alternance de l'enracinement et du voyage qui restera un trait de la société québécoise<sup>167</sup>. » Et n'oublions pas les autochtones qui nous ont aidés à apprivoiser ces espaces participant à notre sentiment de liberté et de fierté. Comme nous le rappelle le géographe Jean Morisset : « [...] ce n'est pas à la France ni à l'Angleterre que nous devons, nous, Canadiens, d'avoir survécu sur cette terre, mais au sang autochtone qui coule et circule dans nos veines et qui a jeté les bases de toute notre culture au Nouveau Monde<sup>168</sup>. »

L'œuvre littéraire de Guyart écrite à Québec concourt à donner appuis aux êtres d'ici cherchant à définir ou à redéfinir leur appartenance au pays. Ses lettres appellent notre mémoire individuelle et collective à considérer notre territoire comme faisant partie intégrante de ce que nous sommes. Il est en nous et non à côté de nous. Et, surtout, ses écrits nous forcent à questionner nos souvenirs : « Nous les fils de Canadiens errants disparus dans les bivouacs mêmes de leur errance et les haltes de leur portage, nous héritiers de l'analphabétisme ancestral, quel regard pouvons-nous porter vers le pays intérieur de notre mémoire<sup>169</sup> ? » Si nous sommes les descendants de gens dont l'écriture a pris peu de place dans la vie quotidienne, rappelons-nous tout de même que des femmes et des hommes ont abondamment nommé cette terre et ainsi participé à en modeler le visage actuel.

L'œuvre littéraire épistolaire de l'Ursuline constitue une véritable ontogénèse de sa vie et d'une partie de celle des gens de Nouvelle-France. Elle nous fait prendre conscience, non pas uniquement de notre passé, mais de l'évolution de notre société. En cela, les écrits de Guyart constituent un apport monumental au Québec d'aujourd'hui.

\*  
\*   \*  
\*

---

<sup>167</sup> Fernand Dumont, *Genèse de la société québécoise*, Montréal, Boréal, 1993, p. 69.

<sup>168</sup> Jean Morisset, *Amériques : deux parcours au départ de la Grande Rivière du Canada*, op. cit., p. 154.

<sup>169</sup> Jean Morisset, « Entre maïeutique et géopoétique ou la piste de la terre-texte », dans Rachel Bouvet et Basma El Omari [dir.], *L'espace en toutes lettres*, Montréal, Nota Bene, 2003, p. 106-107.

Il y a maintenant plusieurs années que je sillonne les écrits de Marie Guyart. L'Ursuline étant femme de mouvance, les moindres relectures me mènent toujours ailleurs. Le chemin se fait et se défait, car rien n'est jamais arrêté dans son discours, ni les paroles mystiques relançant les espaces, ni les mots disant le territoire de sa Nouvelle-France. Relire ses mots et, à chaque fois, me laisser bousculer. Parfois, je perds pied. Mais n'est-ce pas là le défi de la marche que doit entreprendre lecteurs et lectrices ? : « Entrer dans un univers littéraire, c'est pourtant bien pour ce lecteur que nous sommes, suivre le chemin de l'errance : nulle certitude ne vient s'établir dans notre parcours parce qu'il est rare qu'un écrivain trace d'emblée avec certitude le projet définitif de son œuvre, projet de toute sa vie créative<sup>170</sup>. » Se mettre en route et en déroute. Ne pas savoir l'itinéraire. Ne pas savoir ce qui nous attend à la pointe des chemins du monde.

La partie création qui suit est la rencontre littéraire entre Guyart et la doctorante. Je me laisse imprégner par les mots de l'Ursuline pour que se dise mon propre besoin d'errance et d'espace. Un échange entre moi et l'écrivaine du XVII<sup>e</sup> siècle, entre moi et le monde...

---

<sup>170</sup> Hervé Menou, « Julien Gracq, l'errance du poète », dans Arlette Bouloumié [dir.], *Errance et marginalité dans la littérature*, Recherches sur l'imaginaire, cahier XXXII, Angers, Presses de l'Université d'Angers, 2007, p. 141.

# PARTIE CRÉATION

***D'errance et d'espace***  
***Accompagnement de Marie Guyart***

# L'errance première

Tours<sup>171</sup>  
3 mai 1635<sup>172</sup>

[...] m'étant endormie,  
il me sembla qu'une compagne et moy  
nous tenant par la main  
cheminions en un lieu très-difficile.  
Nous ne voions pas les obstacles qui nous arrêtoient,  
nous les sentions seulement.

[...]

Il y avoit là un silence admirable.

[...]

Nous aperçumes à un coing de ce lieu un petit hospice  
ou maison fait de marbre blanc,  
travaillé à l'antique d'une architecture admirable.

[...] La situation de cette maison regardoit  
l'Orient.

Elle étoit bâtie dans  
un lieu fort éminent  
au bas duquel il y avoit  
de grands espaces [...].

(*Corr.*, p.42)

---

<sup>171</sup> L'incipit des lettres ne faisant mention d'aucun lieu indiquera qu'elles ont été écrites à Québec. La mise en page inédite des écrits de Guyart (versification) a pour objectif d'ajouter un élément original susceptible de modifier la vision traditionnelle de lecture de ses textes. Notez que les écrits poétiques de la doctorante seront toujours en caractères gras.

<sup>172</sup> Marie Guyart raconte un rêve lui dévoilant l'espace de la Nouvelle-France.

**dans les pas de mes enfances  
il n'y avait qu'une route  
et des arbres  
droits**

**il n'est pas un jour  
où je n'ai rêvé  
à renaître  
sous le sol des saules**

**à m'agenouiller aux côtés de mon errance première**

**et repartir à l'infini**



11 octobre 1646

[...] je suis presté d'aller  
en tous les endroits  
du monde [...].  
(*Corr.*, p. 296)

18 octobre 1648

Pour moy,  
je vous le dis franchement,  
je n'ay peur de rien,  
et quoy que je sois la plus misérable du monde,  
je suis prête  
et me sens dans la disposition  
d'aller  
aux extrémités  
de la terre [...].  
(*Corr.*, p. 356)

cette rivière noire déchirée par mes mains  
il me faut aller plus haut que les ombres  
au plus clair de tous mes gestes longs  
je reviendrai sur mes pas  
près de la Saint-Maurice  
qui me chassera vers le large  
et que repassent mes univers à l'autre bout du monde

Septembre 1663

Vous direz, je m'assure,  
que je ne suis pas sage,  
d'avoir à l'âge de cinquante trois ans  
les sentimens que je vous déclare.

Mais pensez ce qu'il vous plaira ;  
si l'on me disoit,  
il faut maintenant partir pour aller  
aux Indes,  
ou à la Chine,  
ou aux Hiroquois,  
afin d'en apprendre la langue  
et de travailler à leur conversion,  
me voilà prête,  
mon intime Mère.  
(*Corr.*, p. 507)

ne me dites plus de traverser la vie  
comme on traverse la rue  
mes yeux regarderont mes songes  
ouverts            me poussant vers les eaux fluentes  
de mes continents

au matin  
assise près de la clôture  
les lignes d'horizon traceront mes routes indociles

l'odeur du large me mènera là  
où s'élèvent mes quêtes

## D'errance et de mer

Tours

Fin 1626

Mon âme, se voyant comme absorbée  
dans la grandeur immense et infinie  
de la Majesté de Dieu, s'écrioit :

« O largeur, ô longueur,  
ô profondeur, ô hauteur infinie,  
immense, incompréhensible,  
ineffable, adorable [...] »!

[...] En quelque lieu que je me trouvasse,  
à quelque occupation que je fusse appliquée,  
je ne me pouvois voir qu'absorbée  
et abymée dans cet Estre  
incompréhensible,

ny regarder les créatures que de la même manière.

De sorte que je voyois Dieu en toutes choses,  
et toutes choses en Dieu,  
et cette infinie Majesté étoit à mon égard,  
comme une grande et vaste mer qui,  
venant à rompre ses bornes,  
me couvroit,  
m'inondoit  
et m'enveloppoit  
de toutes parts.

(*Corr.*, p. 1)

**un caillou  
sur le rivage de la porte**

**petit rond imparfait**

**une trace rocailleuse  
sans équilibre entre mes doigts**

**qu'il me lance à la mer**

Tours  
Mars-avril 1636

Il faut que vous sçachiez que la Nouvelle France  
commence d'entrer dans les esprits  
de plusieurs personnes,  
ce qui me fait croire que Dieu  
la regarde d'un œil favorable.

[...]

Je vous diray que si telle est la volonté de Dieu,  
qu'il n'y a rien en ce monde  
qui m'en puisse empescher,  
quand mesme  
je devois estre  
engloutie des ondes  
en chemin.

(*Corr.*, p. 60)



**drapée de poussières de sables et de lichens**

**je roule sur moi**

**jusqu'au milieu des mers**

**où coulera ma vie ancienne**

**j'apporterai galets sous la peau**

**bordée du linceul des eaux**

**tu me porteras vers mes pulsations primitives**

**mon cri rejoindra le monde**

Tours  
Avril 1635

[...] j'envisage tous les travaux

tant de la mer

que du païs

[...]

le danger qu'il y a de

mourir de faim

ou de froid [...].

(*Corr.*, p. 27)

il faudra bien partir  
à même les vestiges du temps  
et remonter l'océan  
menant vers l'autre côté de soi

pulvériser le temps assis sur ses pieds  
désinventer la mort courbée dans son lit

désintègre-moi à plus soif

ne me poser sur rien  
un atome d'aile accroché à mes lèvres

Dieppe  
15 avril 1639

C'est sans remise qu'il nous faut quitter la France  
pour passer dans le nouveau monde [...].

[...]

C'est donc à ce coup que  
je vous dis adieu pour jamais,  
puisque les vaisseaux sont prêts  
et que nous allons nous embarquer la semaine prochaine,  
si la tourmente ne nous retient. [...]

Vous sçavez les périls que nous allons courir  
sur cette grande mer Océane  
la plus rude à passer de toutes les mers?  
non qu'il se perde beaucoup de vaisseaux  
dans la traverse que nous allons faire  
de douze cens lieues :  
mais il y a bien des incommodités à souffrir,  
on tombe en de grandes maladies,  
on craint la rencontre des Anglois, des Domkerquois, et des Turcs :  
mais tout cela n'est rien,  
la vie et la mort me sont une même chose,  
et je fais ce sacrifice de moy-même  
du meilleur cœur qu'aucune chose  
que j'aye fait en ma vie.

(*Corr.*, p. 81)

**je m'étendrai le long du ruisseau  
attendant de me perdre de vue**

**ne me restera que le chant des rives  
déclinant la vie et la mort  
devant moi**

**qu'est-ce que cette musique du flanc  
des eaux      que je n'entends presque plus**

En mer  
Mai 1639

Nous sommes déjà aussi accoutumées  
à la mer  
que si nous y avons été  
nourries.  
(*Corr.*, p. 86)

**sur la table  
plein panier de mimosas  
d'algues et de fruits**

**attablée à ma vie  
au milieu d'une dérive**

**et si je ne revenais plus  
trop occupée aux jeux des amours  
noyées déjà  
avant d'avoir touché terre**

En mer  
Mai 1639

Je m'assure qu'en recevant cette lettre,  
vous n'attendiez plus de nouvelles de vos filles que de Québec,  
aussi ne pensions-nous point avoir de commodité  
pour vous en faire sçavoir.

Mais heureusement des pêcheurs  
qui nous ont suivis jusqu'à la Manche  
nous ont bien voulu faire le plaisir de se charger des lettres  
que nous avons envie d'écrire  
à nos amis.

Nous avons donc passé les côtes d'Angleterre,  
et nous sortons de la Manche  
en très-bonne disposition, grâces à notre bon Jésus,  
non sans avoir été en danger d'être prises  
par les Espagnols et par les Domkerquois.

[...]

Depuis notre embarquement  
nous avons tâché tous les jours de nous disposer  
à mourir  
tant à cause des ennemis  
que des tourmentes de la mer  
qui ont été très-grands.

(*Corr.*, p. 86)



**j'ai vu mes mains traverser  
les hautes marées tachées d'encre**

**elles ne savent plus où je suis  
ne me cherchent pas  
n'entendent pas les houlements de mes vies  
occupées à s'agripper aux vagues  
les repoussant  
vers les bas-fonds de mes mots**

**abandonner les êtres et les choses**

1<sup>er</sup> septembre 1643

Vous vous plaignez que vous  
n'avez pas reçu  
les amples lettres  
que je vous écrivois l'an passé.

Mille lieues de mer  
et plus  
sont sujettes  
aux hazards [...].  
(*Corr.*, p. 183)

en équilibre éphémère  
sur un fil de soie  
observant mon incertaine  
présence tombant à mes pieds  
je devance ma chute  
recueillant au passage  
ce qui n'existe plus

Octobre 1669

L'arrière saison où nous sommes  
nous fait craindre avec raison qu'il ne soit arrivé  
quelque malheur à son vaisseau  
et à un autre qui l'accompagne, parceque depuis quinze jours,  
il est survenu une si horrible tempête qu'on craint qu'il ne soit péri :  
Il y a pour cet effet trois bâtimens qui croisent l'embouchure de la mer,  
afin de voir si l'on ne découvrira point les vaisseaux ou quelques débris.  
Les maisons de la basse ville de Québec ont été fort endommagées,  
la marée s'étant enflée si extraordinairement,  
qu'elle a monté jusqu'au troisième étage.  
Il y a encore bien des maisons abbatues dans la haute ville.  
La tourmente a été si violente par tout  
que notre maison trembloit  
comme aux tremblemens de terre.  
(*Corr.*, p. 863)

**au son d'un maelstrom  
accueillir les eaux  
ramasser les pierres et les branches  
et tout ce qu'il reste des vents**

**se gonfleront d'heureuses partances sur le bord des fenêtres  
arrosées de naufrages que je balbutie**

# D'errance et de forêts

17 octobre 1668

La vie sauvage leur est si charmante  
à cause de sa liberté,  
que c'est un miracle de les pouvoir captiver aux façons d'agir des François  
qu'ils estiment indignes d'eux,  
qui font gloire de ne point travailler  
qu'à la chasse  
ou à la navigation,  
ou à la guerre.

Ils mènent leurs femmes et leurs enfans à leurs chasses,  
et ce sont elles qui écorchent les bêtes,  
qui passent les peaux,  
qui boucanent les chairs et le poisson,  
qui coupent tout le bois,  
et enfin qui ont le soin de tout le ménage,  
tandis que les hommes vont chasser.

[...]

Les enfans apprennent tout cela quasi  
dès la naissance.

Les femmes et les filles  
canotent comme les hommes.

(*Corr.*, p. 829)

**il n'y aura pas d'élégance de départ  
lorsque je tournerai le coin vers  
autre chose que vos cités de cire**

**je décrocherai les vents anciens  
enlacés aux arbres voûtés**

**m'attendra une liberté  
faisant les cent pas devant ma porte**

**à la lisière des bois  
cheveux lisses et noirs  
je ne dirai pas les mots qu'il faut**

**le paysage me soufflera sa parole**



Été 1647

C'est lui [Dieu] qui nourrit les oiseaux de l'air,  
c'est lui qui donne à manger aux bêtes des forests,  
sa bonté n'est-elle pas assez grande  
pour s'étendre jusqu'à moi,  
qui croi et espère en lui.  
Là-dessus elle [l'Américienne] fait sa prière,  
suppliant notre Seigneur de la conduire,  
et sans tarder plus long-temps,  
elle s'enfonce  
dans ces grandes forests,  
sans autre provision  
que le peu de bled qu'elle avoit glané.  
Elle se conduisoit à la veue du Soleil,  
qui lui servoit de boussole  
dans ces solitudes,  
où il n'y avoit point de routes ni de chemins.

Après qu'elle eut mangé sa provision,  
elle gratta la terre  
pour trouver quelques racines tendres :  
quand la terre étoit trop dure par la gelée,  
elle mordoit les arbres pour en succer l'humeur,  
et en manger la seconde écorce,  
qui est plus tendre que la première.

(*Corr.*, p. 329)

si je perds le soleil  
cherche-moi au Nord  
j'y serai à genoux  
appelant  
mes sœurs et mes songes

dans la transparence des routes longeant des vents  
qui n'existent pas  
je cacherai les espaces

tout équilibre des jours sera rejeté hors champs

le soleil reviendra sous le seuil des rideaux  
m'indiquant timidement  
la vie légère à retrouver

29 octobre 1665

Je vous ai dit dans une autre lettre  
qu'une partie de l'armée a pris le devant pour se saisir  
de la Rivière des Hiroquois,  
et faire des forts sur ses rivages  
dans les passages les plus avantageux.  
A quoi j'ajoute que nos Chrétiens Algonquins  
sont allé camper avec leurs familles  
à l'abri des forts et de ceux qui les gardent.  
Ils font de grandes chasses  
où leurs ennemis avoient coutume d'en faire,  
et d'enlever la meilleure part de leur pelletrie.

Leur chasse est si abondante qu'on dit que chaque jour  
ils prennent plus de cent Castors,  
sans parler des Orignaux,  
et autres bêtes fauves.

En quoi les François et les Sauvages  
s'aident mutuellement :  
Les François défendent les Sauvages,  
et les Sauvages nourrissent les François  
des chairs des bêtes qu'ils prennent,  
après avoir enlevé les peaux,  
qu'ils portent aux magasins du país.

(*Corr.*, p. 760)

**Délester ce qui se trouve en moi  
d'aboiements des corps célestes éventrés  
par les bêtes qui me suivent  
fidèlement**

**leurs chaudes peaux gorgées de veines  
m'inviteront à me coucher à leurs pieds  
avant de repartir**

9 août 1668

D'autres [les élèves amérindiennes] n'y sont que comme  
des oyseaux passagers,  
et n'y demeurent que jusqu'à ce qu'elles soient tristes,  
ce que l'humeur sauvage ne peut souffrir :  
dès qu'elles sont tristes  
les parens les retirent de crainte  
qu'elles en meurent.

Nous les laissons libres en ce point,  
car on les gagne plutôt par ce moyen,  
que de les retenir  
par contrainte ou par prières.

Il y en a d'autres qui s'en vont par fantaisie et par caprice;  
elles grimpent comme des écurieux  
notre palissade,  
qui est haute comme une muraille,  
et vont courir  
dans les bois.  
(*Corr.*, p. 802)

**couverte d'une volée de blanc  
hors d'une cage accrochée sous la voûte  
je ne retournerai pas sous les ombres de vos fenêtres  
oscillant au moindre signe de vie**

**tu m'embarqueras sur tes épaules  
et les apothéoses d'un ciel béant  
accompagneront nos gestes simples**

**nous dévalerons nos joies  
jusqu'au bas de la terre  
pressées de remonter  
vers d'autres cieux**

29 septembre 1642

Nous avons eu trois grandes Séminaristes,  
qui ont été cet hiver  
à la chasse avec leurs parens  
pour les aider dans le ménage  
et à aprêter leur pelletrie.

Elles s'appellent  
Aime Marie Uthirdchich,  
Agnès Chabvekveche,  
Louise Aretevir.  
(*Corr.*, p. 161)

**chacune des entrailles  
de ton nom défunt  
s'accroche  
aux parois de ma gorge**

**j'épelle tes paroles dernières**

**nipankichinimich<sup>173</sup>**

**au fil de leur chute  
les morts ne portent plus leurs noms  
n'en retiennent qu'un son  
impatient de se défaire de nous**

---

<sup>173</sup> Signifie *Je tombe un peu* en algonquin. Diane Daviault, *L'algonquin au XVII<sup>e</sup> siècle : une édition critique, analysée et commentée de la grammaire algonquine du Père Louis Nicolas*, Québec, Presses de l'Université du Québec, 1994, p. 364.



Été 1647

Elle [l'Amérindienne] rencontre  
un étang où les Castors faisoient leur Fort.

Ne sachant plus où aller elle se jette dedans  
y demeurant presque toujours plongée  
et ne levant la tête que de fois à autres  
pour respirer,  
en sorte que ne paroissant point,  
les Hiroquois désespèrent de la trouver,  
et s'en retournèrent au lieu d'où ils étoient partis.

Se voiant en liberté  
elle marcha trente-cinq jours  
dans les bois  
sans autre habit  
qu'un morceau d'écorce  
dont elle se servoit pour se cacher à elle-même,  
et sans autre nourriture que  
quelques racines  
avec des groselles  
et fruits sauvages  
qu'elle trouvoit  
de temps en temps.

Elle passait les petites Rivières à la nage,

mais pour traverser  
le grand fleuve,  
elle assembla des bois  
qu'elle arracha,  
et les lia ensemble  
avec des écorces

dont les Sauvages se servent pour faire des cordes.

Etant plus en assurance  
de l'autre côté du Fleuve  
elle marcha sur ses bords  
sans sçavoir où elle alloit  
jusqu'à ce qu'ayant trouvé une vieille hache  
elle se fit un canot d'écorce  
pour suivre le fil de l'eau.

(*Corr*, p. 331-332).

**les forêts épinglées au cou  
me prendront au piège de leurs rhizomes  
assoiffés d'une présence humaine**

**ivre de boues et de pluies  
je m'enliserai**

**cherchant à ne plus reprendre  
mon souffle  
je passerai mon temps à bercer des mots d'écorce  
dans la mémoire des terres**

27 août 1670

Il est arrivé une chose bien remarquable,  
et qui a donné une grande estime du Baptême  
en la Mission du Révérend Père Dablon.

Un enfant mourut incontinent après avoir reçu ce Sacrement;  
et comme la terre étoit toute couverte de neige,  
en sorte que ses Parens ne le pouvoient mettre en terre,  
ils l'élevèrent en l'air sur un échaffaut,  
où pour lui faire honneur,  
ils l'ornèrent et entourèrent  
de peaux et de porcelaines.

Une nuit  
les loups affamez  
sentant l'odeur d'un corps mort,  
sortirent du bois,  
et montèrent sur l'échafaut.

Ils dévorèrent  
les peaux,  
les porcelaines,  
et tout ce qui ornoit l'enfant,  
mais ils ne touchèrent point  
à ce petit Ange.

(*Corr.*, p. 873)

**j'entre à gauche de ma tête  
ne suis plus  
qu'un morceau  
de verbe  
posé sur la feuille**

**les bêtes m'agripperont par le cou  
éveillant mes sangs**

**je traverserai les bois  
cachée dans un cheval de troie  
libre  
de père et de mère  
de mort et de vie**

## Été 1647

Dieu néanmoins qui n'abandonne jamais  
dans la nécessité ceux qui ont confiance en lui, permit  
qu'elle [l'Algonquine] trouva une hache  
dans un lieu où les Hiroquois avoient cabané.  
Cet instrument lui sauva la vie.

Premièrement elle trouva l'invention de faire un fuzil de bois,  
avec lequel elle faisoit du feu pendant la nuit,  
et l'éteignoit à la pointe du jour,  
de crainte que la fumée ne la découvrit.  
Elle trouva ensuite de petites tortues,  
dont elle fit provision.

Avec ce petit ravitaillement elle subsista quelques jours :  
car le soir aiant fait ses prières, elle passoit la nuit à manger,  
à se chauffer et à dormir, et elle passoit tout le jour à cheminer et à prier Dieu.

Elle rencontra des Hiroquois qui alloient à la chasse;  
mais ils ne la virent pas.

Ils avoient laissé un Canot sur le bord de la rivière  
à dessein de le reprendre à leur retour;  
elle se jette dedans  
et l'emmeine,  
et depuis ce temps-là  
elle n'eut plus que du divertissement,  
ôté l'inquiétude d'être rencontrée de ses ennemis,

et l'incertitude du lieu où elle étoit.

Elle se trouva enfin dans le grand fleuve de S. Laurent

dont elle suivit le cours

pour se rendre au pais des François.

Elle alloit d'isle en isle

où elle trouvoit quantité d'oeufs d'oiseaux,

dont elle mangeoit dans la nécessité.

Elle fit une longue épée de bois

dont elle brûla le bout, afin de la durcir

et se servoit de cet instrument pour prendre

des Eturgeons de cinq ou six pieds de long.

Elle tua quantité de Cerfs et de Castors :

Elle les faisoit lancer dans l'eau,

puis elle entroit dans son canot pour les poursuivre :

les aiant atteint elle les tuoit

avec sa hache,

et quand ils étoient aux abois

elle les tiroit à bord

et prenoit des chairs

autant qu'elle en avoit besoin ;

en sorte qu'arrivant à Mont-Réal

elle en avoit encore

une assez bonne provision.

(*Corr.*, p. 329)

**je vivrai crûment  
la franche lueur d'un couteau sous la gorge  
âme et mains déliées  
pour marteler la vie  
rouge aux joues de l'avoir défiée**

**il y aura effusion de rires aux quatre coins  
des forêts chargées d'étoiles**

**mon corps rejoindra la Mattawin  
sans ambages  
ni peines**



24 septembre 1654

Dès lors ils [les Amérindiens] désignèrent une très-belle place  
sur le bord d'une grande rivière,  
où est l'abord de toutes les Nations.

Lors qu'ils jettoient les projets de cette habitation  
il arriva une chose remarquable.

Il y a proche de ce lieu  
une grosse fontaine  
qui se décharge dans un grand bassin  
que la Nature a formé  
pour recevoir ses eaux.

Nos François en aiant goûté, ont trouvé qu'elle étoit salée :

Ils en ont fait bouillir de l'eau,  
et ont trouvé que c'est une saline  
qui fait de très-beau et très-bon sel.

Les Sauvages qui fuïoient cette eau,  
et la prenoient pour un poison,  
trouvèrent admirable cette façon  
de faire du sel d'une chose si méchante,  
et tiennent cela pour un miracle des François.

Ce n'est pas un miracle,  
mais ce sera un trésor pour les François,  
qui doivent y aller habiter.

(*Corr.*, p. 544)

**je perds pied  
le long des sources  
imaginée**

**recueille-moi  
au bout des mers**

**et que je retourne vers les bois  
réclamant mes aubes qui se réveillent**

4 octobre 1658

Cette femme [l'Huronne] quoique foible et délicate  
se dégagea de ses mains,  
et prit sa course dans les bois,  
en sorte que ne la pouvant suivre  
il [l'Hiroquois] fut contraint de l'abandonner.

Il se rembarque avec sa compagnie et elle cependant  
demeura perdue  
dans cette immense forest  
où jamais homme n'a habité,  
mais seulement toute sorte  
de bêtes sauvages.

Elle fut bien trente jours  
sans manger autre chose que  
des racines d'herbes sauvages.

Enfin se voiant  
à deux doigts de la mort,  
elle se traîna le mieux qu'elle put  
sur une roche  
au bord de l'eau  
s'abandonnant  
à la providence de Dieu.

Comme c'est une personne d'oraison et de vertu,

elle s'entretenoit sur la roche avec Dieu  
en attendant la disposition de sa volonté.

Mais ce divin Père des abandonnez  
qui ne la vouloit pas perdre,  
permit que de quelques canots  
que le R. Père Duperron conduisoit aux Hiroquois,  
on apperçut quelque chose  
remuer sur la roche :  
Il y voulut aller,  
mais il fut prévenu par un Hiroquois  
qui la mit dans son canot,  
disant qu'elle étoit sa captive.

Elle ne fut pas néanmoins long-temps en son pouvoir,  
parce que le R. Père la rachetta,  
et après l'avoir fortifiée  
il luy donna  
la liberté.

(*Corr.*, p. 605)

montant vertement  
au-dessus des lunes  
penchées vers moi  
je m'éloigne là  
où la meute de loups  
berce ma voix

une ébauche de fugue  
se fera entendre

4 octobre 1658

L'une des deux [Algonquines prisonnières des Hiroquois]  
fut si courageuse  
qu'elle perça  
le ventre de son Hiroquois  
de son couteau.

Ses compagnons en furent si effrayez  
qu'ils laissèrent  
armes, bagage,  
les femmes  
et les enfans  
qu'ils tenoient  
et s'enfuirent.  
(*Corr.*, p. 604)

à pleins poumons  
je contourne et fuis les tranchées de sang  
obstruant ma route

j'en sortirai vivante  
mes souffles plantés au cœur  
de mon corps d'écorce  
sautant la clôture

12 novembre 1666

Ils [les hommes de l'armée française] ont marché  
par des chemins des plus difficiles  
qu'on se puisse imaginer :  
parce qu'il y faut passer à gué  
plusieurs rivières,  
et faire de longs chemins  
par des sentiers  
qui n'ont pas plus d'une planche de large  
pleins de souches,  
de racines  
et de concavitez très-dangereuses.

Il y a cent cinquante lieues  
de Québec aux Forts qu'on a fait  
sur la rivière des Hiroquois.

Ce chemin est assez facile,  
parce que l'on peut y aller  
en canot et en chaloupe,  
y aiant peu de portages;  
mais passer au delà,  
c'est une merveille  
que l'on en puisse venir à bout  
parce qu'il faut porter les vivres,  
les armes,  
le bagage



et toutes les autres nécessitez sur le dos.

[...]

[...] il fallut faire  
beaucoup de chemin  
par des montagnes  
et des vallées,  
et ensuite passer  
un grand Lac,  
à la faveur  
de plusieurs Cayeux  
que l'on fit.  
(*Corr.*, p. 772-773)

**longeant la rivière  
je soulève la vie sur mes épaules**

**à l'horizon de mes pas  
n'y trouve qu'une souche  
plus grande que moi**

12 octobre 1655

Une femme Algonguine  
aïant été enlevée par les Hiroquois  
avec toute sa famille,  
son mari qui étoit étroitement lié de toutes parts,  
lui dit que si elle vouloit  
elle les pouvoit sauver tous.

Elle entendit bien ce que cela vouloit dire, c'est pourquoi  
elle prit son temps pour se saisir  
d'une hache,  
et avec un courage non pareil  
elle fend la tête au Capitaine,  
coupe le col à un autre,  
et fit tellement la furieuse  
qu'elle mit tous les autres en fuite :  
Elle délie son mari et les enfans  
et se retirent tous  
sans aucun mal  
en un lieu d'assurance.  
(*Corr.*, p. 563)

**douée pour les paupières ouvertes  
et les lèvres relevées  
j'aurai cette joyeuse outrance  
de délier  
mes mères et mes terres  
mes songes et mes doutes**

**ils me laisseront aller seule  
en marge  
d'espaces familiers  
libre de temps et d'ancrage**

16 octobre 1666

[...]

nos soldats François sont si fervans  
qu'ils ne craignent rien,  
et il n'y a rien qu'ils ne fassent  
et qu'ils n'entreprennent.

Ils ont entrepris de porter des canons sur leur dos  
dans des sauts et partages (*sic*) fort difficiles :

Ils ont porté même des chaloupes  
qui est une chose inouïe.

[...]

Nos nouveaux Chrétiens Sauvages  
suivent l'armée Française  
avec tous nos jeunes François-Canadois  
qui sont très-vaillans,  
et qui courent dans les bois  
comme des Sauvages.

(*Corr.*, p. 768)

je m'agrippe au vent du pays  
il me lâchera en plein bois  
pour que s'éveille mon espérance

après mes décampements  
vers je ne sais où  
je m'endormirai  
fin de lumière accrochée aux pieds

14-27 Septembre 1645

[...]

la paix fut conclue,  
à condition que les Hiroquois ne feroient aucun acte d'hostilité  
envers les Hurons,  
et qu'ils mettroient la hache bas  
jusqu'à ce que les anciens Hurons,  
qui n'étoient pas présens aux trois Rivières,  
eussent parlé.

Voici l'ordre qui fut gardé  
dans les présens de Monsieur le Gouverneur présentez par Coûture,  
qui harangua en Hiroquois,  
et qui fit de sa part les gestes  
et les façons de cette Nation  
pour correspondre à celles de l'Ambassadeur.

Le premier présent.  
Voilà pour remercier  
celui qui a fait le Ciel et la terre,  
de ce qu'il est par tout,  
et de ce qu'il nous voit  
jusques dans nos coeurs;  
et de ce qu'à présent  
il unit les esprits de tous les peuples.

[...]

Le 5.

Pour rendre la Rivière facile,  
pour affermir le lac,  
et pour faire un chemin aisé,  
afin qu'on puisse voir la fumée des feux  
des François et des Algonquins.

Le 6.

Pour attirer les canots des Hiroquois Agnirognons  
à nous venir voir,  
pour manger avec nous,  
pour pêcher en nos Rivières  
des Barbues,  
Esturgeons  
et Castors,  
et chasser dans nos forests  
des Orignaux.  
(*Corr.*, p. 258)



**des instants chargés  
d'effluves de fauves  
guettent nos gestes humains**

**dans l'offrande absolue des bêtes  
se recueillant dans une élévation de leurs peaux  
nous dormirons sur leurs terres  
ouvrant une brèche sous nos pas perdus**

## D'errance et de Nord

27 août 1670

Il y a quelque temps qu'un François de notre Touraine  
nommé des Groseillers  
se maria en ce país;  
et n'y faisant pas une grande fortune,  
il lui prit une fantaisie  
d'aller en la nouvelle Angleterre,  
pour tâcher d'y en faire une meilleure.  
Il y faisoit l'homme d'esprit,  
comme en effet il en a beaucoup.  
Il fit espérer aux Anglois qu'il trouveroit  
le passage de la Mer du Nord.  
Dans cette espérance on l'équipa  
pour l'envoier en Angleterre,  
où on lui donna un vaisseau avec des gens,  
et tout ce qui étoit nécessaire à la navigation.  
Avec ces avantages  
il se met en Mer,  
où au lieu de prendre la route  
que les autres avoient coutume de prendre,  
et où ils avoient travaillé en vain,  
il alla à contrevent,  
et a si bien cherché  
qu'il a trouvé  
la grande Baie du Nord.  
(*Corr.*, p. 874)

**étendre l'horizon sur ma peau**

**voyager dans l'entendement d'un vent  
contraire à vos vies de ferraille  
froides de n'avoir jamais hasardé les jours**

**remonter le cours des fleuves  
à coups de lunes et de bras confus**

**j'entends la voix musclée des nordets  
entre peine et partance nouvelle**

Septembre-novembre 1671

Il y a plusieurs années qu'on  
cherche un passage par terre  
pour aller à la grande Baye du Nord.

L'on avoit tenté diverses routes,  
mais en vain,  
parce qu'on y voioit  
les grandes montagnes du Nord,  
qui en fermoient les avenues.  
(*Corr.*, p. 941).

**mes pensées boréales  
se mêlent aux horizons sans visage**

**viens me chercher  
au coin de mes vies grimant les montagnes  
je tombe  
et trouve le froissement de ce qui n'existe pas**

Septembre-novembre 1671

L'on vient d'apprendre que quelques-uns de ceux  
qui sont en route  
pour la grande Baie du Nord  
ont rebroussé chemin  
pour apporter la nouvelle que des Sauvages,  
dont ils ont fait rencontre,  
les ont assurez qu'il y étoit arrivé  
deux grands vaisseaux,  
et trois Pinaces d'Angleterre,  
à dessein de s'emparer  
du port et du païs;  
que les deux vaisseaux s'en sont retournez chargez de peltrie,  
et que les Pinaces y vont hiverner.

[...]

Si l'on y eût envoyé de France,  
comme l'on en étoit averti,  
cette perte ne seroit pas arrivée.  
Ceux qui sont partis d'ici pour cette découverte,  
ne laisseront peut-être pas  
d'y planter la Croix  
avec les Fleurs de Lys  
à la face des Anglois.

(*Corr.*, p. 944)

comme une louve en cage  
je ne ferai pas semblant  
d'appeler ma fuite vers autre chose  
que vos terres habitées

vous n'approcherez plus  
mes latitudes escortant mes virées  
à la rencontre d'un nord magnétique  
m'éloignant de vous



27 septembre 1670

L'on a sçeu qu'à dix journées au dela de ceux-ci [des Outagamis],

il y a un païs où il fait six mois de nuit,

sçavoir trois mois de nuit

toute noire et sans aucun jour,

et trois mois d'un jour

sombre comme le crépuscule.

Le païs est habité,

quoi que presque toujours

couvert de neige très-profonde,

et il n'y a qu'un petit intervalle de temps,

où l'on voit la terre.

Il n'y a pas un seul arbre,

et les prairies n'ont pas l'herbe

plus longue que le doigt.

Les Habitans vivent de Cerfs,

de Castors, et d'Asnes sauvages,

et comme ils n'ont point de bois,

ils font du feu

avec les os,

les peaux,

et le poil des bêtes

qu'ils tuent.

(*Corr.*, p. 902)

**rejoindre le Nord de mes empreintes**

**déarrassée de mon nom  
je marcherai avec les bêtes  
dépouillée de mes plaies  
je hurlerai**

## D'errance et de fleuve

29 septembre 1642

Comme le grand fleuve de saint Laurent  
a été cette année  
tout plein de glace,  
il a servi de pont à nos Sauvages,  
et ils y marchoient  
comme sur une belle plaine.

(*Corr.*, p.160)

**je marche sur les os du fleuve  
retenant mon souffle**

**le moment n'est pas venu  
de quitter mes amarres**

**il fera jour**

**alors**

**je plongerai au fond de son lit  
et cueillerai les restes de mon corps**

20 octobre 1665

[...] le Vice-Amiral de la flotte du Roy  
où étoient nos plus considérables réponses,  
et les papiers de nos plus importantes affaires,  
a fait naufrage  
à deux cens lieues d'ici.

Ce que nous sçavons de certain de cet accident,  
est qu'il n'étoit pas encore hors des terres,  
qu'il s'est brisé sur des roches.

[...]

Tous se sont retirez sur les monts de notre Dame  
qui est le lieu le plus stérile,  
et le plus froid de l'Amérique,  
n'ayant que pour douze jours de vivres  
qu'ils avoient sauvez du débris.

Monsieur de Tracy a ordonné à trois vaisseaux du Roy  
qui sont partis de prendre tout ce monde en passant,  
ou au cas qu'ils ne puissent aborder,  
et qu'on soit contraint de les laisser hiverner sur les roches  
de leur envoyer des vivres pour huit mois.

[...]

Nous avons été affligez de cet accident,  
mais nous n'en avons pas été surpris;  
parce que depuis que nous sommes en ce païs,  
l'on n'avoit point encore veu

de si grandes tempêtes sur la mer  
ni dans le grand fleuve que cette année.  
Les douze vaisseaux qui sont arrivez, ont pensé périr.  
Le treizième qui étoit la frégate de Monsieur de Tracy  
a coulé à fond à l'entrée du fleuve où on l'avoit veue.

(*Corr.*, p. 758)

**les rideaux fermés  
j'entends la tempête levant l'ancre**

**ouvre-nous les yeux  
dérivons ensemble au large des eaux  
où la joie répand sa chair  
où nos ailes resteront ouvertes  
et pleines d'éternité**



9 novembre 1671

Voicy  
la dernière [lettre]  
qui va partir,  
après quoy  
nous ne verrons plus  
que des glaces  
sur nostre mer douce [le Saint-Laurent]  
jusques au mois d'april  
ou may.  
(*Corr.*, p.946)

**tu me barricades en moi  
bien ancrée  
dans les eaux grandes du fleuve  
l'encre bleue  
amarrée au bout des mains**

**debout sur les ondes  
voir l'autre continent**

## D'errance et de froid

24 août 1643

Une femme fort âgée qui se nomme  
Angélique  
a fait cette année l'office d'Apôtre  
aux Attikamek  
tant pour les fortifier en la foy,  
et pour apprendre les prières  
à ceux qui ne les sçavoient pas  
et empescher que ceux qui les sçavoient  
ne les oubliassent.

Je vous laisse à penser quelle peine  
cette femme âgée de près de soixante ans a eue  
d'aller en un païs  
si éloigné  
au fort du froid  
et des nèges du mois de Février,  
traversant des bois immenses  
et rempant par des rochers affreux.  
(*Corr.*, p. 181)

le froid me traîne  
le long des silences  
engourdit mon sang-froid  
et mes bouts de vie

tu entendras mes os frappant le sol

s'observant dans les glaces  
mes yeux verront bien ma gêne  
de ne plus exister

1<sup>er</sup> septembre 1670

Tous les hivers  
sont fort froids en ce païs,  
mais ce dernier l'a été extraordinairement,  
tant pour sa rigueur  
que pour sa longueur,  
et nous n'en avons point encore expérimenté un plus rude.

Tous nos conduits d'eaux ont gelé,  
et nos sources ont tari,  
ce qui ne nous a pas donné peu d'exercice.

Au commencement nous faisons  
fondre la neige pour avoir de l'eau,  
tant pour nous que pour nos bestiaux;  
mais il en falloit une si grande quantité que nous n'y pouvions suffire.

Il nous a donc fallu résoudre d'en envoyer quérir  
au fleuve avec nos bœufs  
qui en ont été presque ruinez à cause de la montagne  
qui est fort droite et glissante.

Il y avoit encore de la glace dans notre jardin au mois de Juin :  
nos arbres et nos entes qui étoient de fruits exquis en sont morts.

Tout le païs a fait la même perte,  
et particulièrement les Mères hospitalières  
qui avoient un verger des plus beaux qu'on pourroit voir en France.

(*Corr.*, p.877)

**je borderai mes glaciels  
avant la nuit**

**le son aigu des glaces  
retentira  
en marge des continents**

**il me faudra vider mes eaux  
des sources immobiles**

**au matin  
les bouscueils me réveilleront  
et c'est ici qu'émergera ma mise au monde  
vêtue de bleu**

23 octobre 1651

Nous n'osions plus attendre les navires  
lors qu'ils sont arrivez  
et l'on craint beaucoup  
leur retour  
à cause qu'ils partent  
dans une saison avancée et  
en danger  
d'être brisez  
parmi les glaces.  
(*Corr.*, p.430)



**un seul geste suffira**

**une volée d'éclats signalera  
mes départs un chaos  
sans finalité**

**je partirai  
pleines voiles sur le Chemin du Roy**

**aux matines  
je sonnerai au bercail de passage**

**j'y resterai un peu  
plus près de moi**

26 août 1644

Nostre cheminée est au bout du dortoir  
pour eschauffer le courroir  
et les celles dont les séparations  
ne sont que de bois de pin.  
L'on n'y pourroit eschauffé autrement,  
car ne croyez-pas qu'on puisse estre longtemps en sa celle  
l'hiver sans se chauffer.  
Ce seroit un grand excez d'y demeurer une heure,  
encore faut-il avoir  
les mains cachées  
et estre bien couvert.  
[...]  
L'on met 5 ou 6 busches à la fois,  
car on ne brusle que du gros bois,  
et avec cela, on se chauffe d'un costé et de l'autre,  
on meurt de froid.  
(*Corr.*, p.219-220)

**jette-moi dans le feu  
sacré**

**accoudée près de mes cendres  
j'assisterai à ma naissance**

29 août-10 septembre 1646

Notre plus grande moisson  
c'est l'Hiver,  
que les Sauvages allant à leurs chasses de six mois,  
nous laissent leurs filles  
pour les instruire.

Ce temps nous est précieux,  
car comme l'Été  
les enfans ne peuvent quitter  
leurs mères,  
ni les mères  
leurs enfans,  
et qu'elles se servent d'eux  
dans leurs champs de bled d'Inde,  
et à passer leurs peaux de Castor,  
nous n'en avons pas un si grand nombre.  
(*Corr.*, p. 286)

**je t'ai appelée longtemps  
du fond des bois  
de toutes les saisons  
ninghe<sup>174</sup>  
drapée de broderie  
et de louve**

**tu ne m'as pas reconnue  
et pourtant**

**je lèche mes blessures  
me tais  
et me terre au fond de tes bois**

**ninghe  
ne viens plus me chercher**

---

<sup>174</sup> Signifie ô ma mère en algonquin. Diane Daviault, *L'algonquin au XVII<sup>e</sup> siècle : une édition critique, analysée et commentée de la grammaire algonquine du Père Louis Nicolas*, Québec, Presses de l'Université du Québec, 1994, p. 382.

21 octobre 1669

Le vaisseau unique  
qui est retenu  
par force à notre port  
doit lever l'ancre  
Samedi prochain,  
ou Lundi au plus tard;  
autrement il seroit contraint  
d'hiverner ici :  
La terre est déjà  
couverte de nège,  
et le froid fort aigu,  
et capable de geler  
les cordages.  
(*Corr.*, p. 867)

**ne va pas croire  
que tu m'as écrouée  
au creux des froids**

**à cette heure fixe  
je me débattrai  
retrouvant le large**

**longitude éphémère**

**et me défaire des enclaves  
durcies  
que je fracasse de mes yeux**

25 juin 1660

L'hiver  
a été cette année extraordinaire,  
en sorte que personne  
n'en avoit jamais veu un semblable  
tant en sa rigueur  
qu'en sa longueur.

Nous ne pouvions échauffer,  
nos habits nous sembloient légers  
comme des plumes,  
quelques-unes de nous  
étoient abandonnées  
à mourir  
de froid [...].  
(*Corr.*, p. 627-628)



**cette nuit trop claire  
accueille mes blanches pages  
gelées entre mes songes**

**le vent dérive  
très doux  
sous la fenêtre des enfants**

**poser mes mots  
sur la table  
ouvrir la fenêtre  
sortir la tête  
et ne plus rien écrire**

13 septembre 1640

L'hiver dernier  
une vieille femme  
qui nous avoit amené une Séminariste,  
demeura dans la rigueur  
d'un grand froid  
dans la nège  
à quatre lieues d'ici.

Le R. Père le jeune le sceut,  
et prenant avec lui un bon Frère et un Sauvage,  
l'alla chercher  
pour l'aider à bien mourir  
ou pour l'amener à l'Hôtel-Dieu.

Ils passèrent la nuit dehors  
ensevelis dans la nège  
durant un froid si terrible  
que le serviteur de Monsieur de Piseaux  
qui traversoit un chemin  
en mourut.

Ils trouvèrent cette femme avec encore assez de force  
pour être transportée jusques à Québec.

Ils la traînèrent  
sur une écorce  
avec des peines incroyables.  
(*Corr.*, p. 119)

**je glisse sous  
mon corps rigide  
stoïque mouvement**

**je m'allonge  
sur une traîne sauvage  
qui conduira nos corps au loin**

**je fuirai ces deux êtres  
que je ne reconnais pas**

4 octobre 1668

Remarquez, s'il vous plaît,  
que jamais ce grand Lac ou Fleuve  
n'avoit porté de batteau,  
à cause des sauts  
et rapides d'eau  
qui s'y rencontrent,  
et même pour le traverser,  
il falloit porter  
les canots et le bagage  
avec beaucoup de peine.

Il survint encore un nouvel accident,  
sçavoir que le Lac  
commençoit  
à glacer.

Cependant les batteaux de nos fugitifs  
vogoient  
avec une vitesse nonpareille  
parmi tous ces périls  
et entre les bans de glace  
qu'ils avoient des deux côtes;  
Ils se suivoient tous en queue,  
parce que la rivière  
étant prise,

il falloit suivre le premier  
qui ouvroit le chemin.

Enfin par un secours de Dieu que l'on estime miraculeux,  
ils se sont rendus  
en dix jours de temps  
à Mont-Réal,  
qui est une très-grande diligence,  
sans qu'il leur soit arrivé aucun accident,  
soit de la part des Hiroquois,  
soit du côté  
des glaces,  
et des autres dangers  
de la navigation.  
(*Corr.*, p.603)

mes ailes  
se déploient  
défient  
l'équilibre  
vacillent  
à l'envers  
de l'espace  
glissent  
sur les glaces

me dépassent  
et m'entraînent  
au-devant de moi

29 août-10 septembre 1646

Il [le Père de Nouë] s'exposa  
au hazard pour aller  
depuis les trois Rivières,  
jusqu'à Richelieu  
sur le grand Fleuve  
gelé et glacé [...].

Il partit des trois Rivières  
le 30 de Janvier  
accompagné  
d'un Huron et de deux François.

Le premier giste fut à six lieues des trois Rivières  
dans le lac de saint Pierre  
du côté du Nord.

Il marchoit  
à la faveur de la Lune,  
tirant du côté du Nord,  
de cap en cap  
lorsque le Ciel commença à se couvrir,  
et la neige  
à tomber en telle abondance,  
qu'elle lui ôta la vue de l'Isle.



Les deux Soldats qu'il avoit laissez derrière  
ne partirent que trois heures après lui,  
et cheminèrent encore  
plus de deux heures de nuit  
avec autant de crainte que de difficulté,  
parce qu'ils étoient nouveaux dans le pais,  
et qu'ils ne pouvoient marcher  
avec des raquettes sur la neige;  
où de plus ils ne voioient point les vestiges du Père.

L'un d'eux, qui avoit déjà fait le chemin de Richelieu,  
s'avisa de se servir d'une boussole  
pour gagner le milieu du Lac,  
et tirer droit aux Isles avec son compagnon et le Huron.

[...]

Il prit avec lui deux Hurons qui le suivirent  
courageusement et heureusement,  
car ils reconnurent les vestiges  
des raquettes huronnes, dont le Père se servoit,  
et suivirent cette piste vers le Nord  
toujours dans le Lac et dans les Isles.

[...]

Il est à croire que la neige et la brune  
lui avoient ôté la veue de l'habitation,  
ou que sa grande foiblesse causée par les travaux du voiage  
qu'il avoit fait sur des raquettes,  
ne lui avoient pas permis de reconnaître le lieu où il étoit.

Quoiqu'il en soit, [...] à trois lieues de là  
tirant au haut de la rivière,  
son corps fut trouvé mort  
à genoux sur la terre  
dans une fosse  
entourée de neige [...].  
(*Corr.*, p. 282-283)

**je marche sur mon âme épuisée**

**elle m'enterrera  
près des lacs et des neiges  
déposera sur moi  
la vie et les vents**

## **D'errance et de ciel**

3 septembre 1640

On ne croiroit pas les dépenses  
qu'il nous a fallu faire  
dans cette petite Maison,  
quoiqu'elle soit  
si pauvre  
que nous voions  
par le plancher  
reluire les estoiles  
durant la nuit,  
et qu'à peine y peut-on tenir  
une chandelle allumée  
à cause du vent.  
(*Corr.*, p.98)

**je marche sur les étoiles  
dans un coin de la maison  
chemin de travers où j'apprends  
à défier la constance des gestes**

**ouvrir la porte à l'instant  
où l'heure m'indiquera  
de partir  
dans la juste résonance  
de mes jours**

28 juillet 1665

[...] le dix-huit de Décembre de l'année dernière  
il parut une Comète à Québec  
environ la minuit,  
laquelle parut jusques à six heures du matin,  
et continua quelque temps.

L'Etoile  
ou la tête de ce Méthéore  
paroissoit carrée,  
sa queue étoit comme des raïons,  
qui par saillies  
sembloient jeter des influences.

Ces raïons étoient tournez  
du côté de la terre  
entre le Nord  
et le Nord-Ouest.

Elle montoit encore,  
et venant du côté du Sud,  
elle portoit sa queue à côté d'elle.

On a remarqué qu'un matin  
on lui vit porter sa queue  
du côté du Sud,  
puis elle sembla  
tomber à terre,

et ses raïons  
tournez vers le Ciel :

Depuis ce temps-là elle n'a plus paru.

Le même jour  
le Soleil a paru en se levant  
entouré d'un Iris  
avec ses couleurs ordinaires :  
Et une vapeur noire  
sortit du Soleil,  
et de cette vapeur  
un bouton de feu.

Le vingtième de Décembre  
sur les trois heures après midi,  
l'on vit paroître trois Soleils  
éloignez les uns des autres  
d'environ un quart de lieue,  
ils ont duré environ une demi-heure,  
puis ils sont venus se rejoindre  
au Soleil ordinaire.

(*Corr.*, p. 741)



**les lacets  
de mes souliers  
se défont  
petit à petit**

**j'avance  
et monte  
au-delà du ciel**

**petit à petit  
pieds nus**

**et je chute  
au-delà des mondes**

Septembre 1661

Depuis le départ des vaisseaux de 1660

il a paru au Ciel des signes  
qui ont épouvanté bien du monde.

L'on a veu une Comète,  
dont les verges étoient pointées  
du côté de la terre.

Elle paroissoit  
sur les deux à trois heures du matin,

et disparoissoit  
sur les six à sept heures  
à cause du jour.

L'on a veu en l'air  
un homme en feu,  
et enveloppé de feu.

L'on y a veu encore  
un canot de feu,  
et une grande couronne  
aussi de feu  
du côté de Mont-Réal.

L'on a entendu  
dans l'Isle d'Orléans  
un enfant crier

dans le ventre  
de sa mère.

De plus l'on a entendu  
en l'air  
des voix confuses  
de femmes  
et d'enfans  
avec des cris  
lamentables.

Dans une autre rencontre  
l'on entendit en l'air  
une voix tonante  
et horrible.

Tous ces accidens ont donné  
de l'effroi  
au point que vous pouvez penser.  
(*Corr.*, p. 667)

**je prendrai la fuite  
dans le sein des cieux rouges**

**j'aboierai des mots souverains**

**des voix de braise me rejoindront  
dans le ventre de mes mères**

1<sup>er</sup> septembre 1663

Le vaisseau  
qui lève l'ancre  
me presse  
extraordinairement,  
c'est pourquoy il me faut finir.

Voilà une Éclipse de Soleil  
qui commence,  
il est entre midi et une heure  
si elle paroît en vos quartiers  
ce doit être sur les sept heures du matin,  
je ne vous en puis dire l'issue,  
car il me faut  
fermer ma lettre.  
(*Corr.*, p.705)

arriver de nulle part  
dessiner un voile  
le long des jours lents

assoupir mes yeux  
pour quelque temps  
tromper les nuits

arpenter mes rêves  
qui s'inclineront devant les aubes

et l'ailleurs s'imposera  
à la première lueur

22 octobre 1649

On tombe,  
on se relève :  
c'est comme si vous disiez,  
qu'il s'élève  
de petites nuées  
sur le Soleil  
qui font de demi-ombres,  
qui passent  
et repassent vite.  
En tombant  
on se relève [...].  
(*Corr.*, p. 373)

je prends ta plume  
pour t'écrire  
à demi-mot  
tout ce que je ne sais pas sur la terre

la lune se posera  
entre nos mains

la soulevant à bout de bras  
en offrande à nos vies  
elle éclairera des instants  
de béatitude et de brume



## D'errance et de terres

18 octobre 1667

Il est venu cette année 92. Filles de France  
qui sont déjà mariées  
pour la plupart à des Soldats,  
et à des gens de travail,  
à qui l'on donne  
une habitation et des vivres  
pour huit mois,  
afin qu'ils puissent défricher des terres  
pour s'entretenir.

Il est aussi venu un grand nombre d'hommes au dépens du Roi,  
qui veut que ce país se peuple.

Sa Majesté a encore envoyé des  
chevaux, quevales,  
chèvres, moutons,  
afin de pourvoir le país de troupeaux  
et d'animaux domestiques.

On nous a donné pour notre part  
deux belles quevales et un cheval  
tant pour la charrue que pour le charrois.

On dit que les troupes s'en retourneront l'an prochain,  
mais il y a apparence que la plus grande partie restera ici,  
comme habitans,  
y trouvant des terres  
qu'ils n'auoient peut-être pas  
dans leur país.

(*Corr.*, p. 787)

**lorsque les terres auront épuisé mes vies  
que les pays très hauts n'entendront plus mes échos**

**il y aura à peine mon corps  
presque humain**

**il se détachera des mémoires  
des terres et des champs**

12 octobre 1655

L'on a fait avec liberté la récolte des grains,  
on a fauché les prez,  
et on a fait la pêche de l'anguille,  
ce qui a causé une joie universelle à tout le païs.

De plus un second vaisseau est arrivé,  
et nous a apporté nos autres nécessitez.

En tout cela nous voions  
une providence admirable  
sur nous tous,  
qui nous fait  
revivre,  
lors que nous pensions être  
au tombeau.  
(*Corr.*, p. 564)

**dénouer les arbres**

**remuer les ombres  
riant derrière nous**

**bêcher le ciel  
à chaque instant**

**je respire un peu mieux**

**ébranler la mort  
déjà partie**

Octobre 1669

Je reviens encore à Monsieur Talon :

Si Dieu le fait arriver  
heureusement au port,  
il trouvera de nouveaux moïens  
d'enrichir le pais.

L'on a découvert  
une belle mine de plomb ou d'étain  
à quarante lieues au delà de Mont-Réal,  
avec une mine d'ardoise,  
et une autre de charbon de terre.

(*Corr.*, p. 865)

**les enfants ont jeté leur crayon  
par la fenêtre  
sauté la clôture  
creusé le ciel**

**renversé tout sur leurs passages  
univers et envers de l'espace**

**s'élancent contre les murailles  
de vents et de lumières**

**sautent plus loin que leur âme**

**disparaissent**

**et moi  
je les cherche encore**

6 novembre 1662

Il [Monsieur de Monts] a pris possession  
en chemin du fort de Plaisance aux  
terres neuves,  
où il y a pêcherie de mourues  
dans un détour à six cens lieues de France,  
et dont les Anglois ou Hollandois se vouloient rendre les Maîtres.

[...]

Depuis ce lieu là il a considéré  
les terres,  
les montagnes,  
les fleuves,  
les rivages  
et leurs avenues.

Il est venu à Québec  
dont il a visité les ports  
et les environs de l'habitation.

A la faveur d'un vent Nordest,  
il est monté en un jour aux trois Rivières,  
où il a établi pour Gouverneur Monsieur Boucher  
qui avoit déjà commandé en ce lieu.

[...]

Après que ce Gentilhomme a examiné toutes choses,  
il est tombé d'accord



de tout ce que Monsieur le Gouverneur avoit mandé au Roy,  
et que Monsieur Boucher lui avoit confirmé de bouche,  
que l'on peut faire en ce païs  
un Roiaume plus grand et plus beau  
que celui de France.

Je m'en rapporte; mais c'est le sentiment  
de ceux qui disent s'y connoître.

Il y a des mines en plusieurs endroits,  
les terres y sont fort bonnes,  
il y a sur tout un grand nombre  
d'enfans.

(*Corr.*, p. 683-684)

**lorsque mes mains auront plongé  
dans toutes les terres du monde  
m'attendra mon enfant  
qui me bercera**

**il n'y aura plus d'escales**

**qu'une tendresse absolue**

**mes voyages se lèveront  
pressés de me déposer  
au commencement des temps**

Octobre 1668

Il vient à Mont-Réal  
des melons  
aussi bons que les meilleurs de France :  
il n'en vient que rarement ici,  
parce que nous ne sommes pas tant au Sud.

Il y a aussi une certaine engeance qu'on appelle  
des melons d'eau,  
qui sont faits  
comme des citrouilles,  
ils se mangent  
comme les melons,  
les uns les salent, les autres les sucent;  
on les trouve excellens, et ils ne sont point mal-faisans.

Les autres plantes potagères  
et les léguminages sont comme en France.

L'on en fait la récolte  
comme du bled  
pour en user tout l'Hiver  
jusques à la fin de Mai,  
que les jardins sont couverts de neige.

(*Corr.*, p. 832-833)

**il y avait un ballon  
à côté de moi  
et les fruits roulant  
au bas de la côte**

**il y avait la terre  
autour du soleil**

**il y avait la vie  
défroissée**

12 novembre 1666

C'est une chose merveilleuse d'entendre parler  
de la beauté  
et de la bonté  
de ce païs-là [pays des Agniers].

Il y a une très-grande étendue  
toute défrichée,  
on y voit de très-belles prairies  
où l'herbe croît  
haute comme des hommes,  
les cannes ou tuyaux de bled d'inde sont de dix,  
de douze et de treize pieds de hauteur,  
les épics ont une grande coudée,  
et il y a à chaque épïc plus de quatre cens grains.

Les citrouilles  
qui valent les pommes de rainètes de France,  
et qui en ont le goût,  
et les faisoles  
y croissent à foison.

(*Corr.*, p.775)

**poussés par les vents  
les tissus de ma peau s'envolent**

**face aux champs les regardant voler  
je leur souffle du temps**

**ils sont cendres et lumière  
à la mesure du monde**

12-30 août 1663

Vous me demandez  
des graines et des oignons de fleurs  
de ce país :

Nous en faisons venir de France  
pour notre Jardin  
n'y en aiant pas ici  
de fort rares  
ni de fort belles.

Tout y est sauvage,  
les fleurs  
aussi-bien que les hommes.

(*Corr.*, p. 501)

**les sèves coulent et me gardent  
au pied d'espaces incertains**

**inou<sup>175</sup>  
une terre  
nos errances  
inou**

**dans les entrailles des bois  
je descendrai mille ans de vie  
en espérance  
de vivre sauvage**

---

<sup>175</sup> Signifie *cela est ainsi* en algonquin. Diane Daviault, *L'algonquin au XVII<sup>e</sup> siècle : une édition critique, analysée et commentée de la grammaire algonquine du Père Louis Nicolas*, Québec, Presses de l'Université du Québec, 1994, p. 522.



1<sup>er</sup> septembre 1652

Lors qu'on entend dire  
que quelque malheur est arrivé de la part des Hiroquois,  
comme il en est survenu un bien grand depuis un mois,  
chacun s'en veut aller en France ;  
et au même temps  
on se marie,  
on bâtit,  
le païs se multiplie,  
les terres se défrichent,  
et tout le monde pense à s'établir.  
(*Corr.*, p. 477)

**nous ramasserons nos désirs en friche  
dans un désordre qui aura la douleur de nos mains**

**je serai déjà loin  
à genoux  
au jardin des béances  
à ne plus regarder nos fragments de terre**

1<sup>er</sup> octobre 1669

[...] je vous diray qu'il y a plus de 30 ans  
que nous sommes établie à Québec,  
qui est le port  
où abordent les navires de France.

Lorsque nous y sommes venue,  
il n'y avoit que 5 ou 6 petites maisons tout au plus;  
tout le pays estoit  
de grandes forêts  
plaines de haliers.

Maintenant, Québec est une ville  
et, au delà et environs,  
cantonnez de bourgs et de vilages  
en l'estandue  
de plus de 100 lieux.  
(*Corr.*, p. 852)

**des maisons couvertes de lys et de rêves**

**mais l'espace se répand dans nos songes**

**nous ne voulons que le vaste de nos jours**

**sauter la clôture**

**jouer avec des battements d'ailes et de laine**

**nous appartenons à ce qui s'évanouira sous nos pieds**

**dans la boue et la glaise**

29 juillet - 19 octobre 1667

Me voyant réduite à cet état,  
j'estimois que l'on me donneroit  
du repos  
et que l'on mettroit  
la charge  
sur des épaules  
plus fortes  
que les miennes,  
qui panchent  
si fort  
vers la terre.  
(*Corr.*, p. 794)

**par quel espace rentrer chez moi**

**ne pas retourner  
là où je ne m'attends plus**

**ne pas retrouver la vie  
mise en terre par mes mains**

**par quel espace m'enfuir  
vers l'éternelle clarté  
de ma genèse**

22 octobre 1649

L'âme a un langage court,  
mais qui la nourrit merveilleusement,  
comme si elle disoit :  
mon Dieu, vous soiez béni.  
Ce mot, Dieu, dit plus en l'âme  
qu'on ne peut exprimer.  
O ma vie, O mon tout, O mon amour !  
à mesure que la respiration naturelle se fait,  
cette aspiration surnaturelle  
continue [...].  
L'âme fait plus de chemin  
en un jour  
dans cette disposition,  
qu'elle ne feroit en tout autre  
dans un mois.  
(*Corr.*, p. 375-376)

**la porte était ouverte  
grande  
je suis sortie au petit matin  
plus rien sur la route**

**je mettrai mon sac sur le dos  
pour vivre debout  
sur la terre de mes souffles**



16 septembre 1661

Il est à croire que nous [Marie et son fils] nous verrons  
plutôt en l'autre monde  
qu'en celui-cy.

Dieu néanmoins a des voyes  
qui nous sont inconnues,  
sur tout dans un pais  
flotant et incertain  
comme celui-cy,  
où naturellement parlant,  
il n'y a pas plus d'assurance  
qu'aux feuilles des arbres  
quand elles sont agitées du vent.

(*Corr.*, p. 659)

**il y a nos silences fatigués  
et les terres absentes**

**les pays de nos vies  
et nos voyages si lents**

**il y a l'espace de mon front  
où mes tempes bondissent  
attendant ta parole**

4 septembre 1640

Ni-Misens,

Cri 8 ek 8 asa 8 apicha entaien aiega eapitch

Khisadkihirari 8 i Khi 8 a pamiir,

s 8 uga 8 iechimir.

Ni-Misens, mi 8 itch Kasasadkihatch

Dieu, Kihisadkihir<sup>176</sup>.

(*Corr.*, p. 108)

---

<sup>176</sup> À la suite de cet extrait, Marie Guyart fait elle-même la traduction de la langue huronne au français : « Ma Sœur encore que vous soiez bien loin, néanmoins je vous aime toujours, plus que si je vous vois. »

**si tous mes espaces remuent ta vie  
je saurai qu'il est temps  
de dérouter mes jours**

**ton visage fléchira vers mes terres absentes  
tu dépouilleras mes frontières  
de ton corps distrait**

**nos rues désertées comprendront qu'il est temps  
de ne plus nous attendre**

## **D'errance et de terres mouvantes**

Août-septembre 1663  
(tremblement de terre)

L'on a veu deux rivières disparoître,  
l'on a trouvé deux fontaines nouvelles,  
l'une blanche  
comme du lait,  
et l'autre rouge  
comme du sang.

Mais rien ne nous a plus étonnez  
que de voir

le grande fleuve de Saint Laurent,  
qui pour sa profondeur prodigieuse ne change jamais,  
ni par la fonte des neiges,  
qui fait ordinairement changer les rivières,  
ni par la jonction de plus de cinq cens rivières,  
qui dégorgent dedans  
sans parler de plus de six cens fontaines  
très-grosses pour la plupart,  
de voir, dis-je, changer ce fleuve,  
et prendre la couleur de souffre,  
et la retenir durant huit jours.

J'ai parlé à un qui courut toute la nuit  
à mesure qu'il voioit  
la terre s'ouvrir.

[...]

Et ils ajoutent que côtoyant  
la rivière de Bastican,  
ils ont trouvé des grands changemens  
n'y aiant plus de sauts où ils en avoient veu auparavant,  
et les collines étant tout à fait  
enfoncées  
dans la terre.

Il y avoit ci-devant  
une haute montagne,  
aujourd'hui elle est abimée  
et réduite à un plat païs aussi uni que si la herse y avoit passé :  
l'on voit seulement en quelques endroits,  
quelques extrêmitéz  
des arbres enfoncez  
et en d'autres des racines  
qui sont demeurées en l'air  
la cime étant abimée  
dans la terre

(*Corr.*, p. 694-697-698)

**je perds pied  
dans un abyme s'affaissant dans la boue  
enracinée à mes hanches**

**et même si je trébuche  
ma liberté goûtera la glaise  
d'une terre naissante**



1663

(tremblement de terre)

Ils ne pouvoient comprendre la cause d'un accident si nouveau  
car tout le grand fleuve,  
qui en ce lieu-là est profond  
comme une mer,  
trembloit  
comme la terre.

[...] depuis quelques jours  
il y a eu des tourbillons  
et des orages furieux  
du côté du Cap de Tourmente,  
cela surprit tout le monde, car il arriva durant la nuit.  
Ce fut un bruit épouvantable  
causé par un déluge d'eau  
qui tomba des montagnes avec une abondance  
et une impétuosité incroyable.

Les moulins furent détruits et les arbres des forêts  
déracinés et emportés.

Ces nouvelles eaux firent changer  
le cours de la rivière [...].

(*Corr.*, p. 698)

**le déluge des eaux m'a recueillie  
à genoux sur les pierres**

**j'enfanterai des sources  
j'émergerai sur d'autres chemins**

**que m'importe les errances  
ici ou là-haut  
matcha<sup>177</sup>  
matcha**

**larguer les forêts et les fleuves  
ici ou là-bas  
  
matcha  
matcha**

---

<sup>177</sup> Signifie *partir* en algonquin. Diane Daviault, *L'algonquin au XVII<sup>e</sup> siècle : une édition critique, analysée et commentée de la grammaire algonquine du Père Louis Nicolas*, Québec, Presses de l'Université du Québec, 1994, p. 526.

# L'errance dernière

8 octobre 1671

Je m'apperçois quelquefois,  
et je ne sçai si d'autres le remarquent,  
que marchant par la maison,  
je vais  
chancelant;  
c'est que mon esprit pâtit  
un transport  
qui me consume.

Je ne fais presque d'actes dans ces occasions,  
parce que cet amour consumant  
ne me le permet pas.

D'autres fois mon âme a le dessus,  
et elle parle à son Époux  
un langage d'amour  
que luy seul  
luy peut faire produire :  
mais quelque privauté qu'il me permette,  
je n'oublie point  
mon néant,  
et c'est un abyme  
dans un autre abyme  
qui n'a point de fond.  
(*Corr.*, p. 931)

**il n'y aura personne  
au bas de l'escalier**

**je continuerai à descendre**

**d'un geste lent et éphémère  
je creuserai des sols argileux et ronds et francs**

**je me coucherai  
face contre terre**

**et que jamais je n'oublie  
mes errances premières**

**mamitaoutou<sup>178</sup>**

---

<sup>178</sup> Signifie *parler pour la dernière fois* en algonquin. Diane Daviault, *L'algonquin au XVII<sup>e</sup> siècle : une édition critique, analysée et commentée de la grammaire algonquine du Père Louis Nicolas*, Québec, Presses de l'Université du Québec, 1994, p. 526.

# ***Poésie et mystique : au cœur d'une rencontre***

**Essai**

## Prologue

J'apprendrai par tous les chemins

Gatien Lapointe,  
*Ode au Saint-Laurent.*

Écrivaine plus grande que nature, Marie Guyart allait devenir celle qui m'accompagnerait dans la traversée de mes études supérieures. Faisant d'abord la découverte de ses écrits mystiques durant ma maîtrise, lors de mes études doctorales j'allais poursuivre l'exploration de ses textes en convoquant principalement ses écrits épistolaires abordant le territoire de la Nouvelle-France. Mon parcours universitaire m'aura ainsi familiarisée à la majorité du corpus littéraire de la religieuse. Dans cet essai, je veux nommer de quoi s'est nourri mon rendez-vous poétique avec les écrits de l'Ursuline en interrogeant la naissance de cette rencontre ainsi que les liens qui se sont formés tout au long de la création de ma poésie.

Afin de questionner ce lien, des réflexions seront dirigées vers la manière dont celui-ci s'est vécu, passant certes par ses écrits (mystiques et épistolaires), mais également par ce qui se trouve au-delà de ceux-ci. Mon souhait est de ne pas élaguer la double composante littéraire et mystique qui m'a unie à l'Ursuline durant les années passées à ses côtés. Plus précisément, de quoi se compose ce lien entre Guyart et moi, donc entre mystique et poète, et cette rencontre peut-elle nous en apprendre sur l'acte créateur<sup>179</sup> ? Je me tiendrai au plus près de mon expérience de création dans l'objectif d'en dégager les aspects les plus prégnants touchant ma rencontre avec l'Ursuline.

Il m'apparaît utile de rappeler quelques définitions concernant l'expérience et le langage mystiques, lesquelles permettront de mieux comprendre certains aspects du lien entre poésie et mystique présents dans ce second essai.

---

<sup>178</sup> Je rappelle ici que je définis l'acte créateur comme étant le geste de création littéraire.

Fernand Ouellette parle en ces termes de l'expérience mystique :

Il n'y a rien de plus admirablement unique que l'expérience mystique, même si les textes qui s'efforcent d'en rendre compte, se recoupent et convergent vers une même impossibilité : dire d'une rencontre *ce qui ne peut être dit*, ce qui appartient au *mystère* de Dieu – d'où l'origine du mot mystique –, tout en rêvant de le dire avec des mots qui seraient taillés dans la lumière même de Dieu. Vivre d'une manière mystique, c'est se perdre, laisser l'âme aller « au-delà » d'elle-même [...] <sup>180</sup>.

Quant au langage mystique, Ouellette précise :

[...] le discours mystique nous guide-t-il au-delà de lui-même en s'efforçant de faire passer en *langage*, affaibli par ses contraintes, la Présence ressentie, entraperçue dans la fente du rocher, la *Présence manquante*, mais toujours possible de l'Autre, transcendant. Il ne reste d'une forte expérience d'union, qu'un être *transmué*, exténué, et un langage qui s'efforce de communiquer le cri de celui qui ressent la perte du Disparu. C'est du langage après la *Présence*. Une épreuve de « deuil impossible <sup>181</sup> ».

Le philosophe Jean Bédard apporte quant à lui une précision majeure touchant l'expérience mystique. Contrairement à ce que l'on serait tenté de croire, les mystiques ne se détachent pas du monde qui les entoure. Ils en ont besoin :

Alors qu'est-ce que l'expérience mystique ? En premier lieu et pour éviter toute confusion aux graves conséquences, rappelons que ce n'est pas une expérience intérieure de l'intériorité, ce n'est pas de l'introspection. L'homme ne peut ni se connaître ni connaître Dieu uniquement de l'intérieur. La médiation de l'univers (le théâtre du dialogue homme – Dieu) est incontournable. Aucun mystique véritable n'a cherché à réaliser un programme de communication directe avec l'au-delà. Cela mène forcément à la folie (tout système bouclé sur lui-même se détruit). Mon prochain et la nature sont des indispensables. [...] L'expérience mystique, c'est une expérience intérieure de l'expérience extérieure. [...] Sans intériorité, l'expérience extérieure est dénuée de sentiment, elle ne mobilise pas l'existence humaine vers l'action <sup>182</sup>.

---

<sup>180</sup> Fernand Ouellette, « L'Expérience mystique en son lieu au-delà de toute connaissance », *Liberté*, n° 252, vol. 43, n° 2 (mai 2001), p. 61.

<sup>181</sup> *Id.*

<sup>182</sup> Jean Bédard, « Nicolas de Cues et le bonheur mystique de la docte ignorance », *Liberté*, n° 252, vol. 43, n° 2 (mai 2001), p. 17.



J'ai choisi de mettre côte à côte ces définitions de Ouellette et de Bédard puisqu'elles apportent des informations complémentaires. Ainsi, lorsque Ouellette insiste sur la difficulté de mettre en mots l'expérience mystique, Bédard estime qu'il est primordial de considérer l'expérience extérieure et intérieure comme étant indissociables, car se nourrissant l'une de l'autre. Même si l'expérience mystique possède plusieurs visages, les précisions de ces deux intellectuels cernent clairement celle-ci.

Dans ce qui suit, nous verrons de quelle manière ma propre recherche d'absolu s'est déployée en côtoyant les écrits de l'Ursuline. Aussi, je ferai vivre l'esprit dans lequel s'est vécue mon expérience de création en compagnie de Guyart et interrogerai plus largement tout acte créateur.

## Premiers souffles

D'abord je te baptiserai dans l'eau du fleuve

Gatien Lapointe,  
*Ode au Saint-Laurent.*

Ma rencontre avec Marie Guyart aura pris naissance sous les souffles de la poésie, de la peinture et de la mystique. En ouvrant l'*Anthologie de la poésie des femmes au Québec* j'y découvre ce texte de l'Ursuline tiré de ses *Exclamations* et *Élévations*<sup>183</sup> :

Ah ! Ah ! Amour, combien sont doux vos charmes et vos aimables liaisons ! Ah ! que vous êtes un doux amour !

Vous nous bouchez les yeux, vous nous dérobez les sens, vous nous rendez comme insensés ! Que ne faites-vous pas de nous ? Tantôt, vous nous blessez, tantôt vous nous liez par vos doux esclavages. Ah ! Que vous êtes un doux Amour !

Amour, que voulez-vous tant faire ? À quoi vous plaisez-vous ? Sont-ce là vos délices et les doux jeux de votre amour ?

Oui, mon très doux Amour, vous vous plaisez à nos langueurs ! Ah ! qu'il est véritable que vous êtes Amour !

Je sais ce que je vous ferai. Je m'en vais me lancer vers vous en contre-échange de ce que vous faites à mon âme.

Ah ! ah ! vous serez mon esclave ; je ne vous quitterai jamais ; je vous aurai à mon souhait, et vous serez toujours mon doux Amour !

Mais que ferai-je de vous ? Car vous êtes tout mien ! Mien pour jamais, ô ma désirable Vie ! Ah ! mon Tout, qu'est-ce que je veux de Vous ?

Je veux de vous l'amour et ne veux plus que l'amour. Ah ! c'est vous que je veux, mon doux et mon cher Amour, dans la très douce mort de l'Amour, et pour être toute consommée des flammes de l'Amour<sup>184</sup> !

---

<sup>183</sup> Les écrits *Exclamations* et *Élévations* sont contenus dans l'ouvrage *Écrits spirituels et historiques*, vol. 1, Paris, Desclée De Brouwer & Cie/ Québec, Les Ursulines de Québec, [1928] 1985.

À cette époque, connaissant à peine la vie de cette mystique, j'étais consciente d'être en présence d'une écrivaine singulière. L'intelligence du texte se liant à l'exaltation m'avaient séduite dès la première lecture. Ayant su que les œuvres de Marcelle Ferron étaient exposées au Musée des Ursulines de Trois-Rivières, je décidai de m'y rendre. Les hautes fenêtres d'un autre temps accueillait la lumière des toiles de la signataire du *Refus Global*. Se laissaient voir au loin quelques pierres tombales d'ursulines en-allées, comme si elles ne demandaient qu'à participer à l'œuvre glorieuse de la peintre. Longeant le musée, je me suis dirigée vers la chapelle de la communauté. Le plancher de bois plusieurs fois centenaires me faisait entendre sa vie. Seule au milieu des murs s'élevant au-delà de moi, le texte de Guyart m'est revenu en mémoire. Ces moments portaient l'empreinte de ce que je ne pouvais nommer. Était-ce le souffle de l'Absolu ? Chose certaine, cette expérience n'avait rien de cette religiosité grotesque qui m'avait toujours répugné. Sans résistance, je m'unissais à une éternité de mystère. Durant tout le temps passé au Musée et à la chapelle des Ursulines, pas une seule personne n'est venue. Le silence espéré. Dès cet instant, j'ai commencé à m'intéresser à la vie et aux écrits de Guyart. Au fil des ans, cette rencontre se sera transformée en quête intérieure, car lire un auteur, c'est aussi se lire.

---

<sup>184</sup> Nicole Brossard et Lisette Girouard, *Anthologie de la poésie des femmes au Québec : des origines à nos jours*, Montréal, Les Éditions du remue-ménage, 2003, p. 41-42.

## Liens auteure/lectrice

Je vois dans une phrase l'espace de l'homme

Gatien Lapointe,  
*Ode au Saint-Laurent.*

Plus je découvrais les écrits mystiques de l'Ursuline, plus ma lecture se transformait en tourmentes. Au départ, je n'ai pas cherché d'explication; je ne désirais que vivre intensément mes premiers regards vers les écrits de Guyart. Je voyais naître sous mes yeux un acte créateur réclamant pleinement son territoire. Chaque mot ne laissait place à la moindre parcelle d'une hésitation qui aurait laissé paraître quelconque réserve à avoir le *Verbe haut* :

Mon doux Amour, mon doux Amour, mes délices adorables, vous plaisez-vous à mes langueurs ? Ne savez-vous pas que mon désir est véritable ? Oui, vous le savez, car mon cœur est nu en votre présence, *proche de l'Autel sacré de votre sacré Cœur*. Possédez-moi et que je vous possède, par un mélange d'amour. [...]

O Brasier adorable, faites brûler celle qui ne veut vivre que dans vos flammes ! Serait-il possible de me voir si proche de vous et d'être appliquée sur un autel de feu, sans être consommée d'amour ? *Encore un coup, Autel sacré, que sur vous soit fait ce sacrifice ! O Brasier adorable, faites brûler celle qui ne veut vivre que dans vos flammes ! Serait-il possible de me voir si proche de vous et d'être appliquée sur un autel de feu, sans être toute consommée d'amour ?*

Mais, ô secrets ! ô secrets ! vous vous plaisez dans mes croix, car, ô mon doux Amour, *je suis unie à vous et à votre Cœur embrasé*, et cependant je vis et je meurs tout ensemble.

Je vis, parce que l'on ne peut être unie à vous sans vivre de votre vie, Ô Vie admirable ! et je meurs, parce que cette union est aussi une mort qui fait mourir tout ce qui n'est pas vous. Ainsi, vivant et mourant, je ne suis pas à moi, mais à vous, ô mon cher Tout, ô mon Amour, ô mon unique désiré !

C'étaient là mes entretiens parmi les tracas, et cet entretien familier avec Notre-Seigneur m'embrasait sans cesse. [...] Je ne sais comme je dois dire. On souffre, on languit, on jouit<sup>185</sup>.

---

<sup>185</sup> Marie de l'Incarnation, *Écrits spirituels et historiques*, vol. 1, Paris, Desclée De Brouwer & Cie / Québec, Les Ursulines de Québec, [1928] 1985, p. 232-233.

Chaque page que je tournais était autant de mondes connus et inconnus s'ouvrant à moi. Ayant de la difficulté à comprendre les mots du désir pour Dieu, je saisisais cependant intuitivement que je n'avais pas à intellectualiser ce genre de discours, mais à me laisser glisser au fond des mots, comme dans un gouffre. Face à l'absolu, je découvrais que la parole porte en elle ce qui est dit mais, surtout, ce qui ne l'est pas. Guyart a cette capacité de projeter une parole que nul mot ne peut traduire : « Amour, ne serais-tu pas bien aise que je mourusse à cette heure, et qu'un éclat de tonnerre ou plutôt d'amour descendit du ciel pour me consommer à cet instant ? Je ne sais ce que je dis ni ce que je fais, tant je suis hors de moi, mais tu en es la cause. Ah ! je ne te demande ni trésors ni richesse, mais que je meure et que je meure d'amour<sup>186</sup>. » « Tant je suis hors de moi », bout de phrase faisant résonner la parole de Guyart entièrement stigmatisée par l'expérience mystique. Nous nous arrêtons rarement à cette expression signifiant bien davantage que la colère. Être hors de soi, le vivre, le dire. Avoir la force d'extirper le tréfonds ne pouvant rester caché. Guyart vit une passion si dense, qu'en la jetant sur papier, elle lui donne une seconde vie, comme tout écrivain ne se contentant pas d'effleurer l'intime : « Fouiller, donc. Pour mettre à nu ce qui se dérobe, et qui pourtant impacte la vie du corps et l'esprit. Se "proférer", aimait dire Césaire, en mettant dans ce mot l'idée d'une capacité à se projeter hors de soi, de se rendre intelligible à soi-même à travers une parole que l'on clame<sup>187</sup>. » Être hors de soi aussi pour des lecteurs pouvant sentir la magnitude corporelle de cette action, même si celle-ci a été vécue des siècles auparavant. Un partage grâce à la lecture et à l'écriture se transformant en pourfendeuses de murs. Alain Médam parle en ces termes du phénomène touchant auteur et lecteur : « Car un livre ne sort pas seulement un lecteur de lui, mais un auteur. Même lorsque celui-ci entre au fond de lui-même pour y trouver matière à écriture, il exprime celle-ci et, par là, la sortant hors de lui-même, il se sort de lui. Pour l'auteur, également, ce livre est une porte qui l'extrait de sa cage<sup>188</sup>. » C'est bien de cela qu'il est question à l'occasion d'une rencontre avec un auteur : deux êtres s'ignorant et qui découvrent, chacun de leur côté, que les mots les élèvent au-delà de la mêlée quotidienne, non pour s'exclure de celle-ci, mais pour mieux en voir les replis.

---

<sup>186</sup> Marie de l'Incarnation, *Écrits spirituels et historiques*, vol. 1, *op. cit.*, p. 215.

<sup>187</sup> Alfred Alexandre, *Aimé Césaire, la part intime*, Montréal, Mémoire d'encrier (Coll. Cadastres), 2014, p. 8.

<sup>188</sup> Alain Médam, *La saveur des livres*, Montréal, Liber, 2009, p. 21.

Guyart élevait la voix pour se faire entendre par Dieu. Mais la parole intérieure ne lui suffisait pas. L'expression écrite, acte humain s'il en est, lui devenait impérative. Elle dépose sa mystique sur papier. Non pour l'enfermer. Non pour la maîtriser, pas plus que l'on ordonne à l'acte créateur le chemin qu'il doit prendre. La religieuse la dépose pour donner un nouvel élan à sa vie intérieure. À chaque coup de plume, c'est l'auteure qui s'envole vers son territoire. Voilà l'étoffe des grands mystiques : savoir déposer le Très-Haut sur un vulgaire bout de papier, comme l'on dépose l'infini en soi.

Ces premiers liens auteure/lectrice me laissaient béate et sans mots tant la puissance de ce discours disait de me taire et de tendre l'oreille vers lui, lequel me porterait inexorablement ailleurs. Avant de déposer mes états d'âme sur papier, il me fallait écouter. Écouter ce qui ne s'entend pas, dire ce qui ne se dit pas, et savoir que tout doit se passer ainsi : « La voix que le poète entend venir du fond de son inconscient ne se formule pas encore en paroles ; elle participe à l'absolu de la pensée et s'apprête à descendre dans le monde formel où sa transformation d'idée en parole doit s'accomplir<sup>189</sup>. »

C'est un remue-ménage de l'âme que m'offraient mes primes lectures des textes de Guyart. Une poésie me happant à la façon qu'un écrit poétique devrait toujours le faire : sans retenue, sans ménagement pour l'être et la vie :

Le poème dit l'impossibilité pour notre humanité de modérer ses transports devant ce qui l'enthousiasme ou l'indigne, la met hors d'elle, la soulève, même contre elle, la dérange au plus profond : écrire et lire assurent au sein de la vie commune la libre circulation ou la grande transportation de cette énergie verbale porteuse de nos élans les plus irrésistibles, de la jubilation à la fulmination, dont chaque poème garde la trace dans sa tonalité et entretient la force par sa tonicité. Du haussement de voix qu'il fait entendre, dans la surdité et l'absurdité de notre monde, qui ne lui tend plus qu'une oreille distraite, surgissent les mots et les phrases qui la percent bien plus qu'ils ne la bercent<sup>190</sup>.

« Grande transportation de cette énergie verbale » ! Ouellet nomme ici une dimension vitale à l'acte lecture/écriture. L'une et l'autre débarrassées de leurs chaînes afin que cette alliance, aussi virtuelle soit-elle, se dirige droit vers l'éclatement de nos retenues. La quintessence littéraire doit s'imposer

---

<sup>189</sup> André Rolland de Renéville, *L'expérience poétique ou le feu sacré du langage*, Paris, Le Grand Souffle, 2004, p. 32.

<sup>190</sup> Pierre Ouellet, *De l'air*, Montréal, Éditions du Noroît, 2014, p. 75.

dans le dessein d'éloigner la stagnation des mots. Peu importe que nous soyons malhabiles à lire cette phrase qui ne trouve plus sa demeure ou à écrire ce vers qui écorche les bouches voulant le dire, il doit en rester ce qui forme les vraies rencontres, celles que nous n'attendions plus, car exaspérés de tant d'absence. Des rencontres qui érigent la voix, une voix discordante dans le brouhaha engourdissant de nos sociétés atones. Une voix si haute que d'une simple seconde émerge ni vie, ni mort. Qu'un pur acte de présence. Lorsque l'Ursuline écrivait ses mots, moi, à l'autre bout de quatre siècles, je les recevais comme s'ils venaient d'être écrits. Tout chauds entre mes mains, brûlants entre mes mots. Voilà aussi ce qui constitue le petit miracle de la relation auteur/lecteur que peuvent vivre tous les êtres. Le temps et l'espace ne participent plus à nous séparer. Mon lien s'acheminait lentement vers quelque chose qu'il m'était impossible de cerner. Je devais me montrer patiente et attentive, comme tous et toutes nous devrions l'être lorsqu'un écrivain nous partage sa plume afin qu'à notre tour nous entrions au cœur de notre acte créateur.

Dans les jours qui ont suivi ma lecture de ses textes mystiques, j'ai interrogé la capacité des écrits à remettre une vie en question. La remettre en question ? Je dirais davantage la *mettre* en question, car je me suis bien vite aperçu que cette rencontre littéraire participait à déposer devant mes yeux ce qui existait déjà et que je n'arrivais nullement à nommer depuis le début de ma vie : ma recherche d'absolu. La parole de l'autre peut ainsi forcer des mouvements de pensées auprès desquels nous naviguons sans cesse pour échapper au croupissement : « Cette expérience de la rencontre avec le livre qui construit ou ébranle, qui modifie et fortifie, qui met au monde ou qui met à mort, qui obscurcit ou qui illumine le connu, elle échappe à toutes les barrières mises en place pour empêcher, pour distraire, pour désorienter sa quête<sup>191</sup>. »

Je n'ai pas voulu comprendre les écrits de Guyart<sup>192</sup> mais *sentir* ce qui dépassait de ceux-ci. Un flottement entre des mots errants n'appartenant pas plus au XVII<sup>e</sup> siècle qu'au XXI<sup>e</sup> siècle. « Il faut être plus fort que soi pour aborder l'écriture, il faut être plus fort que ce qu'on écrit<sup>193</sup>. » Je crois que c'est lorsque l'être possède ce caractère, dont parle ici Marguerite Duras, que les mots réussissent à dépasser la page. Et dépasser la page ce n'est pas se regarder écrire, c'est écrire. Ce

---

<sup>191</sup> Suzanne Jacob, *La bulle d'encre*, Montréal, PUM, 1997, p. 73.

<sup>192</sup> Je rappelle ici que cette façon d'aborder les textes de Guyart ne vaut que pour le segment création de la thèse.

<sup>193</sup> Marguerite Duras, *Écrire*, Paris, Gallimard, 1993, p. 29.

n'est pas se regarder vivre, c'est vivre. Dépasser la page parce qu'on respire plus large que ce qu'on écrit. Dépasser la page comme on saute une clôture dans l'urgence de ne pas rester emmuré dans les mots, dans un monastère, entre les cloisons de nos vies. Et cela vaut aussi pour le lecteur désirant vivre un échange scriptural où les émotions s'entrechoquent. La citation de Duras pourrait alors nous permettre de lui donner une autre acception : il faut être plus fort que soi pour aborder la lecture, il faut être plus fort que ce qu'on lit.

Les écrits abattent les murs. Ils doivent désorienter nos certitudes. Nous ne pouvons en changer aucun mot. C'est à prendre ou à laisser. Et si nous prenons, ils se transforment en catalyseur d'un impossible retour en arrière. Alors comment lire pour que s'éveillent tous nos sens ? Nous devons être près de la quintessence de *la* vie autant que de la nôtre en focalisant l'attention sur les mots, et non sur les concepts. Ils retraceront alors le chemin de notre imaginaire qui ne demande qu'à se soulever : « Le livre commence à être moins bon quand on croit qu'il y a des choses qui doivent être dites au lieu de rester attentif au monde qui se forme sous nos yeux<sup>194</sup>. » Laferrière décrit bien la posture ouverte d'une lecture qui mène l'être là où il ne s'attend pas. Cette manière de lire les écrits de l'Ursuline a laissé monter en moi un paysage d'images, d'atmosphère et de fébrilité des sens provenant, non pas de ce personnage de notre histoire nationale, même si je ne pouvais en faire fi complètement, mais d'une femme incarnée s'étant servie de mots n'appartenant ni au XVII<sup>e</sup> siècle, ni au XXI<sup>e</sup> siècle. De chaque fin de phrase s'élançait un prolongement de vie hors temps.

J'étais consciente que ma création qui surgirait au contact des textes de Guyart allait me relier d'abord à moi bien plus qu'à l'Ursuline. Le langage de Guyart m'amènerait ainsi vers mes propres actes créateurs. Le livre est un passeur d'une majuscule *Parole* quand le lecteur ne reste pas sur le seuil du langage. Nous ne pouvons en changer un mot, il met toutefois entre nos mains un univers malléable puisque s'adressant à des humains pouvant errer dans l'imaginaire.

Ne pas figer dans la glace du XVII<sup>e</sup> siècle les écrits épistolaires de Guyart, mais leur donner un nouvel espace. Donner au langage de Guyart un pouvoir dépassant la limite spatio-temporelle afin qu'il prenne sa place aux côtés de mes mots neufs : « Un peu de langage, par quel mystère,

---

<sup>194</sup> Dany Laferrière, *Journal d'un écrivain en pyjama : chronique*, Montréal, Mémoire d'encrier, 2013, p. 24.



rajeunit ce qui a vieilli depuis le premier vagissement<sup>195</sup>. » Jacques Brault nous rappelle ce pouvoir des mots : avoir la capacité de raviver la parole, celle que parfois l'on croyait disparue, pour qu'émerge une vision débarrassée des scories qui embrouillaient la vue. De Guyart à moi s'est tissé un fil de langage amorcé par le « vagissement » de l'Ursuline, certes, mais provenant de plus loin encore. Le « premier vagissement » dont parle Brault se perd dans la nuit des temps. Il n'appartient à aucune nation, à aucun espace, à aucune histoire, car le langage n'a nul commencement, nulle finitude, comme ces mots d'Etty Hillesum écrits tout juste avant qu'elle soit dirigée vers le camp Westerbork, avant celui d'Auschwitz : « Les plus larges fleuves s'engouffrent en moi, les plus hautes montagnes se dressent en moi. Derrière les broussailles entremêlées de mes angoisses et de mes désarrois s'étendent les vastes plaines, le plat pays de ma paix et de mon bienheureux abandon. Je porte en moi tous les paysages. J'ai tout l'espace voulu. Je porte en moi la terre et je porte le ciel<sup>196</sup>. » Qui peut dire que ces mots se sont arrêtés à la destination finale d'Hillesum ? Qui peut dire que ces paroles sont ensevelies entre les quatre murs d'une vie exterminée en 1943 ? Même Auschwitz n'aura eu raison d'écrits tracés sur le papier. Tant vont ces mots au fil des siècles, tant va la rencontre entre auteur et lecteur.

De mes premiers contacts avec les écrits de l'Ursuline, je garde la souvenance de l'impuissance qui m'envahissait face à une auteure qui soulevait son être dans la page et au-delà de celle-ci. Nommer ce qui nous submerge ? Quel truisme ! Il y a plus. Il devait y avoir plus. L'écrivaine m'enseignait-elle alors la nécessité de créer un rapport au langage dépourvu de réserve et de pudeur ? Encore trop d'évidence. Je n'avais encore rien compris au langage. M'indiquait-elle de chambouler mon âme, au risque de me perdre ? Voilà bien un pléonasme mystique ! Impossible de faire vivre des soubresauts à l'âme sans se perdre dans des errances salutaires. Alors que voulait-elle me dire ? Peut-être simplement de me laisser guider par la parole qui trouverait bien son chemin vers ma quête d'absolu. Des années plus tard, c'est ce que je ferais en créant ma poésie accompagnée de ses textes.

---

<sup>195</sup> Jacques Brault, *Au fond du jardin. Accompagnements*, Montréal, Éditions du Noroît, 1996, p. 83.

<sup>196</sup> Etty Hillesum, *Une vie bouleversée*, Paris, Éditions du Seuil (Coll. Points), 1995, p. 241.

## Créer

J'écris ce texte  
comme une lampe  
qui a trop brûlé les yeux.  
Le livre n'est plus visible  
Sur la table, les pages  
fument où quelque bonheur  
pressait le corps  
de livrer ses sources,  
ami toujours vert.

Pierre Nepveu,  
*Marée montante.*

À chaque instant, un être ouvre les pages d'une œuvre en attente de reprendre vie. Se pointent dès lors les mots, provenant de l'Antiquité ou du XXI<sup>e</sup> siècle. Peu importe leur source, peu importe leur âge. Tel que l'exprime un personnage du roman et carnet d'écriture *Au péril de la mer*, de Dominique Fortier : « Les livres n'existent que tant qu'ils sont lus et recopiés pour aller continuer leur vie ailleurs, comme les fleurs qui répandent leurs pétales<sup>197</sup>. » Ils appartiennent tous au moment présent lorsque des regards se posent sur eux. Lus par des personnes distinctes à des époques différentes, leur existence se module à l'être accomplissant ce geste millénaire. Il en est ainsi pour l'écrivain poursuivant le geste de création grâce à la lecture d'œuvres. Sylvia Baron Supervielle traduit cette réalité :

Tout écrivain est un copiste ; il transcrit un texte déjà écrit, murmuré, chanté depuis des temps sortis de la mémoire des peuples, et probablement dans d'autres langues. Il s'efforce d'entendre les paroles qu'on lui dicte et de les prolonger en les traduisant à sa manière, comme l'aurait fait une traduction supplémentaire. Peut-être est-il un *scriptor* anonyme au service d'une parole générale ; et il prête l'oreille, l'œil, corrige, recopie des mots, en joint d'autres afin de retransmettre la même chose différemment<sup>198</sup>.

---

<sup>197</sup> Dominique Fortier, *Au péril de la mer*, Québec, Éditions Alto, 2016, p. 167.

<sup>198</sup> Silvia Baron Supervielle, *Le Pays de l'écriture*, Paris, Éditions du Seuil, 2002, p. 137.

Des mots poussant l'écrivain à la modestie. S'il est conscient qu'il est « copiste », où trouve-t-il son intérêt ? Quelles sont les raisons de sa poursuite de l'écriture puisque, depuis la nuit des temps, tout a été dit ? Pour continuer la route amorcée par l'humain ? Pour dépasser les copistes qui le précèdent et qui, selon lui, n'ont rien compris à rien ? Moment de lucidité oblige, il sait dans son for intérieur qu'il ne sera qu'un vulgaire traducteur de l'humanité. C'est déjà pas mal. Mais il veut autre chose. Nous voulons tous et toutes autre chose, sinon, à quoi bon continuer la route de l'acte créateur. Peut-être cherchons-nous plus égoïstement à satisfaire notre besoin de vivre des instants qui n'appartiennent qu'à nous, ne serait-ce que l'espace d'un court temps ? Importent alors nos actes intimes ayant mené à la création : « Et chacun sait maintenant que, pas plus que l'amour n'a pour fin la procréation, ce qui importe ici ce n'est pas le poème, piètre résultat, d'ailleurs indifférent mais seulement l'expérience intérieure qui l'a engendré<sup>199</sup>. » Le chemin de l'acte créateur serait ainsi plus capital que la destination.

Claude-Edmonde Magny ajoute un élément qui demeure l'essence des écrivains désireux de se tenir loin de la mystification : « Catherine Pozzi reste soi, même quand elle imite Louise Labbé<sup>200</sup>. » « Copistes », assurément, imposteurs, jamais. Ne pas être l'ombre désincarnée de nous-mêmes lorsque nous traduisons l'âme. Voilà qui serait déjà un bon début dans l'affirmation de notre acte créateur. Si l'écrivain ne réinvente pas la roue, il lui reste à vivre ce qu'il écrit. Devenir un être *vivant* au creux des mots. C'est ce que j'ai tenté d'accomplir, accompagnée des textes d'une écrivaine qui a aussi fait de son acte créateur un acte de vie, tant son existence a été étroitement liée à l'écriture. J'ai « volé » les mots de Guyart pour m'en faire une route, non pour m'en faire un faix.

---

<sup>199</sup> Claude-Edmonde Magny, *Lettre sur le pouvoir d'écrire*, Paris, Flammarion (Coll. Climats), 2012, p. 12.

<sup>200</sup> *Ibid.*, p. 13-14.

## L'inconnu

Aujourd'hui,  
je ne sais pas.  
Il n'y a pas de destination.  
Simplement,  
j'écris un livre  
pour la lumière qu'il créera  
en moi.

Hélène Dorion,  
*Recommencements*.

L'acte créateur détient le rôle de nous déposséder du connu, tout comme la vie mystique :

À celui qui les traverse [les expériences mystiques], surtout sous ces formes extrêmes, ils apprennent que « l'homme passe infiniment l'homme » et qu'il vivait jusqu'alors à la surface de son être. Mais, comme une invitation à la grandeur implique l'acceptation d'un dépaysement radical, elle peut fort bien être déclinée, auquel cas ne subsiste plus que l'angoisse. Là, au contraire, où elle est acceptée, s'opère une entrée dans l'inconnu, véritable initiation naturelle à la vie mystique<sup>201</sup>.

Chacun à leur manière, le geste de création et l'expérience mystique révèlent à l'être des espaces ignorés, mais qui n'étaient qu'en dormance. Si nous accueillons la dépossession de nos repères, nous rejoignons ce qui nous ressemble le plus. Les terres inconnues de la création et de la vie mystique sont porteuses des racines de notre propre parole. Dépayser notre espace. Ce qui en résultera doit nous surprendre, sinon, pourquoi partir, pourquoi créer ? : « Si on savait quelque chose de ce qu'on va écrire, avant de le faire, avant d'écrire, on n'écrit jamais<sup>202</sup>. » De même, si on savait ce qui nous attend dans la quête d'absolu, nous n'aurions plus à nous mettre en route.

---

<sup>201</sup> Michel Hulin, *La mystique sauvage*, Paris, PUF (Coll. Quadrige), 2014, p. 122.

<sup>202</sup> Marguerite Duras, *op., cit.*, p. 65.

En étant accompagnée des écrits de Guyart, j'ai souhaité que mon imaginaire rencontre des zones inexplorées, celles où les mots de l'autre ont frappé à ma porte. L'acte créateur de l'Ursuline a présenté à ma poésie des voix faisant apparaître un monde nouveau. Moments intenses de rencontre rendus possibles grâce à l'espace inhabituel (contexte de création) que j'ai octroyé aux textes de Guyart. Sans en changer un mot, son écriture a pris pour moi une dimension créative et non historique. J'ai posé un regard différent sur sa parole en la libérant du XVII<sup>e</sup> siècle :

27 août 1670

Il est arrivé une chose bien remarquable,  
et qui a donné une grande estime du Baptême  
en la Mission du Révérend Père Dablon.  
Un enfant mourut incontinent après avoir reçu ce Sacrement;  
et comme la terre étoit toute couverte de neige,  
en sorte que ses Parens ne le pouvoient mettre en terre,  
ils l'élevèrent en l'air sur un échaffaut,  
où pour lui faire honneur,  
ils l'ornèrent et entourèrent  
de peaux et de porcelaines.

Une nuit  
les loups affamez  
sentant l'odeur d'un corps mort,  
sortirent du bois,  
et montèrent sur l'échafaut.  
Ils dévorèrent  
les peaux,  
les porcelaines,  
et tout ce qui ornoit l'enfant,  
mais ils ne touchèrent point

à ce petit Ange.

**j'entre à gauche de ma tête  
ne suis plus  
qu'un morceau  
de verbe  
posé sur la feuille**

**les bêtes m'agripperont par le cou  
éveillant mes sangs**

**je traverserai les bois  
cachée dans un cheval de troie  
libre  
de père et de mère  
de mort et de vie<sup>203</sup>**

Alexis Klimov écrit : « Créer, c'est passer par la mort<sup>204</sup>. » Je le crois aussi lorsque nous prenons la direction de l'inexploré. Que notre acte créateur exprime mort ou vie, lumière ou ténèbres, là n'est pas l'important. La parole en soi ne fait pas de distinction entre ces deux états. Elle est davantage le reflet de ce qui s'éteint en nous au moment de l'écriture, pour renaître de manière autre le moment d'après. S'évanouissent alors nos frontières afin de laisser place au mouvement nécessaire menant vers l'inconnu qui déracine nos jours. Pour ce faire, nous devons abolir la crainte du mystère, laquelle crainte affaiblit l'existence et fait disparaître les possibilités illimitées touchant les gestes de nos vies. Entre les actes créateurs et les actes quotidiens, nulle différence lorsque nous vivons au diapason de la soif d'aller ailleurs :

---

<sup>203</sup> Texte de Marie Guyart et poème du segment création *D'errance et d'espace. Accompagnement de Marie Guyart*, p. 108-109. Les textes de la doctorante seront indiqués en caractère gras.

<sup>204</sup> Alexis Klimov, *De l'abîme : petit traité à l'usage des chercheurs d'absolu*, Québec, Éditions du Beffroi, 1985, p. 42.

11 octobre 1646

[...] je suis preste d'aller  
en tous les endroits du monde [...].

18 octobre 1648

Pour moy,  
je vous le dis franchement,  
je n'ay peur de rien,  
et quoy que je sois la plus misérable du monde,  
je suis prête  
et me sens dans la disposition  
d'aller  
aux extrémitéz  
de la terre [...].

**cette rivière noire déchirée par mes mains  
il me faut aller plus haut que les ombres  
au plus clair de tous mes gestes longs  
je reviendrai sur mes pas  
près de la Saint-Maurice  
qui me chassera vers le large  
et que repassent mes univers à l'autre bout du monde<sup>205</sup>**

L'écrivain prend aussi conscience du paradoxe de l'acte créateur. Il voit ses mots poser pied sur le papier, mais peu importe, car lorsqu'il crée, l'éphémère est au rendez-vous. Tout est sans

---

<sup>205</sup> Texte de Marie Guyart et poème du segment création *D'errance et d'espace. Accompagnement de Marie Guyart*, p. 73-74.

cesse à recommencer. Entreprendre une création, c'est chercher des routes qui n'existent que le temps de l'écriture. À chaque phrase, une poussière se dépose en nous pour que le contour d'un chemin prenne forme. Et dès que ce tracé apparaît, un autre chemin surgit afin de laisser respirer l'inconnu. Je me permets ici de citer le poète Antonio Machado et son célèbre extrait XXIX de ses *Proverbes et chansons* :

Voyageur, le chemin  
sont les traces de tes pas  
c'est tout; voyageur  
il n'y a pas de chemin,  
le chemin se fait en marchant.  
Le chemin se fait en marchant  
et quand on tourne les yeux en arrière  
on voit le sentier que jamais  
on ne doit à nouveau fouler.  
Voyageur, il n'est pas de chemin,  
rien que sillages sur la mer.<sup>206</sup>

Pas à pas, savoir simplement que se formera un contour. Rien de défini. Un simple contour de passage. Juste assez pour que s'élève une voix. Celle que l'on n'entendait plus. Mais elle nous entendait et nous attendait. Notre création prend alors forme grâce à des poussières. De fragiles lambeaux de mots tombant un à un entre nos mains. Ils sont là pour nous rappeler que plus nous nous approchons d'eux, plus nous devons repartir à leur recherche pour que vive l'essentiel : cette part de soi devant errer au milieu du verbe. Tant pis si des mots nous échappent, nous les retrouverons au loin, transfigurés. Et, parfois, c'est au cœur de la nature qu'ils nous montrent que tout est fugitif :

1663  
(tremblement de terre)

---

<sup>206</sup> Antonio Machado, *Champs de Castille*, précédé de *Solitudes*, *Galeries et autre poèmes* et suivi de *Poésies de la guerre*, Paris, Gallimard (Coll. *Poésie / Gallimard*), 1973, p. 205.



Ils ne pouvoient comprendre la cause d'un accident si nouveau  
car tout le grand fleuve,  
qui en ce lieu-là est profond  
comme une mer,  
trembloit  
comme la terre.

[...] depuis quelques jours  
il y a eu des tourbillons  
et des orages furieux  
du côté du Cap de Tourmente,  
cela surprit tout le monde, car il arriva durant la nuit.  
Ce fut un bruit épouvantable  
causé par un déluge d'eau  
qui tomba des montagnes avec une abondance  
et une impétuosité incroyable.

Les moulins furent détruits et les arbres des forêts  
déracinés et emportés.

Ces nouvelles eaux firent changer  
le cours de la rivière [...].  
(*Corr.*, p. 698)

**le déluge des eaux m'a recueillie  
à genoux sur les pierres**

**j'enfanterai des sources**

**j'émergerai sur d'autres chemins**

**que m'importe les errances**

**ici ou là-haut**

**matcha<sup>207</sup>**

**matcha**

**larguer les forêts et les fleuves**

**ici ou là-bas**

**matcha**

**matcha<sup>208</sup>**

---

<sup>207</sup> Signifie *partir* en algonquin. Diane Daviault, *L'algonquin au XVII<sup>e</sup> siècle : une édition critique, analysée et commentée de la grammaire algonquine du Père Louis Nicolas*, Québec, Presses de l'Université du Québec, 1994, p. 526.

<sup>208</sup> Texte de Marie Guyart et poème du segment création *D'errance et d'espace. Accompagnement de Marie Guyart*, p. 217-218.

## La puissance de l'acte créateur

entre mes yeux mêlés de débris et de culture  
avec d'autres manuscrits sous le bras  
je finirai bien dans le poème  
par me rapprocher  
frôlant le fleuve  
et les lionnes camouflées dans la ville  
je finirai bien dans l'inventaire des mœurs  
et des machines à joie  
par noyer l'abîme et sa rosée

Nicole Brossard,  
*Au présent des veines*

De l'acte créateur – littéraire ou autre – émerge des instants de grâce à travers lesquels l'âme et le corps possèdent l'espace nécessaire pour s'agiter. Alexis Klimov précise : « [...] je pense que l'être humain, même s'il a le sentiment de se trouver enfermé "dans un système achevé et stabilisé d'être", peut toujours s'en détacher, s'en libérer. Et il le peut, précisément, par l'*acte créateur*<sup>209</sup>. » Un gouffre peut s'ouvrir sous nos pieds, certes, mais le souffle nourricier n'est jamais loin. C'est à tout le moins ce que mon acte créateur m'a dévoilé :

**par quel espace rentrer chez moi**

**ne pas retourner**

**là où je ne m'attends plus**

**ne pas retrouver la vie**

**mise en terre par mes mains**

---

<sup>209</sup> Alexis Klimov, *op. cit.*, p. 40.

**par quel espace m'enfuir  
vers l'éternelle clarté  
de ma genèse<sup>210</sup>**

Il y a clarté à l'horizon parce qu'il y a paroles. La puissance de l'acte créateur insère en nous une impulsion salvatrice. Les mots de Guyart me l'avaient appris, tout comme je découvrais que la parole peut nous faire garder un pied sur terre. Tant que nous enfantons, nous faisons partie du monde des vivants. Et je peux à tout le moins supposer que l'Ursuline s'est servie du langage pour ne pas être engloutie, elle qui a voulu s'élancer dans le vide, du haut du monastère de Tours. Elle préférera s'élancer du haut de ses mots. Le texte suivant a été écrit peu après son entrée au noviciat, dans un épisode de désespérance où elle doutait de sa vocation. Il est possible de croire que l'acte créateur se soit transformé en bouclier contre l'ultime dérive :

Me voilà donc dans un abandonnement intérieur, par lequel il me semblait que j'étais tombée d'une haute montagne dans un abîme de misère. [...] Il me prenait de si grandes angoisses et de si grands resserrements de cœur, que j'étais contrainte de demander congé de me retirer des assemblées, d'autant que cela eût paru. [...] La seule chose qui me donnait du repos était la psalmodie, qui semblait chasser toutes mes peines, et qui me remplissait d'une joie intérieure si excessive que, le sens des paroles et des sentences m'étant découvert, j'en tressaillais quelquefois intérieurement, et je crois que ma joie en paraissait au dehors. Mais, étais-je hors de là, ma peine recommençait, en sorte qu'étant une fois proche d'une fenêtre, il me vint une tentation de me précipiter du haut en bas. Cela me fit toute rentrer en moi-même, tant cette pensée était effroyable<sup>211</sup>.

Indication de la portée de la parole pour cette mystique, le repos ne lui vient qu'avec les psalmodies. Même s'il ne fait pas partie des textes accompagnant ma poésie, cet extrait de la mystique m'a interrogée sur le pouvoir du langage. Les mots évitent-ils la dispersion de l'être en le forçant à se concentrer sur ce qu'il vit ? Guyart me mettait devant les yeux la fougue de ses textes, mystiques et épistolaires. Je devais les prendre de front en m'accrochant à la parole de l'écrivaine qui ferait remonter la poète que je suis à la surface d'elle-même :

---

<sup>210</sup> Poème du segment création *D'errance et d'espace. Accompagnement de Marie Guyart*, p. 206.

<sup>211</sup> Marie de l'Incarnation, *Écrits spirituels et historiques*, vol. 1, *op. cit.*, p. 320-321.

22 octobre 1649

On tombe,  
on se relève :  
c'est comme si vous disiez,  
qu'il s'élève  
de petites nuées  
sur le Soleil  
qui font de demi-ombres,  
qui passent  
et repassent vite.  
En tombant  
on se relève [...].

**je prends ta plume  
pour t'écrire à demi-mot  
tout ce que je ne sais pas sur la terre**

**la lune se posera  
entre mes mains**

**la soulevant à bout de bras  
en offrande à tes vies  
elle éclairera des instants  
de béatitude et de brume<sup>212</sup>**

Nous ne pouvons demander l'impossible à l'acte créateur. Mais par sa force il participe à offrir une présence à notre recherche d'absolu, de Dieu ou de l'être cher. Je ne peux que penser ici à des mots foudroyants que Marie Guyart a adressés à son fils à la suite de leur irrévocable

---

<sup>212</sup> Texte de Marie Guyart et poème du segment création *D'errance et d'espace. Accompagnement de Marie Guyart*, p. 183-184.

« séparation ». L'Ursuline était en quête d'absolu, mais aussi, sous un mode autre, en quête de son fils Claude. Son acte créateur en est le témoin. J'aurais pu choisir un extrait de l'Ursuline parlant à son Dieu. Mais je considère que les phrases suivantes constituent un acte créateur atteignant un sommet dans l'art de nommer l'absent. Même si ces mots décrivent des émotions datant de l'époque de sa rupture géographique définitive avec son fils, le ton de ses propos ne ment pas sur la blessure encore ouverte, quelque trente ans plus tard. Je les dispose à la façon d'une création poétique versifiée, ces écrits en possédant les attributs :

30 juillet 1669

Sçachez donc  
encore une fois  
qu'en me séparant actuellement  
de vous,  
je me suis fait mourir  
toute vive [...].

[...] en vous quittant,  
il me sembloit qu'on me séparât  
l'âme du corps  
avec des douleurs  
extrêmes<sup>213</sup>.

16 août 1664

A votre sujet,  
il me sembloit que mes os  
se déboitoient  
et qu'ils quittoient leur lieu,  
pour la peine

---

<sup>213</sup> Marie de l'Incarnation, *Correspondance*, *op.cit.*, p. 836-837.

que le sentiment naturel  
avait  
de cet abandonnement<sup>214</sup>.

L'acte créateur peut aussi faire vivre la terre natale qui se fait lointaine, terre portant des êtres aimés. Par la parole, ils réapparaîtront au détour d'un mot, pour ce qui est de l'Ursuline, et disparaîtront au détour d'un autre mot, pour ce qui est de ma poésie :

4 septembre 1640

Ni-Misens,  
Cri 8 ek 8 asa 8 apicha entaien aiega eapitch  
Khisadkihirari 8 i Khi 8 a parmir,  
s 8 uga 8 iechimir.  
Ni-Misens, mi 8 itch Kasasadkihatch  
Dieu, Kihisadkihir<sup>215</sup>.

**si tous mes espaces remuent ta vie  
je saurai qu'il est temps  
de dérouter mes jours**

**ton visage fléchira vers mes terres absentes  
tu dépouilleras mes frontières  
de ton corps distrait**

**nos rues désertées comprendront qu'il est temps  
de ne plus nous attendre<sup>216</sup>**

---

<sup>214</sup> *Ibid.*, p. 725.

<sup>215</sup> À la suite de cet extrait, Marie Guyart fait elle-même la traduction de la langue huronne au français : « Ma Sœur encore que vous soiez bien loin, néanmoins je vous aime toujours, plus que si je vous vois ».

<sup>216</sup> Texte de Marie Guyart et poème du segment création *D'errance et d'espace. Accompagnement de Marie Guyart*, p. 211-212.

De l'acte créateur surgit le sentiment viscéral que nous sommes des êtres habités par la vie. Benjamin Fondane a dit que « le besoin de poésie est un besoin de tout autre chose que de poésie<sup>217</sup>. » Provenant d'un homme qui, tout comme Etty Hillesum, laissera sa vie à Auschwitz, cette phrase donne la colossale portée de la puissance de l'acte créateur débordant notre propre existence. Si nous imprimons les écrits en nous, ils seront un passage vers autre chose. Vers quoi ? Vers ce que les mots ne disent pas mais laissent entendre. C'est à tout le moins ce que m'a révélé cette expérience de création accompagnée par l'acte créateur de l'Ursuline. Sa parole a servi de lieu d'ancrage à ma propre recherche d'absolu :

22 octobre 1649

L'âme a un langage court,  
mais qui la nourrit merveilleusement,  
comme si elle disoit :  
mon Dieu, vous soiez béni.

Ce mot, Dieu, dit plus en l'âme qu'on ne peut exprimer.  
O ma vie, O mon tout, O mon amour !  
à mesure que la respiration naturelle se fait,  
cette aspiration surnaturelle continue [...].

L'âme fait plus de chemin  
en un jour  
dans cette disposition,  
qu'elle ne feroit en tout autre  
dans un mois.

**la porte était ouverte**  
**grande**  
**je suis sortie au petit matin**  
**plus rien sur la route**

---

<sup>217</sup> Benjamin Fontane, *Baudelaire et l'expérience du gouffre*, Paris, Seghers, 1947, p. 417.



**je mettrai mon sac sur le dos  
pour vivre debout**

**sur la terre de mes souffles<sup>218</sup>**

Inévitablement les poètes doivent passer par les mots pour savoir que le pouvoir de ces derniers s'achève là où débute l'insatisfaction face à leur difficulté à nommer l'innommable. Le pensais-je, la poésie mène vers notre destination. Belle naïveté, car cette voie et cette voix se perdent au fur et à mesure de nos avancées. Mais je continuais le poème avec, au bout des lèvres, des mots de l'impossible arrivée. J'allais tout de même découvrir que l'activité poétique possède une puissance compensant pour ses limites : faire pénétrer en nous l'intuition des mystères qu'elle contient. Elle ajoute une énigme à nos existences. Elle ose les questions que nous savons sans réponses. Nous devons être conscients que plus le poète avance dans les zones reculées de l'absolu, plus verra-t-il son pouvoir sur le langage lui filer entre les doigts. Son emprise sur les mots diminuera, mais sans jamais s'éteindre :

8 octobre 1671

Je m'aperçois quelquefois,  
et je ne sçai si d'autres le remarquent,  
que marchant par la maison,  
je vais  
chancelant;  
c'est que mon esprit pâtit  
un transport  
qui me consume.

Je ne fais presque d'actes dans ces occasions,  
parce que cet amour

---

<sup>218</sup> Texte de Marie Guyart et poème du segment création *D'errance et d'espace. Accompagnement de Marie Guyart*, p. 207-208.

consument  
ne me le permet pas.

D'autres fois mon âme a le dessus,  
et elle parle à son Époux  
un langage d'amour  
que luy seul  
luy peut faire produire :  
mais quelque privauté qu'il me permette,  
je n'oublie point mon néant,

et c'est un abyme  
dans un autre abyme  
qui n'a point de fond.

**il n'y aura personne  
au bas de l'escalier**

**je continuerai à descendre**

**d'un geste lent et éphémère  
je creuserai des sols argileux et ronds et francs**

**je me coucherai  
face contre terre**

**et que jamais je n'oublie  
mes errances premières**

**mamitaoutou<sup>219</sup>**

---

<sup>219</sup> Texte de Marie Guyart et poème du segment création *D'errance et d'espace. Accompagnement de Marie Guyart*, p. 220-221.

## L'incarnation

Dans l'espace, mes sens érigent leurs antennes,  
Pour distinguer le bruit qui naît du bruit qui meurt;  
Je cherche dans le ciel quelle étoile est la mienne,  
Je cherche des oublis qui sont toujours ailleurs.

Jovette Bernier,  
*Au chemin des étoiles.*

Si notre pouvoir sur le langage fuit à mesure de nos avancées vers l'absolu, il ne perd pas sa force puisque les mots s'immiscent en nous. Nous prenons alors toute l'ampleur de la parole et nous nous mesurons à elle. Arrive alors, non pas un affrontement, mais une passerelle qui nous unit à la puissance de son corps et du nôtre.

Prendre le monde en soi, le laisser s'incarner en nous, car notre corps est « pris dans le tissu du monde<sup>220</sup> », pour emprunter les termes de Merleau-Ponty. Une incarnation passant aussi par nos yeux faits de chair. Comme le dit avec justesse Alain Jouffroy : « Un poète n'a pas une obligation d'écriture. Il n'a qu'une obligation de regard<sup>221</sup> ». Marie Guyart a tant et tant regardé les territoires de la Nouvelle-France avec ses propres yeux et en empruntant ceux des Amérindiens et Amérindiennes, des coureurs des bois, des explorateurs. À leur tour, ses regards ont mis devant moi des terres que j'ai, de même, si souvent imaginées :

Été 1647

C'est lui [Dieu] qui nourrit les oiseaux de l'air,

---

<sup>220</sup> Maurice Merleau-Ponty, *op.cit.*, p. 14.

<sup>221</sup> Alain Jouffroy, *Manifeste de la poésie vécue*, Paris, Gallimard (Coll. Infini), 1995, p. 55.

c'est lui qui donne à manger  
aux bêtes des forests,  
sa bonté n'est-elle pas assez grande  
pour s'étendre jusqu'à moi,  
qui croi et espère en lui.  
Là-dessus elle [l'Amérindienne] fait sa prière,  
suppliant notre Seigneur de la conduire,  
et sans tarder plus long-temps,  
elle s'enfonce  
dans ces grandes forests,  
sans autre provision que le peu de bled  
qu'elle avoit glané.

Elle se conduisoit à la veue du Soleil,  
qui lui servoit de boussole  
dans ces solitudes,  
où il n'y avoit point de routes ni de chemins.

Après qu'elle eut mangé sa provision,  
elle gratta la terre  
pour trouver quelques racines tendres :  
quand la terre étoit trop dure par la gelée,  
elle mordoit les arbres  
pour en succer l'humeur,  
et en manger la seconde écorce,  
qui est plus tendre que la première.

**si je perds le soleil  
cherche-moi au Nord  
j'y serai à genoux**

**appelant  
mes sœurs et mes songes**

**dans la transparence des routes longeant des vents  
qui n'existent pas  
je cacherai les espaces**

**tout équilibre des jours sera rejeté hors champs**

**le soleil reviendra sous le seuil des rideaux  
m'indiquant timidement  
la vie légère à retrouver<sup>222</sup>**

Cloîtrés ou non, mystiques ou poètes, peu importe puisque notre vision peut se transformer en ouverture vers l'extérieur. Mais cela ne suffit pas pour habiter la terre. Encore faut-il en être touchés. Sonder le monde qui sculptera l'être. Pour dévoiler les manifestations du monde, certains emprunteront l'écriture, comme Marie Guyart. Si « voir c'est avoir à distance<sup>223</sup>», nous devons être conscients de la participation de notre être à cette action humaine. Posséder une sensibilité incluant notre rapport à la chair (Merleau-Ponty traduit la chair par le lien corps-monde-autrui). Les écrits de Guyart, incluant ses lettres abordant le territoire, proviennent de son être incarné. Si j'ai pu me servir de ses textes pour bâtir ma poésie, c'est que l'Ursuline a elle-même convoqué ses sens pour bâtir les siens. Elle a laissé entre mes mains de quoi entrevoir la profondeur de son intimité face à la nature, tout en permettant à la mienne de prendre son élan :

29 octobre 1665

Je vous ai dit dans une autre lettre  
qu'une partie de l'armée a pris le devant pour se saisir  
de la Rivière des Hiroquois,

---

<sup>222</sup> Texte de Marie Guyart et poème du segment création *D'errance et d'espace. Accompagnement de Marie Guyart*, p. 97-98.

<sup>223</sup> Maurice Merleau-Ponty, *op.cit.*, p. 19.

et faire des forts sur ses rivages  
dans les passages les plus avantageux.  
A quoi j'ajoute que nos Chrétiens Algonguins  
sont allé camper avec leurs familles  
à l'abri des forts et de ceux qui les gardent.  
Ils font de grandes chasses  
où leurs ennemis avoient coutume d'en faire,  
et d'enlever la meilleure part de leur pelletrie.

Leur chasse est si abondante qu'on dit que chaque jour  
ils prennent plus de cent Castors,  
sans parler des Orignaux,  
et autres bêtes fauves.

En quoi les François et les Sauvages  
s'aident mutuellement :  
Les François défendent les Sauvages,  
et les Sauvages nourrissent les François  
des chairs des bêtes qu'ils prennent,  
après avoir enlevé les peaux,  
qu'ils portent aux magasins du païs.

**Délester ce qui se trouve en moi  
d'aboiements des corps célestes éventrés  
par les bêtes qui me suivent  
fidèlement**

**leurs chaudes peaux gorgées de veines  
m'inviteront à me coucher à leurs pieds**

## avant de repartir<sup>224</sup>

Guyart n'a jamais pénétré profondément dans les forêts de la Nouvelle-France et je ne me suis jamais couchée aux pieds des bêtes fauves. Mais elle connaît l'odeur de la forêt, son amplitude, ses couleurs, et je peux sentir la chaleur dégagée par la peau de bêtes que je n'ai jamais croisées. Les mots de l'Ursuline et les miens ne sont pas désincarnés de la vie puisque, par la présence de nos sens, nous avons eu la capacité d'imaginer, d'emmagasiner dans notre chair les sensations éprouvées face aux forêts, à la nature et à cette inéluctable froidure. Froid de la chair ou froid de l'âme, il n'y a guère de distinction. L'être ne sort jamais indemne de leur présence :

25 juin 1660

L'hiver

a été cette année extraordinaire,  
en sorte que personne n'en avait jamais vu un semblable  
tant en sa rigueur  
qu'en sa longueur.  
Nous ne pouvions échauffer,  
nos habits nous semblaient légers comme des plumes,  
quelques-unes de nous  
étoient abandonnées  
à mourir  
de froid [...].

**cette nuit trop claire  
accueille mes blanches pages  
gelées entre mes songes**

**le vent dérive**

---

<sup>224</sup> Texte de Marie Guyart et poème du segment création *D'errance et d'espace. Accompagnement de Marie Guyart*, p. 99-100.



**très doux  
sous la fenêtre des enfants**

**poser mes mots  
sur la table  
ouvrir la fenêtre  
sortir la tête  
et ne plus rien écrire<sup>225</sup>**

Ma poésie s'élaborait accompagnée par les mots d'une femme ayant assimilé en elle les terres du pays. Tant ses mots ont exprimé le territoire extérieur, tant les miens se sont réfugiés dans ma terre intime, mais une intimité ouverte à l'espace du dehors. Grâce à l'incarnation de Guyart sur le sol de Nouvelle-France, j'ai pu déployer ma quête par l'entremise de ma poésie. Une intimité collée à un fourmillement de vie, n'est-ce pas ce qui compose l'absolu, si tant est que nous puissions le définir ? Dans les gestes existentiels, dans les actes créateurs, laisser venir en soi cette vie composée de tout ce qui nous entoure, incluant la mort. Pour reprendre les mots du philosophe Jean Bédard cité précédemment : « Mon prochain et la nature sont des indispensables. [...] L'expérience mystique, c'est une expérience intérieure de l'expérience extérieure<sup>226</sup>. » Une sensibilité exacerbée permet d'avoir un contact privilégié avec l'espace environnant. Non pas une sensibilité vaporeuse, mais celle musclée qui envahit le tréfonds de l'existence. Loin d'être une fuite du monde, la vie mystique établit un lien véritable avec l'existence. J'ai toujours pensé que l'Ursuline a été une mystique terriblement *terre à terre*, car ayant la capacité d'imprimer à sa vie une force de regard tournée vers le territoire. Se lier avec les gens habitant le pays, prendre la terre, l'habiter, la vivre en la nommant :

12 novembre 1666

Ils [les hommes de l'armée française] ont marché

---

<sup>225</sup> Texte de Marie Guyart et poème du segment création *D'errance et d'espace. Accompagnement de Marie Guyart*, p. 160-162.

<sup>226</sup> Jean Bédard, « Nicolas de Cues et le bonheur mystique de la docte ignorance », *Liberté*, n° 252, vol. 43, n° 2 (mai 2001), p. 17.

par des chemins des plus difficiles qu'on se puisse imaginer :

parce qu'il y faut passer à gué plusieurs rivières,  
et faire de longs chemins par des sentiers  
qui n'ont pas plus d'une planche de large  
pleins de souches,  
de racines et de concavitez très-dangereuses.

Il y a cent cinquante lieues de Québec aux Forts  
qu'on a fait sur la rivière des Hiroquois.

Ce chemin est assez facile,  
parce que l'on peut y aller en canot et en chaloupe,  
y aiant peu de portages;  
mais passer au delà,  
c'est une merveille que l'on en puisse venir à bout  
parce qu'il faut porter les vivres, les armes, le bagage  
et toutes les autres nécessitez sur le dos.

[...] il fallut faire beaucoup de chemin  
par des montagnes et des vallées,  
et ensuite passer un grand Lac,  
à la faveur de plusieurs Cayeux que l'on fit.

**longeant la rivière  
je soulève la vie sur mes épaules  
à l'horizon de mes pas  
n'y trouve qu'une souche  
plus grande que moi<sup>227</sup>**

L'absolu appelle une expérience tangible de l'incarnation de l'être. C'est ce que m'aura manifesté mon expérience de création accompagnée de l'Ursuline. S'incarner avec la parole. Est-ce aussi pour cette raison que s'est forgée la rencontre entre Guyart et moi ? Elle, la mystique, si

---

<sup>227</sup> Texte de Marie Guyart et poème du segment création *D'errance et d'espace. Accompagnement de Marie Guyart*, p. 121-122.

incarnée dans ses mots, moi, la poète, voulant mettre dans mes écrits l'incarnation de ma quête d'absolu. Todorov a bien raison de mentionner que sans cet absolu « l'existence perd ce qu'elle a de spécifiquement humain<sup>228</sup>. » Il serait alors « naturel » que les êtres incarnés dans leur entité d'homme et de femme soient aptes à en écrire les manifestations.

Les expériences de la vie ont la main haute sur l'acte créateur. Poètes et mystiques se lancent à corps perdus dans leurs jours, des corps laissant surgir de quoi façonner leurs écrits : l'amour, le désespoir, l'espérance, les êtres tant aimés, les passions, les songes, l'abîme, une mer traversée, l'inconnu rencontré, les mains lasses de tant écrire, les lettres perdues, les murs escaladés... Sans ces ébranlements, les actes créateurs s'enlisent. Marie Guyart en est l'exemple le plus patent. Elle ne s'est pas contentée de jours sans saillies. Qui plus est, son écriture porte les cicatrices d'un être incarné<sup>229</sup> littérairement, intellectuellement et corporellement, comme l'indique si bien Natalie Zemon Davis : « Il se peut que, comme le prétendait Marie, l'"esprit de Grâce" lui ait permis d'écrire comme il le désirait : mais si la chose est exacte, cet esprit qui l'inspirait passait par les nerfs et les muscles de son savoir-faire<sup>230</sup>. »

---

<sup>228</sup> Tzvetan Todorov, *Les Aventuriers de l'absolu*, Paris, Robert Laffont, 2006, p. 133.

<sup>229</sup> Je rappelle que Marie Guyart a choisi en religion le nom de Marie de l'Incarnation pour manifester l'importance qu'elle accordait à l'incarnation de Dieu.

<sup>230</sup> Natalie Zemon Davis, *Juive, catholique, protestante : trois femmes en marge du XVII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Éditions du Seuil, 1997, p. 245.

## Repartir

Aucun chemin n'est tout tracé, tu le sais bien. Tu es vivant de toute ta vie.

Mahabharata,  
livre sacré de l'Inde.

J'ai eu devant moi une écrivaine qui m'aura appris à affronter les routes de l'errance menant un peu plus près de soi. Le poète Roland Giguère nous dirait que « pour aller loin : ne jamais demander son chemin à qui ne sait pas s'égarer<sup>231</sup>. » Dans la quête d'absolu, nous ne maîtrisons jamais tout à fait cette route aux frontières absentes. Mais il y a plus. Il faut laisser vivre l'inconnu en lui donnant l'espace requis pour respirer dans cette quête qui, faut-il le rappeler, réclame toujours une part d'errance. Et qu'elle soit géographique ou mystique, cette même part ne se forme qu'à travers l'humain qui la met au monde au centre de son intimité.

Lors de la création de ma poésie, le souffle de l'Ursuline n'était jamais loin, mais je l'ai souhaité voilé. Je n'ai pas voulu qu'il me montre le chemin, mais désiré qu'il m'indique mon errance :

**arriver de nulle part  
dessiner un voile  
le long des jours lents**

**assoupir mes yeux  
pour quelque temps  
tromper les nuits**

---

<sup>231</sup> Roland Giguère, *forêt vierge folle*, Montréal, l'Hexagone, 1987, p. 83.

**arpenter mes rêves  
qui s'inclineront devant les aubes**

**et l'ailleurs s'imposera  
à la première lueur<sup>232</sup>**

---

<sup>232</sup> Poème du segment création *D'errance et d'espace. Accompagnement de Marie Guyart*, p. 182.

## CONCLUSION GÉNÉRALE

Cette thèse a eu comme objectif premier de faire vivre une rencontre littéraire entre Guyart et la doctorante et de démontrer que les écrits de l'Ursuline révèlent une sensibilité certaine face à l'espace de la Nouvelle-France. Considérant qu'un des buts d'une thèse en recherche-crédation est de lier de manière étroite les segments création et réflexion, j'ai également porté une attention particulière à cet aspect en établissant des thématiques similaires – pour le segment création et l'essai sur Marie Guyart – et en faisant de la religieuse le personnage central des trois parties de ma thèse.

Faisons d'abord un retour sur la partie création. Après le travail du choix des lettres de l'Ursuline, s'amorçait celui de la création. Ma poésie a pris forme en m'inspirant d'un exercice de « lecture créatrice » proposé par Jean-Noël Pontbriand dans son livre *Les mots à découvert*, exercice s'enracinant dans les mots, et non dans les concepts, afin de s'éloigner d'une simple interprétation. Le défi était là : ne pas me transformer en *traductrice* des écrits de la religieuse, mais en *créatrice* de poésie s'inspirant de ceux-ci. Sans cette posture créative, mes textes poétiques, je peux le présumer, auraient davantage ressemblé à une réflexion sur les écrits épistolaires de Guyart. Le résultat a été tout autre. J'en veux pour preuve la présence dans ma poésie d'un fil conducteur qui a pris forme à mon insu (je n'ai pris conscience de ce fil qu'en relisant le résultat de ma création) et qui est constitué d'un contenu démontrant les deux éléments suivants : premièrement, aucune trace d'éléments historiques de la Nouvelle-France et, deuxièmement, la présence presque constante et sous-jacente de mes références à la disparition d'une certaine part de moi-même, une « mort » cherchant un espace où je pourrais vivre l'absolu sans entrave. Les textes de l'Ursuline ont révélé la lumière, les miens, la recherche de la lumière.

Bien que je sois restée sur mon territoire de création afin d'éviter que ma poésie ne devienne qu'un simple écho des textes de Guyart, je crois qu'une certaine symbiose entre l'Ursuline et moi-même a émergé grâce au respect des thèmes de l'errance et de l'espace de la nature présents dans mes écrits. En outre, l'emploi de mots autochtones dans ma création poétique, quoique parcimonieux, a dénoté une sensibilité aux langues amérindiennes, tout comme pour

Guyart. Si l'Ursuline a côtoyé l'inconnu en empruntant ces langues, j'ai de même été amenée à faire vivre le langage autochtone, par l'entremise de l'épistolière.

J'ose croire, bien que cela soit difficile à prouver, que le lien Guyart/doctorante est aussi attribuable à la rencontre de deux femmes dont la quête d'absolu était toujours présente. S'il n'est aucunement dans mes intentions de comparer ma vie intime à celle de l'Ursuline, je considère toutefois qu'au contact des écrits mystiques et « profanes » de Guyart, ma poésie a profité du mystère de la présence dépassant les frontières du temps, de l'espace et des mots. Comme je l'ai déjà mentionné, en créant ma poésie, je n'ai pas voulu prêter attention aux éléments biographiques de l'Ursuline afin d'éviter que ma création ne soit qu'une traduction des textes de la religieuse. Malgré cela, l'ombre de ce personnage historique, ou devrais-je dire la lumière, n'était jamais loin dans mes pensées.

Pour cette thèse, il a été aussi dans mon désir de renouveler l'image véhiculée par nombre de chercheurs sur Marie Guyart. Ces recherches reviennent souvent sur l'aspect d'une existence où le regard de la religieuse en est un essentiellement tourné vers l'intérieur. Tout en considérant pertinents ces angles de recherche, il m'apparaissait primordial d'élargir ceux-ci réduisant l'Ursuline à ces représentations. Me servir de ses textes épistolaires pour ma partie création a été une façon de la faire voir sous un nouveau jour. Mais cela ne me suffisait pas. De ce fait, dans l'essai *D'errance et d'espace chez Marie Guyart*, j'expose l'importance de l'espace extérieur pour cette femme cloîtrée au cœur de la Nouvelle-France. Tout en dégelant le regard souvent figé que l'on porte sur Guyart, l'essai a permis d'aborder l'errance sous un angle différent. Comme l'a bien démontré Rachel Bouvet dans ses recherches sur cette notion, souventes fois l'errant est confondu avec le nomade. La ligne de démarcation est fort ténue, mais un élément nous guide pour repérer la différence : le regard de l'errant « s'oriente vers l'avant, vers l'inconnu, il est tendu vers l'horizon<sup>233</sup> », alors que celui du nomade se dirige vers le connu. Dans la considération de cette distinction, j'ai donné une perspective différente à la notion d'errance : celle d'une cloîtrée mystique vivant sur l'un des plus grands territoires du monde et qui, avec ses lettres, a arpenté sans réserve un territoire inconnu. Bref, une

---

<sup>233</sup> Rachel Bouvet, « Du parcours nomade à l'errance : un parcours de l'entre-deux », dans Bouvet, Rachel, André Carpentier et Daniel Chartier [dir.], *Nomades, voyageurs, explorateurs, déambulateurs. Les modalités du parcours dans la littérature*, Paris, L'Hamattan, 2006, p. 35.

errance vécue dans un monastère qui se sera transformé en espace d'ouverture vers les quatre coins de l'horizon et bien au-delà. Cette optique nouvelle ajoute à la grandeur de l'œuvre littéraire de l'Ursuline. Dans les années à venir, il est à souhaiter que les chercheurs donneront autant d'importance à son corpus abordant l'espace extérieur qu'à celui traitant de sa vie mystique, puisque celle-ci a été vécue en nommant une mer, une terre, un continent. Pouvons-nous vraiment en faire fi ?

Je ne pouvais créer cette thèse sans traiter de l'embryon du lien entre Guyart et la doctorante, lequel s'est développé dans la conception de mon œuvre poétique. Dans *Poésie et mystique : au cœur d'une rencontre*, j'ai d'abord interrogé la naissance de cette rencontre littéraire. En abordant cet essai, j'étais consciente que je devais délimiter ce vaste territoire des expériences poétiques et mystiques à l'intérieur desquelles se trouvent une multitude d'avenues de réflexion. De ce fait, j'allais surtout me concentrer sur le lien Guyart/doctorante s'étant manifesté pendant ma création. Sans mettre de côté des considérations plus générales touchant la mystique et la poésie, il était impérieux d'insister sur ce qui constitue la force du segment création de cette thèse : une rencontre inédite faite sur le territoire de la parole et au-delà de celle-ci. Tenter de toucher le cœur de ce rendez-vous, j'en savais les écueils, mes réflexions devant porter sur une rencontre dont l'essentiel ne peut se dire. Pour ce faire, je n'ai pas voulu théoriser sur les expériences mystiques et poétiques, et ce, dans l'objectif de me tenir au plus près d'une rencontre vécue loin des théories.

Dans cet essai englobant poésie et mystique, mon autre préoccupation a été de me coller au plus près de la vision que j'ai de celles-ci : une expérience non détachée de la vie. J'étais parfaitement consciente qu'en prononçant les mots *âme* et *absolu*, je ferais fuir ceux et celles à qui ces termes répugnent, tant ils sont employés à gauche et à droite, pour tout et pour rien. De ce fait, en décrivant le lien entre Marie Guyart et moi, j'ai espéré montrer que la quête d'absolu participe, non pas à nous détacher du monde, mais à nous mettre en relation avec l'intensité de l'existence.

Tous en conviennent, un des défis majeurs d'une thèse en recherche-crédation est d'établir un lien étroit entre le segment création et la partie réflexive afin que les deux volets de la thèse se répondent constamment. Cet aspect constituant la spécificité de ce doctorat peut prendre différentes formes. De mon côté, j'ai voulu qu'un même esprit traverse la création et les deux essais : celui d'une exploration du territoire de l'être, exploration habitée par la mystique, l'errance et l'espace de la



nature. Aussi, je n'ai pas tenté de faire de mes réflexions critiques un territoire exempt de sensibilité. Pour une thèse, l'argumentaire doit être présent, c'est une évidence. Mais je considère aussi qu'elle peut laisser de l'espace à ce qui constitue la force de l'essai : un *Je* qui s'impose. Mais comment faire en sorte que le discours doctoral intègre sensibilité et réflexion critique ? Plusieurs réponses sont possibles. Dans *Écrire en notre temps*, Fernand Ouellette donne au caractère de l'essai un sens que nous pourrions également donner aux multiples variantes des travaux essayistiques : « [S]uivre l'essayiste c'est s'aventurer sur le sable mouvant, ou faire un saut du haut de la tour. Et nul n'est obligé de divaguer. Nul n'est forcé d'accueillir la fulgurance et de suivre, par la voie de l'errance, une quête de la totalité, une quête de l'Être<sup>234</sup>. » Ouellette exprime ici le caractère singulier d'une réflexion déployant une compréhension menant au-delà de la parole. Pour ma part, j'ai choisi de donner à ma thèse le profil inhérent à la poésie et à la mystique, soit une recherche du verbe qui s'accomplit grâce à l'être toujours en marche.

Quant aux citations de poètes mises en exergue, elles ont voulu être un temps d'arrêt avant de reprendre la route. Et les poètes savent nommer le langage, mieux que quiconque. La poésie respire plus loin que le temps et l'espace. Elle nous dit que la parole creuse en nous ce qu'il faut d'inconnu pour abreuver nos errances qui nous mèneront sur les terres de nos prochaines naissances.

---

<sup>234</sup> Fernand Ouellette, *Écrire en notre temps*, Montréal, HMH, 1979, p. 40-41.

Beau  
ce matin sans carence de mythe,  
et du miel absorbé sans blasphème.

Beau  
ce matin ou un autre possible,  
cette vie ou une autre invention,  
sans fantômes, dans l'ombre.

L'humidité du sable adhère au pied.  
J'avale la mer, qui m'avale.  
Valves, pensées courbes, nuances de lumière  
bleue  
complète  
sur des formes constituées.

Beau  
le passage du corps,  
sa fusion au corps général du monde.

Envie de chanter.  
Mais si absolue que je me tais, assouvi.

Carlos Drummond de Andrade, *Chant spongieux*  
Nouveaux poèmes (Novospoemas, 1948)  
Traduit du portugais par Maria doCarmo Campos et Michel Peterson

Ces vers du célèbre poète du Brésil accompagnent les derniers instants de cette thèse, car représentant le visage d'une poésie gorgée d'une voix rendant les armes face à plus fort qu'elle : l'absolu. Le chant se tait mais élève la voix du poète à l'extrême hauteur de sa quête. Comment chanter ce qui ne peut se chanter ? Comment dire ce qui ne peut se dire ? Comment peindre ce qui ne peut se peindre... nous dirait peut-être Marcelle Ferron ? Nous savons que les réponses ne viendront jamais. C'est pourquoi musiciens, poètes et peintres poursuivent leurs œuvres et persistent dans le déploiement de l'acte créateur. Ils savent que la création saura lever toute la vie se cachant sous les notes, sous les mots, sous la toile.

## BIBLIOGRAPHIE

### Corpus de de Marie de l'Incarnation

DE L'INCARNATION, Marie, *Correspondance*, nouvelle édition par Dom Guy Oury, Solesmes, Abbaye Saint-Pierre, 1971.

DE L'INCARNATION, Marie, *Écrits spirituels et historiques*, vol. 1, Paris, Desclée De Brouwer & Cie/ Québec, Les Ursulines de Québec, [1928] 1985.

DE L'INCARNATION, Marie, *Écrits spirituels et historiques*, vol. 2, Paris, Desclée De Brouwer & Cie/ Québec, Les Ursulines de Québec, [1929] 1985.

### Ouvrages et articles sur Marie de l'Incarnation et les Ursulines de Québec

BARTLETT-JEFFREY, Lucie, « Du monastère de Québec jusqu'au Grand Nord : point de fuite de Marie Guyart de l'Incarnation », dans *OIC UQAM*, 2012, [en ligne]. <http://oic.uqam.ca/fr/remix/du-monastere-de-quebec-jusquau-grand-nord-point-de-fuite-de-marie-guyart-de-lincarnation/>[Texteconsulté le 22 juin 2015].

BONESSO, Amandine, « Décentrement identitaire et social chez Marie Guyard de l'Incarnation : images de l'espace intérieur et extérieur », dans *CIELAM Centre interdisciplinaire d'étude des littératures d'Aix-Marseille*, 2016, [en ligne]. <http://cielam.univ-amu.fr/node/1840> [Texte consulté le 10 mars 2016].

BRODEUR, Raymond, « S'approprier la langue de l'autre pour catéchiser », dans BRODEUR, Raymond et Gilles ROUTHIER [dir.], *Risquer un nouveau monde : 375 ans de vie et d'audace*, Montréal, Les Éditions Novalis, 2016, p. 131-140.

BRUNEAU, Marie-Florine, « Féminité sauvage, féminité civilisée : Marie de l'Incarnation entre la clôtüre et la forêt », *Papers-on-French-Seventeenth-Century-Literature*, vol.19, n° 37, 1992, p. 347-354.

DEROY-PINEAU, Françoise, *Marie de l'Incarnation, 1599 -1672*, Paris, Laffont, 1989.

-----, « Réseaux sociaux et mobilisation de ressources: analyse sociologique du dessein de Marie de l'Incarnation », thèse de doctorat, Université de Montréal, 1996.

-----, [dir.], *Marie Guyard de l'Incarnation : un destin transocéanique (Tours, 1599 - Québec, 1672)*, Paris/Montréal, L'Harmattan, 2000.

-----, « Religieuses et laïques : des réseaux d'apostolat efficaces. Un exemple : les réseaux de Marie de l'Incarnation », dans BRODEUR, Raymond et Gilles ROUTHIER [dir.], *Risquer un nouveau monde : 375 ans de vie et d'audace*, Montréal, Les Éditions Novalis, 2016, p. 55-74.

DESLANDRES, Dominique, « Attitude de Marie de l'Incarnation envers les Amérindiens », mémoire de maîtrise en histoire, Université Mc Gill, 1985, 169 f.

-----, « L'éducation des Amérindiennes d'après la correspondance de Marie Guyart de l'Incarnation », *Sciences religieuses/Studies in religion*, winter/hiver, 1987, p. 91-110.

-----, « Qu'est-ce qui faisait courir Marie Guyart ? Essai d'ethnohistoire d'une mystique d'après sa correspondance », *Laval théologique et philosophique*, vol. LIII, n° 2, juin 1997, p. 285-300.

-----, « L'utopie mystique et les tracas de la fondation de la Nouvelle-France » dans BRODEUR, Raymond, Dominique DESLANDRES et Thérèse NADEAU-LACOUR [dir.], *Lecture inédite de la modernité aux origines de la Nouvelle-France*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2009, p. 113-129.

-----, « Agentivité, voix et voies des Françaises au XVII<sup>e</sup> siècle. Le cas de Marie de l'Incarnation 1599-1672 », dans BRUN, Josette [dir.], *Interrelations femmes-médias dans l'Amérique française*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2009, p. 13-39.

-----, « Marie Guyart de l'Incarnation, *Relation de 1654* », dans CORBO, Claude [dir.], *Monuments intellectuels de la Nouvelle-France et du Québec ancien : aux origines d'une tradition culturelle*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 2014, p. 68-79.

-----, « Les pouvoirs de l'absence. Genre et autorité d'après Marie Guyart », dans CHARPENTIER, Emmanuelle et Benoît GRENIER [dir.], *Femmes face à l'absence. Bretagne et Québec XVII<sup>e</sup> – XVIII<sup>e</sup> siècles*, Québec, Centre interuniversitaire d'études québécoises, 2015, p. 5-14.

-----, « La rencontre des populations autochtones, d'après le témoignage de Marie de l'Incarnation », dans BRODEUR, Raymond et Gilles ROUTHIER [dir.], *Risquer un nouveau monde : 375 ans de vie et d'audace*, Montréal, Les Éditions Novalis, 2016, p. 75-86.

DUMAIS, Monique, « Éthique féministe de relation et perspectives sur le corps », dans *Laval théologique et philosophique*, vol. 53, n° 2, 1997, p. 377-384.

-----, « Relation au corps », dans BRODEUR, Raymond [dir.], *Femme, mystique et missionnaire : Marie Guyart de l'Incarnation*, Québec, Presses de l'Université Laval (Coll. Religions, cultures et sociétés), 2001, p. 301-306.

-----, « Émergence d'affirmation identitaire chez des femmes mystiques » dans BRODEUR, Raymond, Dominique DESLANDRES et Thérèse NADEAU-LACOUR [dir.], *Lecture inédite de la modernité aux origines de la Nouvelle-France*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2009, p. 85-93.

GRÉGOIRE, Vincent, « Marie de l'Incarnation religieuse mystique », *Dalhousie french studies*, n° 42, vol. 42, 1998, p. 33-58.

JEFFREY, Lucie, « Le geste épistolaire de Marie de l'Incarnation : une femme en quête d'espace », dans BONENFANT, Marie-Ève et Julie-Rachel SAVARD [dir.], *Actes du 4<sup>e</sup> colloque du Département d'histoire*, Québec, Artefact, Célat, 2005, p. 99-112.

JEFFREY, Lucie, « Être à soi », dans BRODEUR, Raymond [dir.], *Femme, mystique et missionnaire : Marie Guyart de l'Incarnation*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2001, p. 277-283.

LALEMENT, Jérôme, *Constitutions et Règlements des Premières Ursulines de Québec, 1647*, Québec, édition préparée par Gabrielle Lapointe, 1974.

LANDY-HOUILLOIN, Isabelle, « "Au bruit de tous les infinis" : la correspondance de Marie Guyart de l'Incarnation et de son fils Claude Martin », dans *Littératures classiques*, Paris, Armand Colin, 2010, n° 71, 2010, p. 303-325.

MARTIN, Claude, *La vie de la vénérable Mère Marie de l'Incarnation, première supérieure des Ursulines de la Nouvelle France*, édition contemporaine par Guy-Marie Oury, Solesmes, Abbaye Saint Pierre, 1981.

NEPVEU, Pierre, *Intérieurs du Nouveau Monde*, Montréal, Boréal (Coll. Papier collés), 1998.

OURY, Guy-Marie, *Marie de l'Incarnation*, Québec, Presses de l'Université Laval/Abbaye Saint-Pierre de Solesmes, 1973.

-----, *Les Ursulines de Québec : 1639-1953*, Québec, Les éditions du Septentrion, 1999.

-----, *L'expérience de Dieu avec Marie de l'Incarnation*, Montréal, Fides, 2000.

PINCHARD, Bruno, « Traversées océaniques : océan physique et océan intérieur chez Marie de l'Incarnation », dans DEROY-PINEAU, Françoise [dir.], *Marie Guyard de l'Incarnation, un destin transocéanique*, Paris/Montréal, L'Harmattan, 2000.

-----, « Une femme au milieu de la mer : Marie Guyart, dite Marie de l'Incarnation (Tours 1599 – Québec 1672) », *Études*, n° 3921, janvier 2000, p. 35-48.

-----, « Marie ou l'impossible terre », dans BRODEUR, Raymond [dir.], *Femme, mystique et missionnaire. Marie Guyart de l'Incarnation*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2001, p. 369-380.

ROULEAU, Robert, « Traverser l'Atlantique au XVII<sup>e</sup> siècle » dans DEROY-PINEAU, Françoise [dir.], *Marie Guyard de l'Incarnation, un destin transocéanique*, Paris/Montréal, L'Harmattan, 2000, p. 339-347.

SMART, Patricia, *De Marie de l'Incarnation à Nelly Arcan : se dire, se faire par l'écriture intime*, Montréal, Boréal, 2014.

THÉRY, Chantal, « Marie de l'Incarnation, intimée et intime, à travers sa Correspondance et ses Écrits spirituels », dans BRUNET, Manon et Serge GAGNON [dir.], *Discours et pratiques de l'intime*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1993, p. 107-117.

-----, « Chemins de traverse et stratégies discursives chez Marie de l'Incarnation », *Laval théologique et philosophique*, vol. LIII, n° 2, juin 1997, p. 301-315.

-----, « Les audaces "laïque" et "féminine", "moderne" et "postmoderne" » dans BRODEUR, Raymond, Dominique DESLANDRES et Thérèse NADEAU-LACOUR [dir.], *Lecture inédite de la modernité aux origines de la Nouvelle-France*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2009, p. 95-109.

VUARNET, Jean-Noël, *L'aigle-mère*, Paris, Gallimard, 1995.

ZEMON DAVIS, Natalie, *Juive, catholique, protestante : trois femmes en marge du XVII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Éditions du Seuil, 1997.

## Ouvrages et articles sur la création littéraire

ALEXANDRE, Alfred, *Aimé Césaire, la part intime*, Montréal, Mémoire d'encrier (Coll. Cadastres), 2014.

BARTHES, Roland, *Le plaisir du texte*, Éditions du Seuil, 2002.

BONNEFOY, Yves, *Entretiens sur la poésie, 1972-1990*, Paris, Mercure de France, 1990.

BRAULT, Jacques, *La poussière du chemin*, Montréal, Boréal (Coll. Papiers collés), 1989.

-----, *Chemin faisant : essais*, Montréal, Boréal (Coll. Papiers collés), [1975] 1994.

-----, *Au fond du jardin. Accompagnements*, Montréal, Éditions du Noroît, 1996.

GOSSELIN, Pierre et Éric LE COGUIEC [dir.], *La recherche-création : pour une compréhension de la recherche en pratique artistique*, Québec, Presses de l'Université du Québec, 2006.

DÉSY, Jean, * me, foi et poésie*, Montréal, XYZ (Coll. Documents), 2007.

DILLARD, Annie, *En vivant, en écrivant*, Paris, Christian Bourgois  diteur (Coll. Titres), 2008.

DORION, Hélène, *Recommencements*, Montréal,  ditions Druide, 2014.

DURAS, Marguerite, * crire*, Paris, Gallimard, 1993.

FONDANE, Benjamin, *Baudelaire et l'expérience du gouffre*, Paris, Seghers, 1947.

FORTIER Dominique, *Au péril de la mer*, Québec,  ditions Alto, 2016.

GRAUBY, Françoise et Michelle ROYER [dir.], *Repenser les processus créateur/Rethinking Creative Processes*, Bern,  ditions Peter Lang/ ditions scientifiques européennes, 2001.

JACOB, Suzanne, *La bulle d'encre*, Montréal, PUM, 1997.

JOSSUA, Jean-Pierre, « La parole de poésie selon Yves Bonnefoy. La poésie, la poétique, le sens d'une création », dans *Revue des sciences philosophiques et théologiques* 2002/3 (Tome 86), [en ligne]. <http://www.cairn.info/revue-des-sciences-philosophiques-ettheologiques-2002-3-page-423.htm> [Texte consulté le 10 juillet 2016].

JOUFFROY, Alain, *Manifeste de la poésie vécue*, Paris, Gallimard (Coll. Infini), 1995.

KOKIS, Sergio, *Les langages de la création*, Québec,  ditions Nota Bene, 2006.

LAFERRIÈRE, Dany, *Journal d'un écrivain en pyjama : chronique*, Montréal, Mémoire d'encrier, 2013.

LAHAIE, Christiane, « Création et réflexion : deux langages, une pensée », dans GUY, Hélène et André MARQUIS [dir.], *Le choc des  critures, Procédés, analyses et théories*, Québec, Nota bene, 1999, p. 69-72.

LALONDE, Robert, *Le monde sur le flanc de la truite : notes sur l'art de voir, de lire et d'écrire*, Montréal, Boréal, 1997.

-----, *Des nouvelles d'amis très chers : histoires*, Montréal, Boréal, 1999.

-----, *Le vacarmeur : notes sur l'art de voir, de lire et d'écrire*, Montréal, Boréal, 1999.

LEROUX, Georges, « Habiter en poète », dans LEROUX, Georges et Pierre OUELLET [dir.], *L'engagement de la parole : politique du poème*, Montréal, VLB  diteur (Coll. Soi et l'autre), 2005, p.7-26.

LÉVESQUE, Claude [dir.], *La poésie comme expérience*, Montréal, Hurtubise (Coll. Constantes), 2009.

MAGNY, Claude-Edmonde, *Lettre sur le pouvoir d'écrire*, Paris, Flammarion (Coll. Climats), 2012.

MAULPOIX, Jean-Michel, « Création et contradiction », dans GADROFFRE, Gilbert, Robert ELLRODT et Jean-Michel MAULPOIX [dir.], *L'acte créateur*, Paris, PUF, 1997, p. 13-21.

MÉDAM, Alain, *La saveur des livres*, Montréal, Liber, 2009.

-----, *Pour l'instant. De la fugacité de l'existence*, Montréal, Liber, 2014.

MELANÇON, Robert, *Questions et propositions sur la poésie*, Montréal, Éditions du Noroît, 2014.

-----, *Pour une poésie impure*, Montréal, Boréal (Coll. Papiers collés), 2015.

MERLEAU-PONTY, Maurice, *L'Œil et l'Esprit*, Paris, Gallimard (Coll. Folioplus), 1964.

MIRON, Isabelle, *Poésie de perdition, poésie salvatrice. La quête du sens par le corps chez Michel Beaulieu et Juan Garcia*, Montréal, Nota Bene, 2012.

MUIR, Michel, *L'Errance féconde : carnets intimes*, Montréal, Les Éditions Varia, 2002.

QUELLETTE, Fernand, *Les actes retrouvés*, Montréal, HMH (Coll. Littérature), [1970] 1996.

-----, *Écrire en notre temps*, Montréal, HMH (Coll. Constantes), 1979.

PONTBRIAND, Jean-Noël, *Les mots à découvert : essai sur la poésie et son enseignement*, Québec, Éditions de la Huit (Coll. Contemporains), [2004] 2009.

RENARD, Jean-Claude, *Notes sur la poésie*, Paris, Seuil, 1970.

REVERDY, Pierre, *Cette émotion appelée poésie*, Paris, Flammarion, 1974.

RILKE, Rainer Maria, *Lettres à un jeune poète*, Paris, Grasset, 1937.

SUPERVIELLE, Silvia Baron, *Le Pays de l'écriture*, Paris, Éditions du Seuil, 2002.

WARREN, Louise, *Interroger l'intensité*, Laval, Éditions Trois, 1999.

WATTEYNE, Nathalie et Christiane LAHAIE [dir.], *Lecture et écriture : une dynamique. Objets et défis de la recherche en création littéraire*, Québec, Nota Bene, 2001.

WATTEYNE, Nathalie et Josée VINCENT [dir.], *Autour de la lecture : médiations et communautés littéraires*, Québec, Nota Bene, 2002.



## Ouvrages et articles sur la mystique, la spiritualité et le sacré

BANCROFT, Anne, *Femmes en quête d'absolu. De Simone Weil à Élisabeth Kübler-Ross*, Paris, Albin Michel (Coll. Spiritualités vivantes), 1989.

BARUZI, Jean, « Introduction à des recherches sur le langage mystique », *Recherches philosophiques*, I, 1931-1932, p. 66-82.

BEAUDE, Joseph, *La mystique*, Paris, Éditions du Cerf (Coll. Bref 27), 1990.

BÉDARD, Jean, « Nicolas de Cues et le bonheur mystique de la docte ignorance », *Liberté*, vol. 43, n° 2 (mai), 2001, p. 17.

BLÉE, Fabrice [dir.], *La mystique démythifiée*, Montréal, Novalis, 2010.

BOLOGNE, Jean Claude, *Une mystique sans Dieu*, Paris, Albin Michel, 2015.

DAVY, Marie-Magdeleine, *La connaissance de soi*, Paris, PUF (Coll. Quadrige), 2004.

-----, *Les chemins de la profondeur*, Paris, Les éditions du Relié, 2014.

DE CERTEAU, Michel, *La fable mystique : XVI<sup>e</sup> – XVII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Gallimard, 1982.

DE COURCELLES, Dominique, « Émotions mystiques XIV<sup>e</sup>-XVII<sup>e</sup> siècles : corps en lumière et en larmes », dans KASRTEN, Ingrid, Gesa STEDMAN et Margarete ZIMMERMANN [dir.], *Kulturen der Gefühle in Mittelalter und Früher Neuzeit*, Stuttgart-Weimar, Verlag J.B. Metzler, *Querelles Jahrbuch für Frauenforschung*, 2002, p. 138-153.

DORAN, Anne, « Territoire et sacré chez les Innus », dans *Théologiques*, vol. 16, n° 1, 2008, p. 117-142.

FLAMAND, Jacques, *Au cœur des grands espaces : Pierre Teilhard de Chardin poète, mystique et prophète*, Ottawa, Les Éditions du Vermillon, 2004.

HILLESUM, Ety, *Une vie bouleversée*, Paris, Éditions du Seuil (Coll. Points), 1995.

HULIN, Michel, *La mystique sauvage*, Paris, PUF (Coll. Quadrige), 2014.

JOSSUA, Jean-Pierre, « Formes de langage de la mystique en poésie », dans PLOUVIER, Paule [dir.], *Poésie et mystique*, Paris, L'Harmattan (Coll. Critiques littéraires), 1995, p. 15-34.

-----, *Seul avec Dieu : l'aventure mystique*, Paris, Gallimard (Coll. Découvertes Gallimard Religions), 1996.

-----, *La littérature et l'inquiétude de l'absolu*, Paris, Beauchesne, 2000.

-----, *La passion de l'infini*, Paris, Les Éditions du Cerf, 2011.

KELEN, Jacqueline, *Hadewijch d'Anvers ou la voie glorieuse*, Paris, Albin Michel, 2011.

KLIMOV, Alexis, *De l'abîme : petit traité à l'usage des chercheurs d'absolu*, Québec, Éditions du Beffroi, 1985.

LEMIEUX, Raymond [dir.], *Folie, mystique et poésie*, Québec, GIFRIC (Coll. Nœud), 1988.

MANGIN, Éric, *Maître Eckhart ou la profondeur de l'intime*, Paris, Seuil, 2012.

MARCAURELLE, Roger, « Mystique et paradoxe, lecture et paradigme », *Religiologiques*, n° 7 (printemps), 1993, p. 49-72.

MAXENCE, Jean-Luc, *Anthologie de la poésie mystique contemporaine*, Paris, Presses de la Renaissance, 1999.

MIRON, Isabelle, David COURTEMANCHE et Marie PARENT [dir.], *L'expérience américaine du corps : sens et sacré en littérature québécoise moderne*, Montréal, UQAM, Figura, Centre de recherche sur le texte et l'imaginaire, 2012.

OUELLET, Pierre, « L'arrêt d'écrire, à propos de la langue des dieux », dans LEMIEUX, Raymond [dir.], *Folie, mystique et poésie*, Québec, Gifric (Coll. Nœud), 1998, p. 51-64.

OUELLETTE, Fernand, « L'Expérience mystique en son lieu au-delà de toute connaissance », *Liberté*, vol. 43, n° 2 (mai), 2001, p. 63-75.

PEELMAN, Achiel, « L'actualité des religions amérindiennes au Canada », dans *Revue internationale d'action communautaire/International Review of Community Development*, n° 26, 1991, p. 111-118.

-----, « Danser avec les esprits : explorations de l'univers amérindien », dans *Théologiques*, vol. 2, n° 2, 1994, p. 73-90.

-----, *L'Esprit est amérindien : quand la religion amérindienne rencontre le christianisme*, Montréal, Médiaspaul, 2004.

TODOROV, Tzvetan, *Les Aventuriers de l'absolu*, Paris, Robert Laffont, 2006.

## Ouvrages et articles sur l'errance, le nomadisme et l'exil

ALEXANDRE-GARNER, Corinne et Isabelle KELLER-PRIVAT [dir.], *Migrations, exils, errances et écritures*, Paris, Presses universitaires de Paris Ouest (Coll. Chemins croisés), 2012.

BERTHET, Dominique [dir.], *Figures de l'errance*, Paris, L'Harmattan, 2007.

BOULOUMIÉ, Arlette, *Errance et marginalité dans la littérature*, Angers, Presses de l'Université d'Angers, 2007.

BOUVET, Rachel, Virginie TURCOTTE et Jean-François GAUDREAU [dir.], *Désert, nomadisme, altérité*, Montréal, UQÀM, Département d'études littéraires, n°1, (Coll. Figura. Textes imaginaires), 2000.

BOUVET, Rachel et Basma El OMARI [dir.], *L'espace en toutes lettres*, Montréal, Nota Bene, 2003.

BOUVET, Rachel et Myra LATENDRESSE-DRAPEAU, *Errances*, Montréal, UQÀM, Centre de recherche sur l'imaginaire, 2005.

BOUVET, Rachel, André CARPENTIER et Daniel CHARTIER [dir.], *Nomades, voyageurs, explorateurs, déambulateurs. Les modalités du parcours dans la littérature*, Paris, L'Harmattan, 2006.

BOUVET, Rachel et Kenneth WHITE [dir.], *Le nouveau territoire : l'exploration géopoétique de l'espace*, Montréal, UQÀM, Figura, Centre de recherche sur le texte et l'imaginaire, 2008.

CHARBONNEAU, François [dir.], *L'exil et l'errance : le travail de la pensée entre enracinement et cosmopolitisme*, Montréal, Liber, 2016.

CHARTIER, Daniel, « Vers l'immensité du Grand Nord. Directions, parcours et déroutements dans les récits nordiques », dans BOUVET, Rachel, André CARPENTIER et Daniel CHARTIER [dir.], *Nomades, voyageurs, explorateurs, déambulateurs. Les modalités du parcours dans la littérature*, Paris, L'Harmattan, 2006, p. 131-141.

CHATEAU, Dominique, « Ontologie de l'errance (dans une perspective critique) », dans BERTHET, Dominique [dir.], *Figures de l'errance*, Paris, L'Harmattan, 2007, p. 49-63.

DÉSILETS, André, *Les tensions de l'errance*, Québec, Presses de l'Université Laval (Coll. Zétésis), 2001.

DÉSY, Jean, *L'esprit du Nord. Propos sur l'autochtonie québécoise, le nomadisme et la nordicité*, Montréal, XYZ, 2010.

-----, « Visions nomades de la territorialité », dans *Moebius : écritures/littérature*, 2014, [en ligne]. <http://id.erudit.org/iderudit/72866ac> [Texte consulté le 22 juin 2016].

JAOUICH, Nicole, « L'immobilité sédentaire et le nomadisme des mots » dans BOUVET, Rachel, Virginie TURCOTTE et Jean-François GAUDREAU [dir.], *Désert, nomadisme, altérité*, Montréal, UQÀM, Département d'études littéraires (Coll. Figura. Textes imaginaires), n° 1, 2000, p. 51-64.

KÉROUAC, Jack, *Les clochards célestes*, Paris, Gallimard (Coll. Folio), 1963.

-----, *Le vagabond solitaire*, Paris, Gallimard (Coll. Du monde entier), 1969.

MENOU, Hervé, « Julien Gracq, l'errance du poète », dans Arlette BOULOUMIÉ [dir.], *Errance et marginalité dans la littérature*, Recherches sur l'imaginaire, cahier XXXII, Angers, Presses de l'Université d'Angers, 2007, p. 137-148.

MOISAN, Clément, *Kérouac : l'écriture comme errance*, Montréal, Hurtubise, 2010.

MARCHETTI, Marilia, « J.M.G. Le Clézio : une littérature de l'exil et de l'errance », dans *Contemporary French and Francophone Studies*, vol. 19, n° 2, 2015, p. 164-175.

SAUVAIRE, Marion, « De l'exil à l'errance, la diversité des sujets migrants », dans *Amerika*, 2011, [en ligne]. <http://amerika.revues.org/2511> [Texte consulté le 30 mai 2016].

## Ouvrages et articles sur l'espace

BACHELARD, Gaston, *La poétique de l'espace*, Paris, PUF, [1957] 1981.

BEUGNOT, Bernard [dir.], *La notion de « monde » au XVII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Klincksieck, n° 22 (automne), 1994.

BOURNEUF, Roland, *Venir en ce lieu*, Québec, Éditions L'instant même, 1997.

BOUVET, Rachel et Basma El OMARI [dir.], *L'espace en toutes lettres*, Montréal, Nota Bene, 2003.

BUREAU, Luc, *Entre l'éden et l'utopie*, Montréal, Éditions Québec/Amérique, 1984.

DARDEL, Éric, *L'Homme et la Terre : nature de la réalité géographique*, Paris, PUF, 1952.

DESCAMPS, Christian [dir.], *Frontières et limites. Géopolitique, littérature, philosophie*, Paris, Centre Georges Pompidou, 1991.

DÉSY, Jean, *Du fond de la cabane : éloge de la forêt et du sacré*, Montréal, XYZ (Coll. Romanichels poche), 2003.

GLISSANT, Édouard, *Traité du Tout-Monde*, Paris, Gallimard, 1997.

GUILLAUME, Sylvie, Christian LERAT, Marie-Lyne PICCIONE, *et al.*, *L'espace canadien et ses représentations*, Talence, Éditions de la Maison des sciences de l'homme d'Aquitaine, 1996.

HAMELIN, Louis-Edmond, *L'âme de la terre. Parcours d'un géographe*, Québec, MultiMondes, 2006.

LÊ, Linda, *Par ailleurs, (exils)*, Paris, Christian Bourgois, 2014.

MARIN, Louis, « Frontières, limites, limes : les récits de voyage dans *L'Utopie* de Thomas More », dans Christian DESCAMPS [dir.], *Frontières et limites. Géopolitique, littérature et philosophie*, Paris, Centre Georges-Pompidou, 1991, p. 105-130.

MORISSET, Jean, « Entre maïeutique et géopoétique ou la piste de la terre-texte », dans Rachel BOUVET et Basma El OMARI [dir.], *L'espace en toutes lettres*, Montréal, Nota Bene, 2003, p. 93-128.

PAPASOGLI, Benedetta, « L'idée de monde intérieur », dans Bernard BEUGNOT [dir.], *La notion de « monde » au XVII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Klincksieck, n° 22, automne 1994, p. 241-255.

ROUX, Michel, *Géographie et complexité. Les espaces de la nostalgie*, Paris, L'Harmattan, 1999.

WADDELL, Éric, « Je hais l'Amérique... et pourtant ! », dans WHITE, Kenneth [dir.], *Cahiers de géopoétique. L'autre Amérique ou l'en-dehors des états*, Trebeurden, Institut international de géopoétique, 1992, p. 33-53.

WHITE, Kenneth, *La figure du dehors*, Paris, Grasset, 1982.

-----, *La Route bleue*, Paris, Grasset, 1993.

### **Ouvrages et articles sur le XVII<sup>e</sup> siècle, la Nouvelle-France et le Québec**

BEAULIEU, Alain et Stéphanie CHAFFRAY [dir.], *Représentation, métissage et pouvoir. La dynamique coloniale des échanges entre Autochtones, Européens et Canadiens (XVI<sup>e</sup> – XX<sup>e</sup> siècle)*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2012.

BOUCHARD, Gérard, *Genèse des nations et Cultures du Nouveau Monde. Essai d'histoire comparée*, Montréal, Boréal, 2000.

CARILE, Paolo, *Le regard entravé : littérature et anthropologie dans les premiers textes sur la Nouvelle-France*, Québec, Septentrion, 2000.

DELÂGE, Denys, *Le pays renversé : Amérindiens et Européens en Amérique du nord-est, 1600-1664*, Montréal, Boréal Express, 1985.

-----, « Les Amérindiens dans l'imaginaire des Québécois », dans *Liberté*, vol. 33, n° 4-5, (196-197) 1991, p. 15-28.

-----, « L'influence des Amérindiens sur les Canadiens et les Français au temps de la Nouvelle-France », dans *Lekton*, Montréal, Département de philosophie, UQÀM, vol. 2, n°2, 1992, p. 103-191. Document consulté en édition électronique, p. 2-87. <http://www.uqac.ca/jmt-sociologue/> [Texte consulté le 14 février 2017].

DUBOIS, Paul-André, « Des mondes religieux parallèles, un espace commun ? Amérindiens et musique vocale européenne sous le Régime français », dans *Études d'histoire religieuse*, vol. 67, 2001, p. 105-115.

DUMONT, Fernand, *Genèse de la société québécoise*, Montréal, Boréal, 1993.

FERLAND, Rémi, *Les Relations des Jésuites : un art de la persuasion. Procédés de rhétorique et fonction conative dans les Relations du Père Paul Lejeune*, Québec, Éditions de la Huit (Coll. Contemporains), 1992.

HARRIS, Cole, *Le pays revêché. Société, espace et environnement au Canada avant la Confédération*, Québec, Presses de l'Université Laval (Coll. Géographie historique), 2012.

LEMIRE, Maurice, *Les écrits de la Nouvelle-France*, Québec, Nota Bene, 2000.

MORISSET, Jean et Éric WADDELL, *Amériques : deux parcours au départ de la Grande Rivière du Canada*, Montréal, l'Hexagone (Coll. Itinéraires), 2001.

OUELLET, Réal et Denys DELÂGE, [dir.], *Transferts culturels et métissages Amérique-Europe, XVI<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècle/Cultural transfer, America and Europe : 500 years of interculturalization*, Québec, Presses de l'Université Laval, 1996.

OUELLET, Réal, *La relation de voyage en Amérique (XVI<sup>e</sup>-XVII<sup>e</sup> siècles) : au carrefour des genres*, Québec, Presses de l'Université Laval/éditions CIERL, 2010.

ROHOU, Jean, *Le XVII<sup>e</sup> siècle : une révolution de la condition humaine*, Paris, Éditions du Seuil, 2002.

ROUSSEAU, Guildo, « L'Amérique comme métaphore », dans *Écrits du Canada français*, Montréal, vol. 86, octobre 1986, p. 157-167.

THÉRY, Chantal, *De plume et d'audace. Femmes de la Nouvelle-France*, Montréal/Paris, Triptyque/Cerf, 2006.

THWAITES, Reuben Gold, *The Jesuit Relations and allied documents*, Cleveland, Burrows Bros. Co., 1896.

VÉZINA, Robert, « Amérindiens et franco-canadiens : une rencontre inscrite dans la langue », dans *Cap-aux-Diamants*, n° 96, 2009, p. 21-24.

### **Ouvrage sur la langue algonquine**

DAVIAULT, Diane, *L'algonquin : une édition critique, analysée et commentée de la grammaire algonquine du Père Louis Nicolas*, Québec, Les Presses de l'Université du Québec, 1994.

### **Ouvrages sur l'écriture épistolaire**

ARROU-VIGNOD, Jean-Philippe, *Le discours des absents*, Paris, Gallimard, 1993.

CHAMAYOU, Anne, *L'esprit de la lettre*, Paris, PUF, 1999.

DIAZ, Brigitte, *L'épistolaire ou la pensée nomade*, Paris, PUF (Coll. Écriture), 2002.

DUCHÊNE, Roger, « La lettre : genre masculin et pratique féminine », dans Christine PLANTÉ [dir.], *L'épistolaire, un genre féminin ?*, Paris, Honoré Champion, 1998, p. 27-50.

HAROCHE-BOUZINAC, Geneviève, *L'épistolaire*, Paris, Hachette, 1995.

KAUFMANN, Vincent, *L'équivoque épistolaire*, Paris, Les Éditions de Minuit (Coll. Critique), 1990.

## Ouvrages de poésie

ACQUELIN, José et Joséphine BACON, *Nous sommes tous des sauvages*, Montréal, Mémoire d'encrier, 2011.

BEAULIEU, Victor-Lévy et Philippe COUTURE, *Les gens du fleuve : anthologie*, Montréal, Stanké, 1993.

BONNEFOY, Yves, *Poèmes*, Paris, Mercure de France, 1978.

BRAULT, Jacques, *Poèmes choisis 1965-1990*, Montréal, Éditions du Noroît, 1996.

BROSSARD, Nicole et Lisette GIROUARD, *Anthologie de la poésie des femmes au Québec : des origines à nos jours*, Montréal, Les Éditions du remue-ménage, 2003.

COUPEY, Philippe, *Mon corps de lune : poèmes de l'Eihei-kōroku de Maître Dōgen*, Méolans-Revel, Désiris, 2007.

DÉSY, Jean, *Isuma : anthologie de la poésie nordique*, Montréal, Mémoire d'encrier, 2013.

DRUMMOND DE ANDRADE, Carlos, *Poésie*, Paris, Gallimard, 1990.

DUMONT, Fernand, *La part de l'ombre : poèmes 1952-1995*; précédé de *Conscience du poème*, Montréal, l'Hexagone (Coll. Rétrospectives), 1996.

GIGUÈRE, Roland, *forêt vierge folle*, Montréal, l'Hexagone, 1978.

LAPOINTE, Gatien, *Ode au Saint-Laurent*; précédé de *J'appartiens à la terre*, Montréal, Éditions du Jour, ([1963] 1969).

-----, *Le temps premier*, Trois-Rivières, Écrits des Forges, 2001.

LASNIER, Rina, *Présence de l'absence*, Montréal, l'Hexagone, [1956] 1992.

MACHADO, Antonio, *Champs de Castille*, précédé de *Solitudes, Galeries et autre poèmes* et suivi de *Poésies de la guerre*, Paris, Gallimard (Coll. Poésie/Gallimard), 1973.

MAILHOT, Laurent et Pierre NEPVEU, *La poésie québécoise : des origines à nos jours*, Montréal, l'Hexagone (Coll. Typo), 1986.

MESTOKOSHO, Rita, *Née de la pluie et de la terre*, Paris, Bruno Doucey, 2014.

MORENCY, Pierre, *La vie entière : histoires naturelles du Nouveau Monde*, Montréal, Boréal, 1996.



OUELLETTE, Fernand, *Avancées vers l'invisible*, Montréal, l'Hexagone, 2015.

SIOUI, Jean, *Entre moi et l'arbre*, Trois-Rivières, Écrits des Forges, 2013.